LES DRAMES DU NOUVEAU-MONDE

(TROISIÈME SÉRIE)

ŒIL-DE-FEU

DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

CE QU'IL EN COÛTE POUR VIVRE

Un vol. 2 fr. 50 c.

PREMIÈRE SÉRIE

DES

DRAMES DU NOUVEAU-MONDE

PAR BÉNÉDICT-HENRY RÉVOIL

La Sirène de l'Enfer . . . . 1 vol.
L'Ange des Prairies . . . . 1 vol.
Les Parias du Mexique . . . . 1 vol.
La Tribu du Faucon-Noir . . . . . . 1 vol.
Les Écumeurs de mer . . . . 1 vol.
La Fille des Comanches . . . . . . 1 vol.

DEUXIÈME SÉRIE

PAR JULES B. D'AURIAC

L'Esprit blanc . . . . 1 vol.
L'Aigle-Noir des Dacotahs . . . . . 1 vol.
Les Pieds fourchus . . . . 1 vol.
Le Mangeur de poudre . . . . 1 vol.
Rayon-de-Soleil . . . . 1 vol.
Le Scalpeur des Ottawas . . . . . . 1 vol.

TROISIÈME SÉRIE. *(Par le même)*

Les Forestiers du Michigan . . . . 1 vol.

ABBEVILLE, IMP. P. BRIEZ

LES DRAMES DU NOUVEAU-MONDE

TROISIÈME SÉRIE

PAR

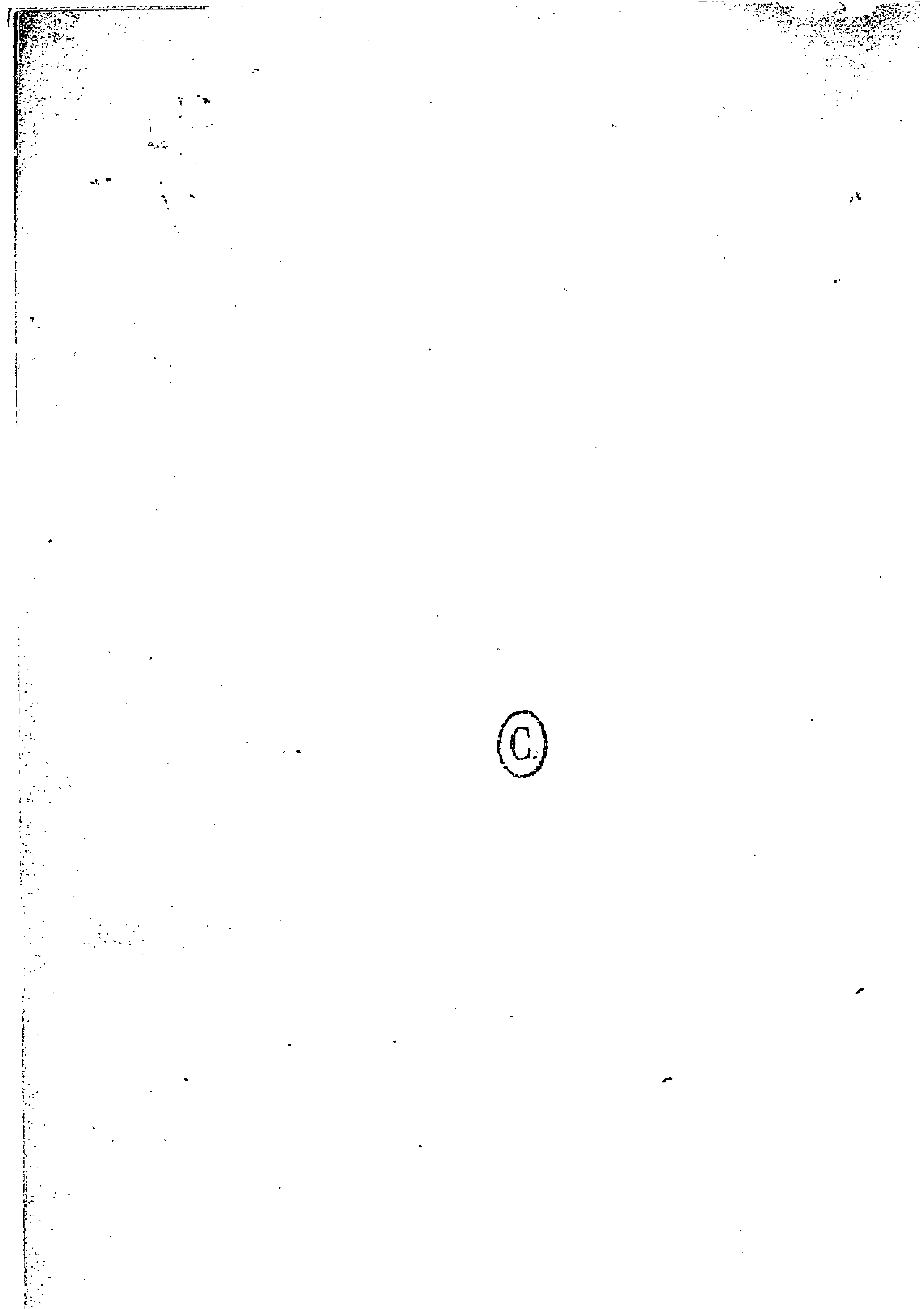
JULES B. D'AURIAC



ŒIL-DE-FEU

PARIS
P. BRUNET, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE BONAPARTE, 31

1867



ŒIL-DE-FEU

CHAPITRE PREMIER

DEUX HÉROS DU DÉSERT

La station d'Oswego, dans l'état de New-York, était, à l'époque où se passe cette histoire, un des postes les plus importants de la région dite *des Grands Lacs.*

Situé à peu d'heures du Canada qui alors appartenait aux Français, il excitait leur convoitise et formait souvent le but de leurs expéditions : mais, bien fortifié et bien défendu, ce fort était pour eux une barrière inexpugnable.

Il offrait aux Anglais d'autres avantages : occupant le centre du territoire Iroquois, il servait à maintenir en respect cette tribu puissante et inquiète. Les guerriers sauvages se prétendaient amis des Anglais, et, dans certaines occasions, leur rendaient des services ; mais les plus jeunes chefs, appuyés par de nombreux adhérends, se tenaient constamment sur le pied de guerre et tiraient profit des démêlés entre les Français et les Anglais.

Pendant toute la durée de cette longue et sanglante lutte, à laquelle on a donné le nom de *guerre Franco-Indienne* dans l'histoire coloniale, des nuées de Sauvages, se rangeant alternativement du côté du plus fort, ne cessèrent de harceler les *Settlers* (défricheurs), les *Borders* (bûcherons des frontières), tous les hardis pionniers de la civilisation qui se répandaient sur l'extrême limite du désert. Journellement les convois étaient interceptés, les petites caravanes pillées, les individus isolés étaient tués impitoyablement.

L'histoire de ces agitations quotidiennes, de ces combats incessants mais sans gloire est pleine d'intérêt ; plus d'une famille a conservé

ces traditions, et se rappelle encore les émouvants récits faits par leurs ancêtres, les vieux *Settlers* de l'Indépendance Américaine.

Oswego est placé sur le lac Ontario, il occupe les deux rives de la rivière du même nom, appelée ensuite Onondaga, à cause de la grande tribu des Six-Nations qui vivaient aux sources de ce cours d'eau.

L'Onondaga a un courant large et rapide entrecoupé de chûtes ou cascades, surtout vers son embouchure. La plus importante de ces chûtes nommées aussi *Rapides*, est celle de Little Falls, proche du village de Fulton. Il y en a une autre également très-forte, à environ un demi-mille d'Oswego.

En s'approchant du lac, la rivière s'élargit, se bifurque en deux branches, et forme un des plus considérables affluents du lac. Les deux branches de cet immense cours d'eau ont été le théâtre de nombreux et sanglants combats.

Les Anglais, avec le génie positif de leur nation, comprirent bien vite l'importance d'un semblable poste : dès 1727 ils construisirent une *Block-House* (forteresse en troncs d'arbres) sur le rivage escarpé près de l'embouchure; et, en 1728,

ils établirent des deux côtés de la rivière tout un système de fortification.

L'emplacement était choisi d'une manière admirable, tout concourait pour rendre imprenable la citadelle qu'on y avait élevée. L'ensemble des bastions reposait sur une plate forme rocheuse à arêtes perpendiculaires, élevée considérablement au dessus de la plaine environnante. Cette position dominait à la fois la forêt, la rivière et le lac. Pour aborder soit l'eau, soit la terre, il fallait passer sous les feux croisés de tous les fortins échelonnés autour de la Block-House; une surprise était impossible, un assaut périlleux, un blocus impraticable. A l'époque dont nous parlons, Oswego était une place imprenable.

Il y avait des bruits de combat dans l'air: Montcalm, le fameux général Français, assiégeait Québec et Montréal. Les espions anglais signalaient l'apparition dans le nord du lac, d'une flotille nombreuse, forte en artillerie, bien munie d'hommes.

Le commandant du fort Oswego, homme habile et expérimenté, fit donner avis à Albany du danger qui le menaçait; mais avec l'insouciance aveugle qui caractérisait le gouvernement colo-

nial, on trouva burlesque l'idée d'une invasion Française, et on s'endormit sur les deux oreilles sans prendre aucune mesure de précaution.

Par une belle journée du mois de juillet 1756, deux hommes étaient assis à l'ombre d'un grand chêne, près de l'endroit où la rivière Onéïda se jette dans le Sénéca et où les deux confluents perdent leur nom pour prendre celui d'Oswego.

Ces deux individus étaient étendus dans une attitude de profonde indolence ; l'un deux tirait d'énormes bouffées d'une longue pipe indienne; l'autre s'escrimait sur un fétu avec un petit couteau, et, par là, dénonçait clairement sa nationalité. Car l'Yankee de nos jours ressemble idendiquement à celui des premiers temps ; il lui a toujours fallu le couteau de poche parmi son *nécessaire*.

Le fumeur était un indien portant le costume des Onondagas : il est difficile d'apprécier l'âge d'un Peau-Rouge ; celui-ci pouvait avoir une quarantaine d'années. Sa veste de chasse en peau de daim était ornée de franges, et de beaux boutons dorés qui fermaient le vêtement sur la poitrine : ses guêtres, également ornées de passe-

menteries fantastiques, complétaient un costume tel que l'eût rêvé et convoité amoureusement toute la *gentry* du désert. Il était armé de l'inévitable tomahawk, d'un long couteau à deux tranchants, et d'une carabine damasquinée ; cette arme, d'origine Anglaise, était un chef d'œuvre de précision, c'était un vrai trésor pour le guerrier indien.

Une plume d'aigle fièrement placée dans le *Scalp-Lock* (mèche de cheveux longs réunis sur le sommet de la tête comme un panache); un visage noble et intelligent ; des yeux noirs comme la nuit et lançant des éclairs ; unestature élevée, robuste, admirable de formes ; des muscles saillants au moindre geste comme des fils d'acier : tel était le signalement fidèle de ce fils du Far-west.

Son regard perçant et scrutateur sondait constamment les alentours au moindre frisson de feuille ou de brin d'herbe, et ne se tenait en repos que lorsqu'il avait constaté l'absence de tout danger.

Son compagnon était un jeune homme de race blanche, dont le costume et la tournure avaient le même aspect martial et chasseur ; seulement il portait sur la tête une cape ronde en peau de

loutre, dont la queue ondulait sur ses épaules avec une certaine grâce.

Fort, musculeux, hardi de visage, l'œil clair et loyal, la lèvre fine et souriante, sans peur et sans reproche, Ralph Warren était l'éclaireur Anglais le plus intrépide et le plus redouté des Français.

Ralph Warren avait été un citoyen paisible, vivant avec son père sur le Mohawk. Un jour, quelques rôdeurs Français et Indiens s'abattirent comme des oiseaux de proie sur le *Settlement* (la Ferme, l'établissement); personne n'y échappa au tomahawk des Sauvages : Ralp était à la chasse ; en revenant il trouva la maison paternelle réduite en cendres, inondée de sang, habitée seulement par des cadavres.

Le cœur gonflé de douleur et de colère, il alluma un bûcher sur lequel il brûla pieusement les restes de son père, de sa mère, de sa sœur tout enfant ; ensuite il prit sa carabine et s'enfonça dans les bois. Depuis ce jour il resta fidèle au terrible serment qu'il avait fait, et malheur à l'Indien, au Huron ou au Français qui le rencontraient dans les bois.

Le Peau-Rouge Ut-ta-wan qui reposait auprès

de lui était de noble race ; il avait été chef dans sa tribu. Mais abreuvé d'insultes et rejeté violemment par les intrigues jalouses des autres guerriers, il avait dit adieu aux tombes de ses pères, et s'était mis à vivre solitaire, farouche, sans famille. Il était devenu batteur d'estrade, détesté et craint par tous les rôdeurs du désert, à quelque drapeau qu'ils appartinssent : personne n'osait se mesurer avec lui, car on redoutait sa main meurtrière.

Les officiers Anglais tenaient beaucoup à ces deux incomparables éclaireurs, et ils auraient autant aimé perdre un régiment que ces auxiliaires précieux.

Tout en se reposant ils devisaient ensemble :

— Mon frère a-t-il vu le chef des guerriers, demandait Ut-ta-wan.

L'autre fit un geste d'impatience et répondit :

— Oui, je l'ai vu,... mais voilà tout. Vous et moi nous en savons sur les projets des Français plus que tous les Anglais de New-Yorck ensemble. Ah ! oui, vraiment ! je vais à Albany ; je cherche Abercrombie; je lui explique que les Français sont en marche pour attaquer Oswego. Que croyez-vous qu'il m'a répondu? Il m'a dit

le plus paisiblement du monde qu'il n'en était nullement convaincu parce qu'il tenait d'un Indien que les Français ne faisaient aucun préparatif d'attaque, et nous attendaient pour nous tomber dessus. — Bon ! je m'en vais mécontent, je cherche, et je finis par trouver celui qui l'avait si bien renseigné. Vous ne devinez pas qui c'est...?

— Ugh ! je ne sais, un Huron peut - être, répliqua sentencieusement l'Onondaga.

— Vous n'y êtes pas. C'était Ireton le Mohawk !

Une flamme soudaine jaillit des yeux d'Ut-tawan, il murmura à voix basse :

— Qu'il se trouve un jour sur mon chemin ! Je prendrai son scalp.

— Je l'ai rencontré dans une rue, fier et pimpant, le lendemain. Le gredin ne s'attendait pas à me voir, il s'est esquivé dans quelque passage. Mais j'ai eu le temps de le regarder entre les deux yeux d'une certaine façon.

— Pourquoi n'avoir pas pris son scalp ? On n'en a jamais tué de plus vil et de plus méchant.

— Il n'y avait pas moyen : une demi-douzaine de vauriens de son espèce étaient avec lui ; la partie n'était pas égale. Mais laissez le faire ; je le

joindrai en bon lieu, en dépit de toutes ses ruses. Il espère m'échapper comme si je n'étais pas sûr de trouer sa vilaine peau, quand je le voudrai sérieusement.

— Je suppose qu'il viendra à Oswego ?

— Je le pense. Vous vous rappelez que je n'ai fait aucun signal lorsque je vous ai trouvé au lac Onéïda.

— C'est vrai.

— Ireton m'avait suivi tout le long de la route depuis Albany. Je l'ai vu une fois d'un trou où je m'étais caché... j'aurais pu le toucher en étendant la main, chef !

Ut-ta-wan se leva, visita l'amorce de son fusil, fit jouer son couteau et son tomahawk dans sa ceinture, puis se prépara à partir.

— Où allez-vous ? demanda Ralph.

— A la découverte : répondit brièvement le chef ; quand vous entendrez deux fois le cri du faucon, venez ; vous me trouverez avec un canot.

Le jeune Américain s'était soulevé à moitié ; il se renversa indolemment sur l'herbe pendant que son ami rouge s'enfonçait dans la forêt le fusil en avant. Son allure était cette espèce de

trot allongé, particulier aux Indiens, si léger qu'il froissait à peine les brins d'herbe, si rapide qu'il aurait devancé le meilleur cheval.

Sans souci d'aucun danger, Ralph étendu sur le dos laissait errer ses yeux dans le profond azur. Il aimait la rêverie — cette fleur de la jeunesse — et se prenait à songer que peut-être, du haut des régions célestes, des yeux amis le contemplaient avec un doux sourire.

Il fut soudainement tiré de sa rêverie par un cri perçant qui paraissait venir du bois, à peu de distance: une seconde après retentit un hurlement de douleur trop familier pour qu'il ne le reconnût pas aussitôt; c'était la clameur mourante d'un Indien scalpé.

Prompt comme l'éclair il sauta debout, le fusil prêt à faire feu. Le cri ne fut point répété dans cette direction: mais des vociférations qui surgirent de tous côtés à environ un mille de distance, lui apprirent que la bande d'Ireton était sur pied.

Quelle avait été la victime? Ralph avait peine à croire que ce fut Ut ta-wan, car il connaissait l'adresse et la vaillance de ce chef. A tout hasard il courut rapidement jusqu'à la rivière, et se blot

tit dans les buissons du rivage attendant les événements.

Une grande demi-heure se passa ainsi dans le plus profond silence : Ralph commençait à se demander si son ami l'Onondaga n'aurait point eu quelque mauvaise aventure, lorsque le cri du faucon retentit avec force de l'autre côté de l'eau. Il prêta l'oreille : le signal fut réitéré.

Au troisième appel, Ralph lia sur un morceau de bois flottant son fusil, sa poudrière, et son sac à plomb, puis il se jeta à la nage, poussant ces objets devant lui.

Cette partie du cours d'eau, aujourd'hui connue sous le nom des « Trois Rivières », était alors bordée de buissons épais, surplombant l'eau jusqu'à une grande distance des rives. Malgré la rapidité du courant, le robuste nageur traversa le fleuve en ligne droite, et aborda de l'autre côté presque vis-à-vis de son point de départ. Immédiatement il se cacha dans le fourré. A peine y était-il, qu'une guirlande de fumée blanche surgit entre les feuillages du bord opposé, et une balle siffla à ses oreilles.

En même temps une tête empanachée apparut, examinant avidement le résultat du coup ;

plus prompt que l'éclair, le batteur d'estrade fit feu ; l'Indien tomba la face contre terre et vint rouler jusquesur la rive, la poitrine trouée d'une balle.

— Imbécille! murmura Warren en rechargeant paisiblement sa carabine ; il l'a bien cherché ! Où donc est Ut-ta-wan ?

— Ici, fit une voix gutturale, dans son oreille.

Warren se retourna et vit l'Onondaga à côté de lui. Ce dernier était en train de jeter par terre le peu de vêtements qui pouvaient être considérés comme superflus.

— Où allez-vous, chef ?

— Scalper le Mohawk : j'ai déjà une chevelure, il m'en faut deux aujourd'hui.

— Et vous risqueriez votre vie pour capturer une mêche de cheveux ? demanda le batteur d'estrade en haussant les épaules.

— Pourquoi pas? Quel risque y a-t-il? qui donc me tuera ? Ce Mohawk sera scalpé par un autre, Ut-ta-wan ne peut pas souffrir çà.

— Eh bien ! moi, je vous dis que vous n'irez pas ! tenez, la besogne sera faite sans vous ; voyez plutôt.

Effectivement on vit une main brune s'allonger

avec précaution, saisir par les jambes le corps de l'Indien, et le faire disparaître. Un expression de vif mécontentement se peignit sur la face de l'Onondaga; le trophée convoité lui échappait

— Régardez donc, murmura-t-il d'un ton irrité; voilà un scalp perdu. Je n'aurai jamais pareille occasion de prendre une chevelure. Qu'allons-nous faire Biq-Elk? *(Grand-Élan,* nom Indien de Ralph).

— Il faut que nous soyons à Oswégo cette nuit. Je suis trop mécontent pour y rester, on m'y emploierait uniquement à dresser deux mille *réguliers* (soldats) à exécuter la charge en douze temps : Pouah ! quels imbécilles ! Mais si Aber crombie a perdu la tête, je ne veux pas lui confier le soin de la mienne. Avez-vous un canot?

Sans répondre, l'Onondaga le conduisit à l'autre extrémité du promontoire; là, ils trouvèrent une petite barque d'écorce échouée sur le sable

Avant de l'aborder, Ralph se coucha sous les buissons, et éleva en l'air au bout de son fusil son capuchon en peau de Loutre : il voulait vérifier le point de savoir s'il y avait des Indiens sur le bord opposé du Sénéca comme il s'en trouvait sur celui de l'Onéïda,

Aussitôt sifflèrent des balles, les unes ricochant sur l'eau, les autres faisant jaillir l'écorce des arbres et fauchant les brouissailles au dessus de sa tête. Le capuchon tomba, percé de deux trous: aussitôt un long hurlement de triomphe retentit dans les bois; l'ennemi croyait avoir abattu le redoutable *Grand Elan*, si détesté par toutes les tribus Indiennes.

Ralph se mit à rire silencieusement, et passa ses doigts dans les deux trous du capuchon, en regardant le chef.

— Bien vite! dit ce dernier; Ireton est là.

— Comment le savez-vous?

— Est-ce que je ne reconnais pas son rifle? Je l'ai entendu assez souvent. Il tire de bons coups.

— Je lui paierais bien ça, s'il voulait se montrer un peu.

— C'est ce qu'il ne fera pas; c'est un vieux partisan sur le sentier de guerre. Un jeune brave se montrerait et recevrait la mort, comme celui de tout à l'heure.

— Dites moi, Œil-de-feu; nous sommes dans un piège?

— C'est possible. Ils ont traversé l'Onéïda, et sont allés se poster plus bas sur le Sénéca. Il y

en a aussi sur le promontoire: nous prendrons leurs scalps.

L'imperturbable sang froid du chef était digne de la calme indifférence de Warren. Le visage de l'Indien semblait coulé en bronze.

— Nous sommes pincés, il me semble, dit Ralph tranquillement.

— Il ne faut jamais penser cela jusqu'à ce que nous ayons les mains liées au poteau. Je suppose qu'ils nous prennent... Quand Ut-ta-wan veut s'en aller il faut qu'il parte. Voyez-moi cela, eh?

A côté d'eux était un vaste tronc d'arbre contre lequel leurs fusils étaient appuyés; ce débris d'un roi des forêts mesurait, couché par terre, six pieds de long, sur trois pieds de diamètre: son centre était vermoulu.

Le chef y plongea son tomahawk et en peu d'instants eut creusé une cavité.

— Que voulez-vous faire? demanda Ralph cacher nos armes?

— Non. Je fais une nouvelle espèce de canot, répliqua l'Indien tout en continuant son travail intérieur; voyez plutôt!

Au bout de quelques secondes il ressortit du trou, l'air extrêmement satisfait. Un sourire d'ap-

probation dérida le visage de Warren, il fit un geste joyeux.

— Ah! fort bien! je comprends. Voilà une idée qui vous fait honneur, chef! Nous sommes sûrs de notre affaire maintenant: l'heure du chant de mort n'est pas arrivée. Roulons cela sous le couvert des buissons! vivement! car les Mohawks, ces gredins de Mohawks, vont arriver et nous gêner, ils ne peuvent être loin. Prêtez-moi votre couteau.

Aussitôt l'arme reçue, le jeune homme se mit à creuser de son côté cette arche de salut, pendant que son compagnon attachait méthodiquement les armes et les munitions, aux chevilles qu'il venait de planter dans les flancs du canot improvisé.

Tout fut prêt en quelques instants. Cinq minutes après leur tronc d'arbre flottait, roulait avec eux, au gré des tourbillons; son aspect et son allure étaient parfaitement semblables aux mouvements d'une foule de débris gigantesques charriés lentement par les eaux.

Cette habile évasion préparait pour Ireton des regrets amers: perché sur les plus hautes branches d'un sycomore touffu, il surveillait la terre et

l'eau. Quelle rage ! s'il avait soupçonné que ses deux ennemis exécrés passaient devant lui, doucement balancés par les vagues, et riant en secret de sa déconfiture !

Mais les bons yeux d'Ireton n'avaient pas la faculté de voir à travers six pouces d'écorce : ils aperçurent bien le tronc d'arbre, mais le tronc d'arbre passa tranquillement.

Plus tard il se fit de sanglants reproches sur son défaut de méfiance et de prespicacité, mais il n'était plus temps. Ireton, le vieux loup des trois rivières ; Ireton qui connaissait bien, pourtant, l'audace effrayante de ses deux ennemis ; Ireton s'était laissé jouer comme un sot !

Cependant le tronc d'arbre flottait toujours, roulant de vague en vague, tantôt près du bord, tantôt loin ; se conduisant comme un honnête et paisible débris qui suit le fil de l'eau. A environ un demi-mille, il disparut derrière le rivage, dans un détour que faisait la rivière.

Du haut de son poste aérien, Ireton lui accordait un coup d'œil distrait, lorsque son attention fut attirée par les cris de ses compagnons qui avaient traversé le Sénéca pour couper la retraite aux deux éclaireurs.

Arrivés près du lieu où ils les supposaient cachés, les Mohawks s'étaient avancés en rampant, le couteau entre les dents, le mousquet en joue, prêts à se ruer sur leur proie dont ils se croyaient sûrs.

Quand ils eurent reconnu que la place était vide, ce furent d'horribles hurlements, des explosions de cris à faire frémir ; puis, de longues ombres tatouées surgirent sur tous les points du rivage, et bondirent dans toutes les directions.

Ireton descendit de son arbre avec une figure consternée ; il rejoignit deux Indiens qui trépignaient sur le rivage.

— Où est le Grand Élan ? vociféra-t-il d'une voix de tonnerre.

— Parti ! sauté par dessus le Sénéca ! répondit l'un deux avec un air indiquant qu'il croyait fermement à un saut par dessus la rivière.

— Stupide brute ! hurla Ireton : Où ont-ils laissé leur canot ?

— Là bas, mais il est défoncé ! répliqua l'autre guerrier.

C'était une ingénieuse attention que Ralph avait eue pour ses ennemis avant de partir : il avait mis le canot hors de service.

Un bruit lointain comme un écho détourna l'attention d'Ireton ; c'étaient des cris partant des rives inférieures. Il regarda de ce côté et aperçut les deux batteurs d'estrade debout sur leur tronc d'arbre, les fusils élevés au dessus de la tête, poussant des clameurs insultantes à son adresse. Le courant rapide les entraîna aussitôt hors de vue.

Un chœur de malédictions leur fut envoyé par les Mohawks : tout ce bruit les inquiétait fort peu ou plutôt il les réjouissait comme un chant de victoire, et comme l'aveu des fureurs impuissantes auxquelles se livrait Ireton en se voyant ainsi joué.

Les Mohawks ne perdirent pas une seconde pour se mettre en chasse ; les plus éloignés furent rappelés. Leur chef donna brièvement ses instructions, leur indiqua différentes routes à suivre, et fit partir un détachement dans la direction de l'est : ceux qui restèrent avec Ireton s'enfoncèrent dans le bois suivant la coutume de leur race. Bientôt cette partie du fleuve devint solitaire et silencieuse ; quelques oiseaux de proie y vinrent planer sur le corps du Mohawk qu'avait frappé la balle de Warren.

Peu à peu les cris d'appel, les signaux s'effacèrent dans l'éloignement, leurs échos s'amoindrirent, le désert resta seul, avec son majestueux silence à peine troublé par le sourd grondement des fleuves.

Ireton s'était mis en route pour couper les devants aux fugitifs, et arriver avant eux sous les murs du fort Ontario, où ils auraient pu trouver asile.

Les deux batteurs d'estrade, après avoir quitté leur embarcation sous-marine, s'enfoncèrent rapidement dans les terres. Ils connaissaient trop bien l'activité infernale de leurs adversaires, pour ne pas se hâter et ne pas cacher soigneusement leurs piste. Ils coururent donc en pleine forêt jusqu'à la nuit.

Lorsqu'ils s'arrêtèrent, ils étaient proches des « *Little Falls* » dont les mugissements parvenaient à leurs oreilles d'une façon distincte.

— Il me vient une idée, fit Warren, il faut nous reposer aux « Chûtes, » en dépit d'Ireton et de ses Mohawks. Je sais bien qu'ils marchent sur nos talons, mais nous sommes aussi rusés qu'eux, et sur terre nous leur échapperons aussi bien que sur eau.

— Bon ! répliqua laconiquement l'Indien.

Aussitôt ils se glissèrent rapidement sous l'abri des hautes rives buissonneuses, et allumèrent un feu clair de branchages secs, un petit feu sans fumée, pas plus large que les deux mains, mais suffisant pour faire une grillade de menus poissons. Ut-ta-wan avait réussi, en un tour de main, à faire une pêche assez abondante dans quelques trous demi-desséchés, et que le cours du fleuve avait abandonnés en se retirant.

Ceci fait, ils prirent leu repas qui fut bientôt expédié, et ils éteignirent leur modeste feu. Ensuite Ralph se coucha tranquillement, adossé contre la haute muraille de rochers, et s'endormit aussi paisiblement que si une meute altérée de son sang ne l'avait pas poursuivi, avec son infernale sagacité et son opiniâtreté haineuse.

Le chef alluma sa pipe, et s'assit dans une anfractuosité de roche dont l'ombre le rendait complétement invisible ; là, il se mit à étudier les moindres sons qui auraient pu lui annoncer l'arrivée de l'ennemi.

Bientôt un profond silence enveloppa la nature entière ; la vigilante oreille de l'Onondaga n'en-

tendait que la respiration du dormeur se mêlant au tonnerre des eaux.

Durant toute la nuit, Ut-ta-wan resta immobile comme une statue de bronze ; on aurait pu le croire endormi ou pétrifié; mais, dans l'ombre, ses yeux perçants lançaient parfois un éclair au reflet de quelque étoile, et sondaient avec une activité infatigable l'épaisseur des feuillages et les lointaines obscurités des bois.

Le matin venu, il étendit le bras vers Ralph et le toucha légèrement à l'épaule.

— Qu'y a-t-il, chef? dit ce dernier aussitôt éveillé.

— Ils viennent. — Partons, — dit brièvement l'Indien.

CHAPITRE II

COURSE AUX SCALPS

Les cris du *Loon* (espèce d'oiseau aquatique) et du hibou avaient fréquemment retenti sur les deux rives, depuis quelques instants.

L'oreille sagace du chef ne s'était pas laissé tromper à cette imitation, parfaite cependant, du langage nocturne des oiseaux sauvages ; elle avait reconnu les appels échangés entre les sauvages composant la bande d'Ireton. Aussitôt l'Onondaga avait éveillé son compagnon.

Une circonstance mettait Ut-ta-wan un peu mal à l'aise : plusieurs de ces cris venaient du côté inférieur de la rivière ; une partie de la troupe ennemie avait pris les devants, et allait leur couper la retraite.

Ralph, à son tour, examina les lieux et prêta l'oreille. Il avait une trop grande habitude des bois et de la guerre sauvage pour s'y tromper : il fut sur le champ du même avis que l'Onondaga, et reconnut que les onze milles restant à parcourir seraient hérissés de dangers.

— Ils sont échelonnés sur tout le cours de la rivière !... observa-t-il.

— Ugh ! grommela le chef.

— Il ne fera pas bon pour nous, suivre le fil de l'eau.

— Non : que faire alors.

— Remontons jusqu'au lac Ne-ah-tah-wan-tah; traversons l'Ontario deux milles au dessus : là nous trouverons notre canot. Ensuite il sera facile de gagner les forts.

— Bon ! dit l'Indien ; les paroles de mon frère sont sages. Partons.

Ne-ah-tah-wan-tah, qui aujourd'hui porte encore ce nom, est une jolie petite nappe d'eau qui avoisine *Little Falls*, à quelque distance vers le nord. Après une demi-heure environ d'une marche rapide, nos deux aventuriers furent sur le bord.

Il leur était arrivé si souvent d'avoir à fuir ou

à poursuivre sur la terre et sur l'eau, qu'ils avaient pris le parti d'avoir des canots un peu partout, sur les fleuves et les lacs navigables. Un arbre immense, un patriarche géant de la forêt, leur conservait dans ses flancs creux un canot en écorce de bouleau, dont la façon grossière attestait la hâte avec laquelle il avait été construit. C'était un ouvrage fait au vol entre deux batailles.

— C'est vous qui avez fait cela? dit le chef avec un sourire peu flatteur. Quel mauvais canot ! une squaw en fabriquerait un meilleur.

— J'étais pressé, répondit l'autre en manière d'apologie, et je n'avais pas le temps de raffiner l'ouvrage; mais n'ayez pas peur, il fera bien notre affaire.

Le petit esquif fut poussé à l'eau ; les deux compagnons se courbant sur leurs rames le firent voler sur le miroir calme et poli des ondes. La matinée était splendide : sur les feuilles, les longs dards flottants des roseaux, les velours ondui leux des gazons bordant les rivages, s'étendal comme une poussière d'opales ou de perles la rosée nocturne, si abondante par les belles nuits d'été. Çà et là surgissait le cri répété du *Whip-*

poor-Will (sorte d'oiseau au chant plaintif) ou de l'oiseau-moqueur; parfois un canard ou un cygne noir, se réveillant en sursaut, battaient le flot d'une aile précipitée et disparaissaient dans la brume matinale, pendant que de leur nid liquide rayonnaient des cercles tremblottants qui allaient expirer sur les bords.

Le ciel, l'eau, ce second azur de la création, la forêt avec ses hôtes mystérieux, saluaient avec grâce l'aube rougissante, et reprenaient leur vigueur et leur vie féconde aux rayons renaissants du jour.

Mais au milieu de cette fête quotidienne du réveil à laquelle sourit la paisible nature, l'homme, farouche tyran du désert, marchait sur le sentier de guerre; il fallait fuir sans s'arrêter: Ireton et sa meute de Mohawks suivaient la piste...

Pourtant Ralph Warren était un enfant de la solitude, il aimait cette belle nature comme une seconde mère; depuis qu'il était orphelin, la forêt avait été sa famille et sa demeure. Combien d'heures heureuses il avait passées à errer dans les longues broussailles qui forment le tapis des bois, sur les bords des cours d'eau solitaires! Là, il guettait le daim qui venait se désaltérer aux sources; l'ours

noir, occupé à déjeûner de baies sauvages ; la panthère rampant sous le fourré : ou bien il suivait de l'œil le fou, le goéland, le canard au plumage métallique, l'oie au long cou recourbé.

Ralph aimait les bois ; eux et lui étaient *frères*, suivant l'expression du poète.

La traversée fut courte ; on aborda, on poussa vivement le canot dans les buissons du rivage, et on s'enfonça dans la forêt.

Mais bientôt les deux amis s'aperçurent que leur plan était éventé : l'ennemi ne s'était pas laissé prendre à leur ruse. Des cris d'appel échangés avec précaution, et un bruit de pas leur indiquèrent l'approche des Mohawks.

En effet, Ireton, en vieux guerrier rusé qu'il était, avait pressenti la contre-marche qu'allaient faire les fugitifs : il avait, en conséquence, dépêché de chaque côté du lac, deux de ses plus braves guerriers. Ceux-ci avaient pris la piste, et tout en la suivant avec diligence, poussaient des cris d'appel pour attirer à eux leurs compagnons.

— Il faut pourtant fermer la bouche à ces braillards ! grommela Ralph entre ses dents.

L'Indien le comprit à demi-mot ; son tomahawk

brilla dans sa main droite, et ses yeux se tournèrent en arrière pour épier l'approche de ceux qui les poursuivaient. En même temps les deux amis ralentirent le pas, prêtèrent l'oreille ; puis se jetant brusquement de chaque côté du sentier, dans un buisson épais, ils se tinrent immobiles.

Au bout de quelques secondes, les Mohawks arrivèrent en pleine course, et passèrent à quelque distance : une lueur, un éclair, jaillirent du buisson, le premier Mohawk entraîné par son élan alla rouler par terre ; le tomahawk d'Ut-ta-wan lancé par un bras d'acier l'avait foudroyé.

Le second sauvage s'arrêta un instant avec irrésolution : puis, entendant les clameurs de ses amis venant à son aide, il se redressa et lança sa hache. Voyant son coup manqué il tira son couteau.

L'Onondaga arracha la hache de l'arbre où elle s'était enfoncée à côté de lui, visa son ennemi au front et lança son arme au moment où l'autre marchait en avant, le couteau levé.

Le Mohawk étendit les bras, se renversa et tomba lourdement : il avait la tête fendue. Ut-ta-wan ramassa le couteau qui s'était échappé de

ses mains mourantes, scalpa les deux chevelures, remit son tomahawk à sa ceinture avec ces dépouilles sanglantes, et rejoignit Warren après avoir poussé son redoutable cri de guerre.

Lorsqu'ils eurent parcouru l'espace d'environ un mille, au milieu du plus profond silence, ils entendirent les sauvages pousser d'effroyables clameurs à l'endroit où ils venaient de trouver les cadavres de leurs compagnons. En même temps le soleil se leva et répandit dans toute la plaine des torrents de lumière ; les fugitifs se seraient bien passés de cette clarté inopportune qui rendait leurs traces plus facilement visibles.

Néanmoins il y avait de bonnes chances pour eux : ils avaient distancé l'ennemi d'un grand mille ; leur piste n'était pas commode à suivre car ils l'avaient dissimulée avec tout l'art possible ; parfois, ils avaient rencontré des tiges sarmenteuses de vignes-vierges traversant le sentier ; ils s'y étaient suspendus des deux mains, et imprimant à cet appui mobile un vigoureux mouvement d'oscillation, ils s'étaient élancés dans l'espace par un bond prodigieux qui les transportait à une grande distance sans toucher terre.

En d'autres endroits ils couraient sur les troncs d'arbres renversés, faisaient de grands sauts en diverses directions, exécutaient de fausses marches dans des sentiers qu'ils abandonnaient ensuite en exécutant une gymnastique aérienne au travers des arbres.

Ils arrivèrent enfin à un *creek* (ruisseau) dont le lit était rocailleux ; là ils firent halte un instant pour tenir conseil.

— Chef, dit Rolph en lui prenant la main, nous avons été ensemble dans bien des combats, nous sommes sûrs l'un de l'autre. Nous voilà dans une passe périlleuse ; et pourtant il nous reste à accomplir une mission de laquelle dépend le sort de l'armée. Divisons nous ici, et cherchons, chacun de notre côté, à gagner le Fort : Les Mohawks se trouveront embarrassés pour suivre deux pistes ; l'un de nous deux échappera peut-être ; notre devoir sera rempli : le survivant vengera l'autre. Lequel de nous deux...? Dieu le sait. Maintenant, voulez-vous remonter ou descendre le creek ?

Le chef lui serra la main sans rien dire, sauta dans le ruisseau, et se mit à en remonter le cours. Ralph, l'œil humide, suivit du regard pendant

quelques instants, ce brave et généreux camarade qui prenait la route la plus périlleuse. Mais ce n'était pas le moment de rêver ni de s'attendrir ; il resserra son ceinturon, entra à son tour dans le ruisseau, et se mit à descendre le courant.

Ainsi que l'avait fait son ami Onondaga, il s'arrangea de manière à ce que l'eau effaçât sa trace au fur et à mesure qu'il avançait. Néanmoins il marcha avec la plus grande rapidité possible, pensant bien que les Mohawks ne manqueraient pas de suivre le fil du ruisseau, et faisant tous ses efforts pour arriver avant eux.

Les deux fugitifs avaient eu le temps de faire environ un demi mille lorsque les Mohawks arrivèrent sur le bord du creek : là ils furent sérieusement déconcertés.

Ils connaissaient assez les ruses des bois pour deviner que les batteurs d'estrade avaient tiré parti de ce cours d'eau, mais de quelle façon..? aucune trace n'indiquait la route qu'ils avaient suivie, les cailloux du ruisseau gardaient impénétrablement leur secret.

La bande hurlante et furieuse eut beau passer et repasser l'eau, battre les bords, fouiller les

moindres buissons ; tout était infructueux, leur proie avait disparu comme une ombre. Las de chercher, les Mohawks se réunirent en conseil et délibérèrent.

Ireton était furieux : il l'aurait été bien davantage s'il avait pensé à la faute grave qu'il venait de commettre. Il avait retiré tous ses hommes de la rive orientale de la rivière ; cette manœuvre livrait un passage ouvert aux messagers du général Abercrombie.

Le temps que perdirent les sauvages en délibérations suffit à Ralph pour atteindre l'embouchure par laquelle le creek se jetait dans l'Oswego. Il courut bien vite à une cachette bien connue de lui, d'où il tira un petit canot et des avirons. Le mettre à l'eau, y sauter, ranger soigneusement son bon fusil le long du bordage, et se mettre en route avec une joyeuse précipitation, tout cela fut pour Ralph l'affaire d'un instant.

Ne sachant pas en quel lieu ni en quel nombre les sauvages pouvaient être sur les deux rives, il gagna le milieu du courant ; à peine avait-il parcouru l'espace d'un quart de mille qu'il eut à se féliciter de cette précaution, car les Mohawks,

toujours vigilants, lui envoyèrent de la rive occidentale une grêle de balle. Mais les projectiles ricochèrent sur l'eau sans l'atteindre : Warren leur répondit par une clameur méprisante de défi. Il savait ces gens là mal armés, pourvus de fusils de pacotille ; en ontre, ils étaient de pauvres tireurs, car Ireton ne les avait pas jugés dignes de faire partie de sa bande.

Warren remarqua aussi, avec un notable soulagement, que la rive orientale restait muette et solitaire ; preuve que les Indiens n'avaient pas songé à s'y poster pour l'attendre. En quelques coups de rames il se rangea de ce côté sous l'abri des hauts rivages ; ensuite, le courant aidant, il fila avec une rapidité prodigieuse. Bientôt les cris et les coups de feu s'éteignirent dans l'éloignement; Ralph était hors d'affaire.

En arrivant au premier Rapide, il aperçut les ondes bouillonnantes qui se brisaient sur les rocs, et lançaient dans les airs une neige d'écume. Son canot commença à danser sur les flots, et se précipita avec la rapidité d'une flèche : le hardi navigateur ne s'émut pas du danger ; il serra les avirons dans ses poignets musculeux, tint les

yeux fixés sur une ligne noirâtre qui se dessinait dans le courant, et formait la partie profonde de la cataracte.

A voir jaillir les ondes impétueuses se déchirant contre les pointes aiguës des rochers, tourbillonnant avec fureur dans leurs étroits passages, se précipitant dans l'abîme avec des mugissements redoutables ; on n'aurait pu croire une créature humaine et un canot d'écorce capables de franchir ce passage dangereux. Le frêle esquif, guidé par une main sûre et un œil infaillible, bondit en frémissant sur l'écume, comme un poisson agile, suivit l'étroit chenal, et se retrouva sain et sauf dans la nappe paisible où se mirait la chûte.

De là, le fort était en vue : on apercevait sur les rochers de l'autre rive la gigantesque silhouette de ses hautes murailles se dessinant dans le ciel.

Le canot fut tiré soigneusement à terre et caché sous les épais buissons qui bordaient le fleuve. Ensuite Warren, le fusil sur l'épaule, s'avança gaillardement vers les fortifications.

La sentinelle en faction sur les glacis l'arrêta un instant, mais ayant reconnu le vaillant bat-

teur d'estrade le laissa passer aussitôt. Ralph! s'achemina à petits pas vers la poterne qui précédait la citadelle : c'était la partie la mieux fortifiée; il y avait une enceinte bastionnée et crénelée avec des talus extrêmement solides.

A droite en entrant se trouvait le poste des officiers de service; c'était une grande pièce en pierre de taille toute nue.

Warren passa, échangeant des saluts et des poignées de main avec les nombreux amis qui se pressaient sur sa route ; ils auraient bien voulu le retenir pour avoir des nouvelles de la capitale et pour faire au brave éclaireur une cordiale réception, mais il ne voulut pas perdre une seconde, et se dirigea en droite ligne vers le logement du général.

Un planton sommeillait dans l'antichambre. Ralph s'approcha de lui.

— Barnes, dit-il, voulez-vous faire connaître mon arrivée au colonel ?

— Par Jupiter ! Ralph, c'est vous? s'écria le soldat : quelles nouvelles ? approchez ici, mon garçon ! dites-moi vite les nouvelles : nous mourons d'envie d'en avoir, des nouvelles !!

— Impossible de m'arrêter, ami Barnes ; j'ai affaire chez le commandant.

— Je vais l'avertir. Ah ! mon fils, il a regardé de votre côté avec tous les yeux de sa tête, ma parole ! Il commençait à croire que les Indiens vous avaient escamoté.

— Ils n'en ont pas été loin.

— En vérité !!

Le brave Barnes se sentit subitement troublé dans sa quiétude. A vrai dire il nourrissait un profond dédain pour la généralité des Sauvages, cependant ce mépris n'était pas exempt d'une certaine dose de crainte.

Ses camarades savaient tous qu'il n'était pas poltron... ! Ah ! mais oui. Néanmoins il fallait bien reconnaitre que cette guerre sauvage était dénuée de tout agrément : lui, Barnes ! n'avait jamais hésité à se mettre en ligne de bataille devant tel ennemi que ce fut ; il n'avait jamais reculé devant une occasion de moissonner de la gloire ou des blessures ; mais il éprouvait de sérieux scrupules à risquer de recevoir une balle partant de derrière un arbre, ou de se trouver scalpé sans avoir le temps de dire « merci. »

— Ils m'ont serré de près ! répéta Warren.

— Ah ! les gredins ! ils l'ont osé ? où donc?

— Tout près des chûtes.

— Pensez-vous qu'ils attaquent la place ?

— Non, pas ceux là. Je vais parler au colonel, et s'il veut, vous ferez une sortie avec un détachement pour refouler cette vermine dans les bois. Une fois que vous aurez tâté d'une bataille indienne et que vous aurez tué deux ou trois Peaux-Rouges de votre main, vous n'en serez plus si dégoûté.

— Ce n'est pas mon opinion ; et vous m'obligerez de ne pas fourrer dans la tête du colonel l'idée de me confier une corvée pareille.

Ralph songeait à toute autre chose ; il se serait bien gardé d'envoyer les troupes royales se mesurer dans les bois avec les Indiens. Bien accoutumé à apprécier le caractère de cette guerre, il n'accordait aucune confiance aux promesses des *réguliers* dans ces luttes forestières, et considérait la *milice* comme aussi dépaysée en pareil cas que le poisson hors de l'eau.

Mais comme Barnes était un fanfaron incorrigible, l'éclaireur se divertit beaucoup à le tourmenter par de fausses appréhensions. En conséquence il lui persuada que ce serait pour lui une

affaire capitale d'avoir la chance insigne de se mesurer avec Ireton dans les bois.

Tous ces discours n'aboutirent qu'à vexer considérablement le planton ; et toute réflexion faite, il manifesta sèchement ses pensées à Ralph dans la péroraison suivante :

— Voyez ! considérez bien ceci, Warren ! je ne partage nullement votre façon de penser, je m'en suis expliqué avec le colonel. Je lui ai dit que ce n'était pas, déjà, une si belle chose d'avoir envoyé un homme stylé comme moi, dans cet horrible désert, au milieu de ces vils Sauvages. Que l'enfer les confonde ! ces coquins ne se font pas conscience de se cacher derrière un arbre pour tuer un homme. Je n'ai jamais pu souffrir ce détestable usage : non, non ! je ne pourrai jamais le souffrir, je ne vois pas de raison pour m'y risquer, et....

— Voyez-vous aussi quelques raisons pour que je tarde plus longtemps encore à recevoir M. Warren... ? demanda une voix douce mais ferme derrière l'orateur.

Barnes faillit tomber de surprise et d'émotion ! Le colonel l'avait écouté !! Le colonel avait entendu son discours !!!

Se contentant de lancer un coup d'œil mécontent à son subalterne terrifié, le commandant passa son bras sous celui de Warren, et s'installa avec lui dans son cabinet dont, préalablement, il eut soin de fermer les portes.

Après avoir approché d'une longue table une chaise pour l'éclaireur, il s'assit en face de lui, et dit à voix basse :

— Maintenant, voyons.

Ralph, sans mot dire, tira d'une poche secrète et profonde une balle en argent, qu'il remit au colonel.

Ce dernier toucha un ressort qui la fit ouvrir en deux parties : alors apparut un petit billet en fin papier artistement roulé. L'officier le déplia lentement sur son genou, puis il se mit à lire.

La dépêche n'était pas longue ; elle contenait au plus une douzaine de lignes, et pourtant le colonel resta longtemps à l'examiner, les coudes sur la table, les yeux fixes, étudiant ce peu de mots comme si sa vie en eût dépendu.

Warren le contemplait avec une sympathique tristesse, car il lisait sur son mâle visage l'inquiétude, la tristesse, et un amer désappointement. A

la fin, le commandant releva la tête avec un profond soupir, mais en homme qui vient de prendre une résolution ; puis il froissa le papier entre ses doigts en regardant fixement l'éclaireur. Enfin il lui dit :

— Vous avez vu Abercrombie ?

— Oui, sir.

— Et voilà toute sa réponse ! ah ! seigneur ! quelle réponse ! mais.... que vous a-t-il dit ? Il connait votre froide sagesse, votre jugement sûr, votre fermeté ; il sait que vous ne vous alarmez pas facilement, et que vous ne lui auriez pas parlé de l'immense danger qui nous menace, si ce danger ne vous avait paru certain. Que vous a-t-il dit ?

Il m'a répondu qu'il ne croyait pas un mot de tout ce que je lui annonçais. Je venais de lui faire connaître que les Français préparaient à Montréal une grande expédition contre tous nos postes sur l'Oswégo et sur le Lac je venais de lui affirmer que j'avais de bonnes et sérieuses raisons pour parler ainsi, qu'Ut-ta-wan et moi avions pénétré jusque chez l'ennemi. Il s'est mis à rire en traitant cette expédition de chimère absurde. Finalement il m'a signifié qu'il ne

prendrait aucune mesure avant l'arrivée du comte de Loudon. D'ici là, Montcalm ou Morand sera sur nous.

— Je le crains, il faudrait que Loudon fût tout proche. Mais tout ce que nous disons là sont des paroles inutiles. Je suis fixé sur ce qui me reste à faire : mes instructions sont de faire tels préparatifs que je voudrai, pour repousser les Français, en cas d'attaque, et de défendre le fort jusqu'à la dernière extrémité. C'est ce que je ferai : arrivera ce qui pourra, je ne serai pas responsable. Avez-vous éprouvé quelque difficulté au retour ?

— Ce renégat rouge, Ireton, m'a rudement talonné ; j'ai des craintes sérieuses pour Ut-tawan. Nous nous sommes quittés au *Creek Six-milles ;* il est allé faire une fausse piste jusqu'au lac. Maintenant que j'ai remis mon message, je m'en vais à son secours, s'il est encore temps.

— Voulez-vous prendre une compagnie de *Riflemen* (tireurs de carabine) avec vous ?

— Non, sir ; permettez-moi de prendre douze hommes dans le bataillon du major ; moyennant cela je vous rendrai bon compte d'Ireton si je le rencontre.

— Le major ? ah ! très-bien ! répliqua le commandant avec un sourire ; je comprends, il faut que vous voyiez le major, et *quelqu'un* aussi.

Le brave éclaireur rougit comme une jeune fille, et ne répondit rien.

— Hâtez-vous, mon ami, poursuivit le bon colonel ; hâtez-vous de voir ce qu'on peut faire pour notre brave Indien. Il n'y a pas au fort dix hommes, excepté vous et moi, que je lui préfère.

Tous deux sortirent pour se rendre sur l'esplanade ; de là on avait une vue superbe sur toute l'étendue des bois. Le fort était situé au centre d'une petite clairière pratiquée à la hache, et mesurant au plus une trentaine d'acres en superficie.

Ils lancèrent avec inquiétude leurs regards dans toutes les directions. Presque au même instant le bruit d'un coup de feu frappa leurs oreilles ; il avait suivi de si près leur apparition sur les remparts, qu'un instant ils purent le croire dirigé contre eux.

Mais au bout de quelques secondes Ralph s'écria :

— C'est le chef ! le voilà ! il est encore sur pied, le vieux camarade ! ah ! le voilà qui arrive.

En même temps il le montra de la main. Sur les galets roulants qui couvraient la rive inférieure du lac, on voyait courir un homme seul poursuivi par trois autres.

Le fugitif paraissait en prendre fort à son aise, ainsi que le remarquèrent très-bien les gens du fort qui suivaient ce spectacle avec un palpitant intérêt.

— Par Jupiter ! s'écria Ralph, je veux être pendu s'il ne nous les amène pas jusque sous les murs. Je parie un contre trois qu'il se retournera contre eux lorsqu'il sera aux trois arbres.

— Par les puissances célestes ! comment pouvez-vous deviner d'ici tout ce que fera ce cuivré là-bas ? demanda un sergent Irlandais. Arrah ! mon garçon, je le vois maintenant d'une façon distincte : quelle puissance d'haleine ! il ne parait pas essoufflé : quelles jambes ! il court en jouant, comme un oiseau vole ! C'est beau vraiment ! courage, mon garçon ! voilà des enjambées qui feraient ta fortune aux courses de Donnybrook !

— Ne gagnent-ils pas l'avance sur lui ? demanda le colonel à voix basse.

— Oui, mais c'est un calcul de sa part. Je connais le camarade, et s'il voulait, il serait

3.

arrivé au fort, avant que les autres fussent seulement aux trois arbres. Mais le gaillard est amateur de scalps comme *Pad-Mooney* aime le Whisky. (*Pad-Mooney,* Irlandais désigné par un sobriquet générique).

— Arrah ! mon fils ! reprit le sergent, vous parlez d'or. Oh ! oui, oh ! oui, je voudrais être dans ma verte Erin, à boire du Whisky.... oh ! oui, oh ! oui.

— Je le disais bien, s'écria Warren, maintenant que le voilà aux trois arbres, il attend que j'aille le trouver pour leur tomber dessus.

A ces mots, le brave garçon bondit pardessus le parapet, se laissa glisser jusqu'au bas des talus, franchit les glacis comme un cerf et courut à la forêt, le fusil en avant.

Un factionnaire placé sur les glacis avait croisé la baïonnette devant lui.

— Laissez le passer ! cria le colonel.

Le soldat releva son arme et bien lui en prit, car Warren l'aurait renversé comme un enfant.

L'éclaireur fit encore quelques pas ; ensuite il mit un genou en terre, épaula sa carabine, et suivit d'un œil ardent cette chasse humaine qui s'approchait.

A environ quarante pas derrière, Ut-ta-wan courait un sauvage couvert d'horribles peintures : il brandissait sa hache pour la lancer.

La carabine de Ralph s'éleva lentement à la hauteur de son œil, une fumée blanche en jaillit, la balle siffla. Le mohawk fit un bond convulsif, il était mort ; son cadavre retomba lourdement replié sur lui même, et resta enfoncé dans les hautes herbes.

Les Sauvages ses compagnons n'avaient pas de fusils; ils n'étaient armés que de tomahawks et de couteaux. Quand ils aperçurent le « Grand élan » arriver au secours de son ami ; quand ils virent que le rapide messager de mort avait foudroyé un de leurs guerriers ; ils firent halte et après avoir jeté autour d'eux des regards irrésolus, s'élancèrent dans les bois où ils disparurent.

L'Onondaga voulait se mettre à leur poursuite, mais Ralph le saisit par le bras pour le retenir.

— En arrière, chef ! lui dit-il ; vous allez tomber dans une embuscade. Comment avez-vous réussi à vous échapper ?

— Grâce à mes longues jambes. J'ai rudement couru, regardez clea.

En même temps il lui montrait une chevelure sanglante suspendue à sa ceinture.

— Encore un scalp! ajouta-t-il; cela fait quatre, je pense que c'est assez pour un jour. A présent, allons dans le grand wigwam (le fort). Je suis fatigué et affamé : il faut que je me repose.

Les deux amis revinrent promptement au fort poursuivis par la fusillade des hommes d'Ireton, qui s'étaient aventurés jusque sur la lisière du bois.

A la poterne ils furent reçus par une compagnie de riflemen que commandait un gros capitaine joufiu, ventru et rouge, comme il convient à un vrai John-Bull pur sang, un homme d'importance, tenant beaucoup à ce qu'on sût qu'il était le capitaine John Brown des rifles de sa Majesté.

— Eh ! où donc allez-vous ? lui demanda Ralph du ton dont on parle à un écolier.

— Moi ? jeune homme ? Moi ! je suis en fonctions d'opérer une charge à la baïonnette dans les buissons, à cette fin de mettre en fuite ce ramassis de vagabonds rouges qui hurlent là-bas comme des chiens perdus. Il n'est pas séant, je dis bien, il n'est ni séant ni honorable qu'une

citadelle de Sa Majesté soit mise en état de siège par semblable canaille.

— Colonel ! dit vivement l'éclaireur, certainement vous n'envoyez pas cet officier à pareille expédition ? Lui et une douzaine de braves soldats seraient scalpés en moins de cinq minutes.

— Je l'avais chargé de vous porter secours, en cas de besoin, répondit le colonel ; maintenant que vous n'avez plus besoin de ses services, il va rentrer au quartier.

— Mais,... colonel !... réclama le capitaine, laissez-moi exécuter une petite sortie seulement, ces vauriens ne tiendront pas une minute devant nous.

— C'est possible, répliqua le commandant ; peut-être, néanmoins, auraient, ils la folle idée de vous résister. En tous cas, si vous pensez que ces broussailles soient propices à faire une charge à la baïonnette, vous connaissez bien peu votre affaire. Ces feuillages seront votre linceul, je vous le dis.

— Qu'en pensez-vous ? garçon ! grommela le capitaine en se retournant contre Warren.

— Exactement ce que j'en dis ! garçon ! répondit ce dernier mimant le ton et les manières du gros bonhomme.

Car il ne lui accordait pas la moindre parcelle du respect dû à Sa Majesté, et n'avait pas toute la vénération désirable pour le précieux et incomparable capitaine John Brown des rifles. Néanmoins, il passa devant lui en le gratifiant d'un regard contemplatif, et entra rapidement dans le fort.

Au même moment, un officier de noble et mâle prestance, en petite tenue de major, lui prit le bras.

— Je suis bien heureux de vous voir, major Bowen, dit Ralph avec une émotion joyeuse : M'avez-vous vu tirer d'affaire l'Indien ?

— Oui, mon petit, et j'ai été satisfait. Comment vous êtes-vous porté ? Vous avez bonne apparence.

— Je vais parfaitement !

— Venez donc au quartier. Vous n'avez pas encore rendu visite à Clara, et voilà une grande heure que vous êtes ici. Par ma foi ! vous êtes un amoureux transi.

Ralph le suivit en riant ; ils entrèrent tous deux dans une partie du Fort construite en pierres de taille, chose rare en pareil lieu et à pareille époque.

Un large escalier les conduisit au deuxième

étage, dans une grande pièce meublée avec une certaine recherche. Là ils trouvèrent une jeune fille, assise près de la fenêtre. Elle se leva joyeusement et courut à eux les bras ouverts. Ralph lui prit les mains et les serra silencieusement dans les siennes. Puis il s'assit à côté d'elle, et la causerie commença.

— Je vous ai entendu entrer tout à l'heure, Ralph ! dit la jeune fille d'un ton où perçait une nuance de tendre reproche.

On ne s'étonnera pas de la familiarité qui régnait entre les deux jeunes gens. Warren était le fiancé *accepté* de Clara Bowen.

Cette dernière était extrêmement jolie : brune, fine et gracieuse de formes, avec des yeux et des cheveux d'un noir superbe, douce et bonne, autant que dévouée ; elle portait à son père et à son fiancé un attachement inaltérable. Pour Ralph c'était, non-seulement une charmante personne, mais surtout une fille vertueuse et douée de toutes les qualités sérieuses. Il avait pour elle un profond attachement ; le vaillant jeune homme ne faisait rien à demi.

— Oh ! Ralph, poursuivit-elle avec une grâce touchante, je vous ai bien,... bien attendu : que

je suis heureuse de vous voir ici ! vous menez une terrible existence ! pourquoi cela ?

— Je n'y peux rien, chère Clara ; et je pourrais la quitter, que je ne m'y déciderais pas facilement ; vous ne pouvez comprendre tout le charme qu'elle a pour moi. J'aime à coucher sous les grands arbres, bercé par la voix sombre des cataractes, l'œil charmé par les doux rayons des étoiles, sous le manteau bleu du ciel, remerciant Dieu d'avoir fait la création si belle. La vie que je mène est sauvage, périlleuse peut-être : mais je me suis accoutumé à considérer l'existence comme une chose éphémère ; la mort peut venir, elle me trouvera prêt. Laissez-moi vivre ainsi, Clara, c'est ma destinée, jusqu'à ce que Dieu en dispose autrement pour moi.

—Vous êtes allé à Albany ? interrompit le major.

Puis, revenant sans y prendre garde au même sujet, il poursuivit :

— Allez, allez toujours jeune homme, vous menez une vie noble et belle. Crois moi, Clara, ne cherche pas à l'en détourner ; il mérite bien de sa patrie et de ses frères d'armes. J'aurais pourtant aimé à lui voir choisir une lieutenance dans mon bataillon des rifles.

— Et, sans doute, j'aurais à être fier de servir sous les ordres du capitaine Brown, riposta Ralph malicieusement; ce serait trop, major! je préfère le désert. Quant à ce qui est de ma visite à Albany, la chose est simple à raconter. J'ai vu Abercrombie ; il n'a pas daigné m'écouter quand je lui demandais des renforts pour nous : il ne fera rien avant l'arrivée de Loudon. Il n'a pas ajouté foi à ma parole,... la parole d'un homme qui n'a jamais menti ; mais, en revanche, il a donné une confiance aveugle et stupide à celle d'un mohawk, d'un sauvage qui s'est attaché à mes pas depuis Albany, pour m'enlever ma chevelure.

— Ralph!

— Je ne veux pas me gêner, Clara. Je dirai ma pensée tout haut; ma pensée est qu'on s'est montré injuste à mon égard. Et je vous le prédits, Clara, à vous aussi major Bowen, un jour ils regretteront de n'avoir plus pour les servir mon bras et mon cœur fidèle; mais alors, il ne leur restera plus que des traîtres pour appuis.

— Y pensez-vous? murmura le major avec un regard effaré.

— Mieux que cela, je l'affirme; et je dis de

plus qu'un jour les populations américaines secoueront le joug anglais. C'est une race forte et loyale, mais inquiète, demi-sauvage, et qu'aucune puissance ne saurait maîtriser.

— Vous êtes jeune, Warren, votre sang est chaud ; c'est pourquoi j'entends vos paroles avec indulgence, quoiqu'elles résonnent presque comme un écho de trahison. Mais enfin, quoique ce cas ne soit jamais probable, Dieu merci ! que faudrait-il faire, à votre avis, si les provinces devenaient rebelles ?

Warren se dressa fièrement, ses yeux lancèrent des éclairs, il répliqua avec force :

— Vous me connaissez pour un homme dont l'âme est dévouée au pays qui fut son berceau. J'aime la vieille Angleterre, mais le jour où elle voudra opprimer la terre sur laquelle j'ai respiré mon premier souffle, je deviendrai son ennemi le plus amer.

— Vous avez l'esprit aigri en ce moment, Ralph ; ce temps-là ne viendra jamais, vous ne le pensez pas vous-même.

— Dieu le veuille, chère Clara ! Et pourtant mon avis est qu'il viendra ; oui, oui ! cette génération en sera témoin. Des taxes venues d'An-

gleterre nous écrasent et nous ruinent, nous autres américains; cet état de choses est vexatoire, il ne peut, il ne doit pas durer. Savez-vous pourquoi je laisse en friche les domaines de mon père...? Parce que je ne pourrais suffire à payer l'impôt: mes redevances coloniales sont énormes, exhorbitantes! je m'estime heureux, lorsque, au bout de l'année, après avoir épuisé mes faibles ressources, j'échappe aux doigts crochus des Harpagons de la Couronne!

— Si votre prophétie s'accomplit de mon vivant, Ralph Warren, répondit mélancoliquement le major, on me verra combattre aux premiers rangs pour mon roi. Je l'ai trop longtemps servi dans ce désert, pour renier toute une existence de fidélité. Jusqu'au dernier souffle, je m'efforcerai de faire respecter son autorité.

— Vous! major; vous! soutenir l'extorsion et l'injustice? Non! non! vous êtes trop loyal pour cela. Quand les temps seront venus, vous aurez réfléchi, vous choisirez mieux votre place.

— En voilà assez là-dessus, mon jeune coq auvage, dit en souriant le major. Vous ne m'avez pas dit encore ce que vous pensiez de notre position actuelle; parlons-en un peu.

Tous trois rapprochèrent leurs chaises et se livrèrent à une longue conversation, entremêlée de plans pour l'avenir.

La retraite que les tambours battirent à la tombée de la nuit, les trouva dans la même situation, et les avertit que l'heure du repos était arrivée.

Dans la soirée, ils allèrent se promener sur les parapets et restèrent quelques instants à contempler le beau lac qui dormait au sein des bois sombres.

Ralph étendit la main vers l'horizon lointain qui confinait la glorieuse nappe d'eau :

— Dans quinze jours, dit-il, vous verrez ce miroir liquide tout noir de bâteaux chargés de Français marchant contre nous. Retenez bien mes paroles : Montcalm prendra Oswégo, ses canons, ses remparts, son territoire ; peu après il sera maître d'Albany. Vous le verrez.

CHAPITRE III

ALERTE !

Pendant quelques jours, le temps passa assez agréablement dans le fort. A voir les groupes insouciants de soldats flânant dans les quartiers, les gaies caravanes des officiers et de leurs *ladies* sur les fortifications, les flotilles de canots sillonnant les eaux tranquilles du lac, personne n'aurait pu croire que ces lieux paisibles étaient destinés bientôt à devenir le théâtre de luttes horribles.

Parfois un daim léger se hasardait gracieusement à l'extrémité de la clairière, et fixait sur le fort son grand œil noir, doux et curieux ; son apparition n'était pas de longue durée, car le plus souvent un coup de feu le faisait fuir effarouché,

ou une balle l'étendait mort sur le seuil de la forêt.

Ralph et son ami Ut-ta-wan s'étaient remis en campagne : ils passèrent plusieurs jours sans revenir. Clara commença bien vite à être inquiète de son fiancé ; et, quelle jeune fille vraiment affectionnée n'en aurait pas fait autant ? Chaque jour elle allait sur les remparts, et promenait de longs regards sur l'épais et mystérieux rideau des bois qui l'entourait de partout ; puis, elle poussait un soupir et revenait s'enfermer avec ses craintes et ses espérances solitaires.

Le major, au contraire, ne prenait pas le moindre souci de Ralph : il connaissait sa rare habileté dans la guerre des forêts ; il le savait accompagné d'un ami sûr ; il restait convaincu qu'à eux deux, les éclaireurs ne devaient redouter aucun ennemi, et qu'en toute occasion leur triomphe était assuré.

Mais ses regards se tournaient avec anxiété vers les brumes lointaines du lac : c'était ce coin de l'horizon qui recélait la foudre. Quand et comment viendrait le redoutable Montcalm, quelles forces réunirait-il contre la citadelle ? La prophétie de Warren lui revenait sans cesse à

l'esprit, il avait parlé de deux semaines, et dix jours s'étaient déjà écoulés.

Au milieu de cette attente, Ralph reparut un jour tout seul. Il semblait pressé et préoccupé : sans s'arrêter nulle part il se rendit en droite ligne au quartier du colonel et s'enferma avec lui. Au bout de quelques instants, quoique harrassé de fatigue, l'éclaireur quitta le fort, sans y prendre aucun repos.

Sur le chemin de la poterne il rencontra Clara : une fervente poignée de main, un respectueux baiser sur le bout de ses jolis doigts roses ; ce fut toute la conversation qui fut échangée entre eux. La jeune fille savait bien que Ralph partait pour quelque mission périlleuse, mais elle se serait bien gardée de l'arrêter sur la route du devoir.

Avant de s'enfoncer dans le bois, Warren se retourna ; il la vit, debout sur le parapet, les mains jointes, dans l'attitude de la résignation et de la prière. Il continua sa course, plus fort et plus résolu, après avoir échangé avec elle un dernier signal. L'homme marche plus ferme dans la voie de la vie, quand il se sent soutenu par de saintes et pures affections.

Rien ne transpira au fort, de ce qu'était venu faire Ralph ; le commandant garda son secret d'une manière impénétrable, pendant que le jeune éclaireur continuait ses explorations.

Un jour Ralph se promenait mélancoliquement sur le rivage, choisissant méticuleusement la place où il reposait les pieds, et suivant d'un pas rêveur les petits sentiers dessinés par les vagues. Tout en cheminant il se livrait à un monologue :

— Montcalm est dans le vent ! disait-il ; je le sens. D'ailleurs ce que j'ai vu récemment, à Niagara, ne peut me laisser aucun doute : il n'y avait pas à se tromper sur la destination de ce Schosner si rapide qui se rendait à Bay-Quinte. Il sera de retour sous peu ; je voudrais bien savoir..... Morand est avec Montcalm. Combien d'hommes vont-ils réunir ? Morand est peut-être le mieux accompagné. Mais, le chef m'avait promis d'être exact, ici, au rendez-vous : je m'étonne de ne pas l'avoir encore vu. Ah !...

Warren n'eut que le temps de se jeter à terre et de ramper comme un serpent, le long du sentier où il se trouvait ; rapide comme l'éclair il disparut dans une crevasse de rocher. Il était

temps, en vérité, car à la même minute une bande de guerriers dont il ne put apprécier le nombre passa au-dessus de sa tête ; il distinguait parfaitement leur respiration précipitée et le froissement des broussailles sous leurs pieds.

— Le grand chef de guerre est donc sur le sentier des batailles ? fit une voix rude que Ralph reconnut sur-le-champ pour être celle du mohawk Ireton.

Il lui fut répondu par un interlocuteur à la voix mielleuse et tremblottante, que l'éclaireur reconnut très-bien aussi. Ce ne fut pas sans peine qu'il comprima une violente envie de lui sauter à la gorge.

C'était un agent d'une société secrète et mystérieuse qui de la France débordait jusqu'en Amérique, et, par des manœuvres inouïes, sapait dans l'ombre toute autorité légitime, et excitait les Indiens contre les Blancs.

Les allures ténébreuses de ces agitateurs occultes tenaient un peu de la franc-maçonnerie, du mormonisme, du puritanisme, dont ils continuaient ou préparaient les traditions.

C'était l'écume rejetée par le grand bouillon-

nement de 1793 qui commençait à se manifester en France.

Des agents hardis et subtils parcouraient les territoires indiens, soulevaient les tribus, les poussaient aux massacres, leur prodiguaient l'*Eau-de-feu*, leur fournissaient des armes et des munitions, par dessus tout, les entretenaient de détestables doctrines, dans un langage emprunté aux idées religieuses et mystiques.

Pour le moment, l'hypocrite dont il s'agit avait jugé convenable de se ranger du côté des Français. C'était lui qui avait organisé la conspiration de Pontiac [1], les massacres de Chicago et de Michilinackinac.

Il s'était fait l'ami inséparable d'Ireton dont il favorisait et attirait les passions brutales, tout en prenant à son égard des manières onctueuses et paternelles.

— Oui, mon fils, répondait l'homme à la voix paterne et qu'on connaissait sous le nom de Grégoire, le marquis est en route : chaque jour mes yeux croient apercevoir les voiles de sa flotte.

[1] Voir, dans la deuxième série de cette publication, le *Scalpeur des Ottawas*.

— Les Yengeses (Anglais) seront balayés de la face de la terre, reprit le guerrier indien avec exaltation ; j'entendrai leurs hurlements de désespoir ; ils demanderont grâce et pitié, mais ce sera inutile. Je tremperai ma hache dans le sang du *Grand-Élan* et d'*Œil-de-feu !* N'est-ce pas, mon père Blanc ?

— Vous dites que ces deux hommes vous ont rendu méchant ; ce sera une vengeance assez suffisante de les tuer...; et encore... mieux vaudrait les faire prisonniers.

— Ils ont pris les chevelures de nos braves, s'écria Ireton ; il y a beaucoup de veuves dans nos villages ; mon peuple hurle pour goûter leur sang, il me dit : « Livre nous ces hommes ! » Ce sont eux qui m'ont rendu méchant : ils mourront s'ils tombent en mon pouvoir ; ils subiront le supplice du feu.

— Le chef parle bien ! répliqua onctueusement Grégoire ; ces gens là lui ont fait beaucoup de mal. Mais il faut songer que notre « grand père de France » donnerait bien des couvertures, des mousquets, de la poudre et des balles pour posséder vivants le Gran Élan et Œil-de-feu.

— Je hais le Grand-Élan ! poursuivit Ireton ;

j'ai juré de suspendre son scalp à ma ceinture. Il y a dans le grand Wigwam des Yengeses une jeune squaw qui a de l'amour pour lui. Ses yeux sont comme des étoiles dans un ciel sans nuages; sa voix est harmonieuse comme le murmure des eaux courantes. Elle verra le Grand-Élan étendu sans vie, et je la forcerai à entrer dans mon wigwam; elle deviendra la squaw d'un grand chef.

En entendant ces insolentes paroles, Warren grinça des dents si fort, qu'il craignit d'avoir été entendu. Combien aurait-il donné pour tenir cet impudent coquin au bout de son rifle! Cependant Ireton, ignorant la présence si proche de son ennemi, continua la conversation.

— Mon père Blanc, dit-il, me promet-il que la femme au visage pâle m'appartiendra?

— Oui, répondit le vieux tartuffe; mais marchons; il importe auparavant que vous fassiez vos preuves de fidélité à la bonne cause.

— Mon père veut-il descendre maintenant sur les bords du lac?

— Oui; allons.

Warren les regarda s'éloigner avec un inexprimable sentiment de fureur concentrée. D'un côté

le roc s'élevait à pic comme une muraille : de l'autre, le sentier était nu et découvert. Le moindre mouvement à droite ou à gauche pouvait le mettre en vue.

Pendant qu'il délibérait avec sa colère poussée jusqu'aux dernières limites de l'imprudence, une main rouge sortit du buisson dans lequel il s'était enfoncé avant d'entrer dans la crevasse, et lui toucha le bras. Il regarda précipitamment derrière lui, et aperçut Ut-ta-wan qui se glissait vers lui, comme un serpent au travers des feuilles.

Une seconde après, l'Indien guidait son ami par un passage souterrain jusqu'à une caverne creusée par les eaux dans la façade des rochers. A peine Ralph avait-il eu le temps de remercier l'Onondaga par une chaude poignée de main, que les ennemis reparurent après avoir franchi les sinuosités du sentier.

Leur nombre dépassait cinquante : c'étaient tous des guerriers d'élite, conduits par le détestable Ireton. En le voyant, Ralph, par un mouvement involontaire, épaula son rifle dont le canon froissa les feuillages. Le chef mohawk regarda vivement de ce côté ; mais, au même instant, un

écureuil bondit sur les rochers, effrayé par le bruit. Attribuant ce bruit au passage du petit animal, Ireton reprit paisiblement sa conversation pendant que de leur prison souterraine, les éclaireurs épiaient ses moindres mouvements.

Il faut avoir vu un Indien peint en guerre pour se figurer ce que son aspect a de fantastique. Le chef mohawk était si près de Warren que celui-ci aurait pu le toucher du bout de sa carabine; il en profita pour l'examiner attentivement.

Ireton était grand, fort et musculeux, à figure de hyène; il était tout couvert de tatouages rouges, noirs, blancs qui le rendaient plus hideux encore et faisaient ressortir les tons cuivrés de sa peau.

Peu à peu les autres guerriers se groupèrent autour de lui et de Grégoire; la conversation devenait intéressante.

— Mais enfin, pourquoi en voulez-vous tant au Grand Élan, demandait le Français.

Le Mohawk, avant de répondre, se tourna de face vers lui, souleva un côté de sa couverture et lui présenta son bras gauche. Grégoire, alors, s'aperçut qu'il était dépourvu de sa main.

— Que mon père regarde! dit le sauvage avec

une voix rauque et sifflante qui fit tressaillir ceux qui l'entouraient : il y a bien des années que j'ai reçu cette blessure et que j'ai juré au Grand-Esprit que je prendrais la chevelure de celui qui me l'a faite. Que jamais ma main droite ne fasse usage du tomahawk, si je n'exécute pas mon serment !

— Comment cela vous est-il arrivé? interrogea le Français ; quel rapport cela a-t-il avec le Grand-Élan ? L'esprit de mon fils est obscurci par un brouillard !

— Que mon père regarde bien ; il me dira ensuite comment c'est arrivé.

Grégoire examina de près le membre mutilé et dit ensuite :

— Une balle a frappé là, d'abord ; après, un instrument tranchant a achevé la besogne.

— Mon père dit vrai; il dit toujours vrai. Je vais lui faire connaître ce qui a eu lieu. C'était, il y a bien des années, sur les bords du Mohawk. Le père du Grand-Élan y vivait avec son fils et sa squaw, les Mohawks avaient besoin de chevelures, ils vinrent une nuit pour en prendre. Le Grand-Élan tua deux de nos braves qui l'avaient saisi, et prit la fuite. Mais ses yeux pou-

vaient voir au travers de la nuit : il aperçut le chef à la lueur de l'incendie qui dévorait le wigwam. Le chef entendit la détonation du rifle, le sifflement de la balle ; ses os furent brisés. Les «hommes médecines» dirent qu'il fallait couper la main. Voilà pourquoi je hais le Grand-Élan !

— Moi aussi, je le déteste ! répliqua Grégoire avec une flamme diabolique dans les yeux. Je le déteste ! parce qu'il a été une pierre d'achoppement pour ma nation. Nous ne pouvons pas former un plan qu'il ne le pénètre et en avertisse ces hérétiques d'Anglais. Il y a aussi un vaurien de son espèce, un Peau-Rouge que vous appelez *Œil-de-feu*, et que nous connaissons sous le nom d'Ut-ta-wan : ce misérable nous a troublés plus souvent et fait plus de tort qu'Abercrombie ne pourra en faire avec toute son armée. Je voudrais bien pouvoir l'emmener prisonnier à Québec : néanmoins je vous tiendrai ma parole.

— Fais marcher ta langue, Grand Élan ! dit Ireton avec une funèbre pantomime ; parle, parle au chef de guerre, à Albany, dis-lui que les Français vont prendre Oswégo ! Il a parlé ainsi au vieux chef, mais c'est un fou, ce

chef. Ireton est allé le trouver et lui a dit que le Grand-Élan était un menteur ; il lui a dit que les Français ne songeaient qu'à attaquer Québec ou Montréal ; le vieux chef n'enverra aucun secours à Oswégo.

— Vous avez vu Warren à Albany ?

— Je l'y ai vu. Sa langue est longue, je vous le dit. Il s'est disputé avec le vieux chef, et il est parti. J'ai essayé de l'atteindre sur le Sénéca ; mais il a glissé sous l'eau comme un poisson. Je l'atteindrai bientôt, ailleurs ; j'aurai alors son scalp : c'est sûr.

— Comment vous a-t-il échappé ?

— Je ne peux le dire : mais il s'est échappé. Nous les avons poursuivis. Ils nous ont tué cinq, six guerriers ; ils ont pris quatre chevelures. C'est humiliant et je souffre qu'*Œil-de-feu* prenne tant de chevelùres.

Ut-ta-wan se sentait gonflé de joie en entendant ce discours. Il serait impossible d'exprimer l'orgueil satisfait et exalté avec lequel il recueillait l'aveu de son ennemi lui-même, concernant ses actes de bravoure. Il fallut toute l'imminence du danger et les observations de Warren, pour l'empêcher de risquer à récolter encore une chevelure.

A vrai dire, les deux amis étaient dans une situation assez difficile ; le moindre mouvement pouvait les trahir. Mais la position leur parut plus périlleuse encore, lorsqu'ils virent leurs ennemis allumer un grand feu contre le rocher pour faire rôtir de la venaison : il fallut supporter sans bouger la fumée et la chaleur du brasier. Bientôt ils purent respirer les parfums de la viande grillée, et voir les Sauvages la déchirer et la broyer sous leurs dents blanches.

Mais tout-à-coup s'éleva parmi eux une grande clameur : les Indiens se mirent à courir vers une partie éloignée du rivage. Curieux de connaître la cause de cette émotion soudaine, Warren allongea la tête hors de la caverne et regarda. Les Sauvages couraient à toutes jambes en gesticulant avec ardeur.

Évidemment il se passait quelque chose d'important.

Cependant, Ralph fit l'observation que nul d'entre eux n'était resté auprès du foyer : alors les deux éclaireurs, profitant de cette chance inespérée, sortirent silencieusement de leur cachette et marchèrent doucement jusqu'à un point d'où ils purent se rendre compte de l'émotion des Indiens.

Une vraie flotte de Schooners et de bateaux était sur le lac et se dirigeait vers la plage. Le drapeau tricolore flottait au haut des mâts, et les matelots chantaient un refrain bien connu au Canada.

Sur la proue du Schooner le plus avancé, on voyait le marquis de Montcalm entouré d'un brillant état-major.

Les éclaireurs saisirent leurs carabines et se regardèrent: l'auteur, l'âme de cette guerre était à leur portée. Quelques grains de poudre brûlés, une balle bien dirigée, et tout était dit pour lui....!

Le premier mouvement passé, Ralph abaissa l'arme de son camarade Indien, qui aurait tué un marquis sans plus de scrupule que s'il se fut agi d'un daim.

— Courez porter cette nouvelle à la garnison, lui dit-il.

Ut-ta-wan ne se le fit point répéter : il resserra sa ceinture, fit un signe d'adieu à son ami et partit comme une flèche dans la direclion du fort.

Au même instant s'éleva, parmi les Sauvages, une clameur bien autrement frénétique et furibonde que celle qui avait salué la venue des Français : ils venaient d'apercevoir l'Onondaga

en pleine course; aussitôt Ireton et tous ses compagnons se lancèrent à sa poursuite.

Ralph se hâta de rentrer dans son observatoire caché, sachant bien qu'il ne pouvait être d'aucune utilité pour son ami rouge. Il entendit au-dessus de sa tête les piétinements précipités des coureurs ; bientôt ce bruit s'éloigna, les cris allèrent en décroissant, se perdirent dans le lointain, et tout rentra dans le silence.

Alors Warren sortit de son refuge, avec mille précautions, et se mit à rôder sur la plage pour examiner ce qui allait se passer.

Les Français étaient très-affairés. Baïonnettes et épées brillaient aux rayons du soleil ; ils avançaient au milieu de toute leur pompe guerrière.

Ils étaient précédés d'une nuée d'Indiens répandus sur la terre et sur l'eau, agitant en l'air des casse-têtes, des tomahawks, des couteaux, des haches, tirant des salves de mousqueterie.

Les Hurons y étaient en grand nombre, Ralph les reconnut à leur peinture de guerre; il y avait aussi une grande quantité de Sauvages appartenant à toutes les tribus environnantes ; la levée de boucliers était complète.

Ensuite venaient les soldats : aussitôt débarqués ils se mirent en devoir de choisir un lieu propre à l'installation du camp. Cela fait, on s'occupa de transporter à terre les pièces d'artillerie.

Warren secoua tristement la tête à la vue de ce matériel imposant. Il n'y avait plus d'espoir pour Oswego en face de ces grands canons auxquels le fort ne pouvait en opposer de semblables, et qui devaient anéantir toute résistance.

Les Anglais possédaient, il est vrai, un arsenal bien garni de fusils et d'obusiers ; mais que faire contre les géants de bronze qu'amenaient avec eux les Français ?

Cependant les Sauvages se répandaient sur toute l'étendue du rivage et commençaient à s'approcher du lieu où était Ralph. Pour éviter toute rencontre inopportune, ce dernier rentra dans son trou. Il n'avait pas fermé l'œil depuis plusieurs nuits, il était harassé de fatigue à la suite de ses nombreuses courses : s'étendant sur la roche dure et nue avec autant de plaisir que si c'eut été un lit de plumes, le jeune éclaireur s'endormit, oublieux du danger, sa fidèle carabine à ses côtés.

CHAPITRE IV

RUSES INDIENNES. TRISTES NOUVELLES

L'Onondaga courait plus vite que le daim poursuivi par les chasseurs. Parmi les adversaires qui le poursuivaient, il n'y avait pas un seul guerrier capable de l'atteindre, si l'éclaireur n'eût été appesanti par les fatigues sans nombre qu'il avait eu récemment à supporter.

Néanmoins, suivant son audacieuse coutume, il avançait à son aise, regardant parfois derrière son épaule pour voir où en était la meute hurlante, et pour se réjouir de la pantomime furieuse de ses ennemis.

Comme deux milles seulement le séparaient du fort, il y serait arrivé sans peine avant qu'on eût pu l'atteindre ; mais il tomba précisément sur

une bande de Mohawks qui venaient de loin se joindre aux Français. Aussitôt qu'il entendit leurs clameurs, il bondit vers une plate-forme de rocher qui surplombait le lac, et d'où la vue dominait toute la côte.

Les Indiens l'entourèrent de tous côtés : Ireton et une demi-douzaine de ses hommes s'élancèrent sur le rocher. Un cri de joie s'échappa de sa poitrine, quoique le rifle de l'Onondaga fût pointé sur lui.

— Que vient faire ici le rénégat des Mohawks ? dit Ut-ta-wan avec un sang froid hautain.

— Il vient, répliqua Ireton avec une joie farouche, pour demander à Œil-de-feu de se rendre prisonnier. Quel espoir reste-t-il à l'Aigle des Onondagas ? Qu'il jette ses yeux sur le soleil levant, il verra mes guerriers ; qu'il regarde au couchant, il y a aussi des guerriers ; qu'il regarde au nord, j'y suis, Moi !

Œil-de-feu mit son rifle au repos, croisa les bras sur sa large poitrine, et se mit à rire. On eût dit le roi du désert se réjouissant au milieu de sa cour : il aurait ri de même au poteau de mort.

— Œil-de-feu est joyeux ? bon ! nous avons des tortures pour lui.

— Il rit de vos tortures !

— Mes jeunes hommes sont prêts : il leur tarde d'allumer le bûcher, de brûler les yeux au prisonnier, d'entendre le cri de mort d'un grand chef.

— Les Mohawks sont comme des serpents qui rampent dans l'herbe. Ils ne sont que de la poussière aux yeux d'un guerrier. Cent fois je les ai rencontrés sur mon sentier de guerre, ma hache a toujours été trempée de leur sang. Pourquoi leur céderais-je aujourd'hui ?

— Mon frère est-il un poisson ? qu'il fuie sous les eaux, s'il le peut ! mes jeunes hommes ne sont pas sur sa route.

L'œil perçant d'Ut-ta-wan suivait les balancements d'un imperceptible canot qui se trouvait dans une petite anfractuosité de rocher, où venait dormir l'eau. Il poussa un nouvel éclat de rire.

— Si le rénégat veut m'avoir, qu'il vienne me prendre ! cria-t-il.

A ces mots il éleva sa carabine. Les Sauvages qui l'entouraient se couchèrent par terre ou s'effacèrent derrière les rochers, pour échapper à la balle mortelle.

Quand ils se relevèrent, l'Onondaga avait disparu. Comment et par où s'était-il enfui ? c'est ce qu'il fut impossible aux Sauvages de découvrir. Il paraissait s'être enfoncé dans le roc ! Avec des cris de désappointement ils se répandirent sur la côte rocailleuse, espérant le trouver blotti sous quelque quartier de rocher. Ils ne trouvèrent que sa carabine déposée par terre au lieu même où il se trouvait avant de disparaître.

Saisis d'un transport de rage, les Indiens se mirent à courir sur la plate-forme en poussant des vociférations assourdissantes. Où pouvait avoir passé l'invisible fugitif ? Tout autour du roc était une onde claire et transparente comme du cristal, et au travers de laquelle apparaissaient les moindres détails du fond. Pourtant les regards aigus des Mohawks furent impuissants à voir sous l'eau le corps ou le cadavre de l'Onondaga.

Après avoir épuisé toutes les recherches, les Mohawks songèrent à se retirer, et s'éloignèrent convaincus que leur illustre ennemi était mort; mais bien désolés de n'avoir pas enlevé sa chevelure.

Lorsqu'ils furent à quelque distance, l'un d'eux regarda en arrière et poussa une exclamation d'étonnement : au même instant retentit le cri de guerre d'Ut-ta-wan qui venait de reparaître sur la plate-forme. Grande fut la suprise des Mohawks : ils revinrent au rocher comme des loups affamés et firent de nouvelles recherches : ce fut inutilement, le chef avait disparu de nouveau.

Les Indiens sont très-portés à la superstition. La double disparition de l'Onondaga, tout à fait inexplicable pour eux, leur parut l'œuvre surnaturelle d'un esprit. Dans la troupe stupéfaite des poursuivants, le bruit courut aussitôt que le chef était un « Grande-Médecine, » et qu'il arriverait malheur à ceux qui le recherchaient.

Ireton seul, qui était un esprit fort, se moqua de leurs craintes superstitieuses, et leur déclara qu'Œil-de-feu n'étant pas loin, ils ne pouvaient manquer de le trouver dans quelque trou.

On recommença les recherches ; ceux qui avaient amené le petit canot se mirent à rôder sur les bas-fonds, et ne laissèrent pas une cavité sans la fouiller. Pour être plus sûrs du résultat, ils sautèrent ensuite à terre, et joi-

gnirent leurs investigations à celles de leurs compagnons restés sur les rochers.

Mais leur surprise fut grande, lorsqu'après un quart d'heure de perquisitions, ils revinrent au canot et le trouvèrent aussi disparu.

Cette fois, leur fureur arriva jusqu'au délire ; ils s'éparpillèrent sur les rochers, criant, gesticulant, vociférant les plus affreuses injures contre le fugitif, pour l'exciter à se montrer et à se trahir ainsi lui-même.

Tout resta superflu, et les Indiens demeurèrent fermement convaincus qu'ils avaient affaire à une puissance de l'air. Saisis d'une terreur invincible, ils abandonnèrent la poursuite pour regagner le camp de Montcalm.

A peine étaient-ils hors de vue qu'un spectacle étrange se manifesta, précisément au pied de la plate-forme où s'étaient accomplies les péripéties qu'on vient de dérouler sous les yeux des lecteurs. Par un mouvement lent mais inexplicable, la proue d'un canot sortait du fond des eaux et s'élevait progressivement à la surface. Quand l'esquif fut entièrement à flot, une tête rouge, puis des épaules, enfin la personne entière d'Ut-tawan le suivit et se montra au grand jour.

Le visage bronzé du chef respirait l'animation d'un joyeux triomphe : et, quoiqu'en eût pu penser l'imagination superstitieuse de ses adversaires, il n'avait en aucune façon l'air d'un revenant ni d'un esprit. En deux bonds il se hissa sur le roc, où il s'assit orgueilleusement après avoir déposé entre ses jambes un beau rifle neuf.

Ce phénomène demande explication.

Le secret de l'Onondaga était simple et infaillible comme tout ce qui est bon, ingénieux, bien combiné. L'ensemble de la plate-forme et des rochers qui la soutenaient s'appelait alors comme aujourd'hui « le Jib. » Sous cette charpente rocailleuse s'étageaient des cavernes de formes bizarres auxquelles on ne pouvait arriver que par une issue submergée sous les eaux du lac.

Un jour, Warren toujours fureteur, se baignant dans le lac, alla donner tête baissée dans cet édifice sous-marin, et voulut voir jusqu'où il conduisait. Ses explorations le conduisirent dans une grotte magnifique, spacieuse, de forme ronde, représentant un palais souterrain.

Il trouva parfait d'en faire une forteresse d'autant plus inexpugnable que personne n'arriverait jamais à la découvrir. Pour l'assainir et la rendre

5.

habitable au besoin, il y organisa une ventilation très suffisante, au moyen de soupiraux percés çà et là dans les parois supérieures : par ce moyen, l'air et la lumière pénétraient largement dans la caverne et dans ses dépendances.

Avec l'aide d'Ut-ta-wan il en fit un arsenal aussi. Des armes de rechange, des vivres, des munitions y furent amassés ; toutes sortes de provisions y furent réunies pour rendre ce refuge utile et même agréable : enfin plusieurs petits canots en complétaient l'ameublement universel.

Au moment où il se trouvait serré de si près par Ireton et sa bande, le chef Onondaga, on le comprend, se laissa couler dans l'eau avec son agilité merveilleuse ; il rencontra l'orifice de la caverne au-dessus duquel il avait eu soin de se placer : là, sa vie était sauve, l'ennemi était dérouté.

Longtemps le rusé fugitif écouta avec ravissement les allées et venues de ses adversaires désespérés. Lorsqu'il les entendit s'éloigner, il remonta sur la plate-forme; mais cette imprudence l'exposa aux regards d'un Mohawk resté en arrière, il fallut replonger sous l'eau.

Ce fut pendant les nouvelles recherches faites

par les Sauvages qu'Ut-ta-wan avisa le petit canot laissé à la dérive par quelques nouveaux venus et s'en empara.

Ce fut précisément dans cette embarcation qu'il jugea à propos de se rendre au fort, et après avoir rasé les côtes avec mille précautions, il arriva enfin sans nouvelle encombre à Oswego.

Ut-ta-wan rencontra Clara sur l'esplanade. Les yeux humides et inquiets de la jeune fille le questionnèrent éloquemment dans leur langage muet mais expressif qui voulait dire : « qu'avez-vous fait de notre ami ? »

L'Indien portait à la jeune fille une respectueuse affection, parce qu'il la savait dévouée à Ralph, et qu'il connaissait tout l'amour de ce dernier pour elle : il la rejoignit avec empressement.

— Où est Ralph ? lui demanda-t-elle.

— Je l'ai laissé la nuit passée, répondit l'Onondaga.

— Était-il en danger ?

— Je le suppose. Il y a toujours danger. Mais Ralph est brave, il ne s'en inquiète pas.

— Était-il en danger immédiat ?

— Qu'est ce que cela veut dire : immédiat ?

— Que faisait Ralph ? répliqua la jeune fille.

— Il espionnait, donc !

— Pourquoi l'avez-vous laissé ?

— Il m'a dit : « Courez au fort, chef, et racontez au « Père » que les Français arrivent. » Il est resté pour voir ce qui se passait : moi je suis venu pour parler au Père.

Clara s'empressa de le laisser aller ; elle comprenait très bien, malgré toutes ses inquiétudes, que le colonel devait recevoir sans retard le message apporté par l'Onondaga.

Ce dernier traversa rapidement les quartiers, sans s'arrêter autrement que pour échanger une poignée de main avec un sergent Irlandais, un de ses bons amis, et fut aussitôt admis chez le commandant.

Leur entretien ne fut pas long : au bout de cinq minutes, l'officier sortit à la hâte de son cabinet, fit battre le rappel et réunit toutes ses troupes sur l'esplanade.

Là il les harangua avec feu, leur annonça que cinq mille Français et Indiens marchaient sur le fort, et leur dit en termes énergiques que le moment était venu de vaincre ou de mourir.

Des sombres regards, des visages pâles de

résolution et de colère répondirent à son discours; une flamme électrique circula dans la garnison, y allumant le feu de la vengeance et de l'orgueil militaire.

Immédiatement toutes les dispositions furent prises pour soutenir le siége; soldats et officiers rivalisèrent de zèle pour mettre tout en état.

Longtemps avant la nuit les avant-gardes françaises se montrèrent sur la lisière des bois, et envoyèrent quelques volées de balles dans les embrasures et les meurtrières. Mais le fort demeura silencieux : les munitions étaient trop précieuses pour les prodiguer à un ennemi à peine en vue.

La matinée du lendemain se passa en escarmouches et en fusillades inutiles. Pendant ce temps Montcalm, l'infatigable Montcalm, admirablement secondé par son énergique et savant ami Morand, faisait élever de prodigieuses fortifications et y dressait des batteries formidables. (On voit encore des vestiges bien conservés de ces retranchements auprès d'une factorerie de la compagnie d'Hudson: ce sont les reliques de l'indépendance américaine).

Deux ouvrages fortifiés s'élevèrent ainsi comme

par enchantement : l'un sur les bords du lac, l'autre, au point de jonction des trois rivières : partout les Français établirent des canons de gros calibre, disposés entre eux de façon telle qu'ils commandaient le fort, la plaine et le lac.

Tous ses préparatifs terminés, Montcalm, avec cette urbanité loyale qui présidait à la moindre de ses actions, envoya au fort un aide-de-camp, en parlementaire, pour inviter les Anglais à se rendre.

Le jeune et brillant officier chargé de cette mission épineuse se dirigea vers les remparts avec une intrépidité aussi calme que si la fusillade n'eût pas pétillé en face de lui. Lorsqu'il fut proche il déploya le drapeau de parlementaire ; aussitôt le feu cessa sur toute la ligne.

Il se présenta à la porte, et après avoir échangé les demandes et les réponses usitées dans le cérémonial de la guerre, la lourde herse s'éleva, le pont-levis roula sur ses gonds énormes et démasqua une batterie de pièces de vingt-quatre qui opposaient à tout assiégeant leurs gueules sombres et menaçantes.

Les artilleurs étaient debout à côté de leurs pièces, droits, fiers, immobiles comme des statues

de bronze ; les mèches étaient allumées ; les boulets, empilés en tas coniques, occupaient toute la surface de l'esplanade ; d'étroits sentiers couraient à travers ces monticules noirs, étincelants, mais formidables à voir.

Le parlementaire jeta un regard indifférent à ce luxe meurtrier des batailles et demanda le commandant.

La présentation et les saluts réciproques échangés avec toute la courtoisie du bon ton le plus raffiné, le jeune Français proposa doucement au colonel de capituler « attendu, ajouta-t-il, que la plus héroïque défense ne pourrait pas sauver la forteresse. »

Le commandant Anglais lui répondit, naturellement, par un refus empreint de la même civilité.

— Le poste que m'a confié Sa Majesté, dit-il en terminant, ne me sera arraché qu'avec la dernière goutte de mon sang.

— Nous connaissons exactement vos ressources, commandant, répliqua le Français, et nous savons, à un jour près, le moment où elles seront épuisées. Croyez-moi, ne risquez pas un sang précieux, acceptez une capitulation honorable,

sans conditions ; l'honneur ne consiste pas à affronter un désastre certain.

— Je suis un vieux soldat, répondit froidement le colonel, permettez-moi de conserver cette illusion que je me connais un peu en devoir et en honneur. Je tomberai sous des forces supérieures, c'est possible ; mais je mourrai comme j'aurai vécu, sans peur et sans reproche. Vous me pardonnez, ajouta-t-il en souriant, d'emprunter cette dernière locution, à vous, peuple de chevaliers?...

L'aide-de-camp sourit et remercia d'un salut ; puis il reprit :

— Il est de ma conscience de vous dire que nous avons malheureusement pour coopérateurs des Indiens assemblés par nuées autour de nous ; il sera impossible de retenir ces hommes de proie lorsque l'issue des combats vous aura été défavorable ; alors se reproduiront des scènes horribles de massacre et de dévastation que nous serons impuissants à réprimer.

— Je le sais, monsieur, reprit sèchement l'anglais : *Væ Victis* ! il y a longtemps que ce propos est vrai. Quant à vos *Alliés* sauvages, ce ne sera pas la première fois qu'ils auront souillé le dra-

peau sous lequel on les laisse combattre, et ce ne sera sans doute pas la dernière.

— Monsieur! s'écria le jeune Français, rouge de colère, vous abusez de ce que je suis votre hôte. Mais apprenez que le drapeau Français n'est pas plus déshonoré parce que des cannibales violent son ombre héroïque, que votre drapeau anglais ne l'est parce que des pirates l'empruntent pour faire la traite des noirs!

Le commandant Anglais se mordit les lèvres, s'inclina pour indiquer que la conférence était terminée et garda le silence.

— Je me lave les mains du sang qui va être versé, commandant, dit le parlementaire en se retirant; vous seul, serez responsable.

— Je le serai, sir! Dieu nous jugera! répondit stoïquement le colonel.

Ils firent quelques pas sans rien dire :

— A propos, colonel, reprit le jeune Français nous avons capturé la nuit dernière un de ces espions qui vous informent si bien.

— Quel espion, sir?

— Un homme qui, avec l'Onondaga que j'aperçois par ici, nous a donné plus de fil à retordre

que tous vos fusiliers ensemble : il est toujours partout.

Ut-ta-wan s'approcha, écoutant avec avidité.

— Vous connaissez donc ce brave garçon rouge, demanda le commandant.

— Miséricorde ! Si je le connais ! Ils m'ont fait prisonnier une fois : je portais des dépêches de Frontenac à Crown-Point ; j'avais lestement et heureusement fait ma route jusqu'à Horicon, et je me réjouissais déjà d'un avancement de grade que je regardais comme ma juste récompense, lorsque les scélérats m'ont pincé.

— Mais qu'allez-vous faire du... jeune homme? demanda anxieusement le major Bowen.

— Ce que nous allons en faire? mon cher monsieur ! repartit le jeune Français en prenant avec délicatesse un bouton de son uniforme entre le pouce et l'index : Il a été pris dans l'intérieur de nos lignes retranchées, faisant de l'espionnage...., de l'es-pio-nna-ge ! entendez-vous. Eh! bien, je ne donnerais pas un sou de sa vie.

— Il sera exécuté ?

— Sàns nul doute, sir.

— Pourrais-je le voir ? demanda le bon major, au désespoir.

— Ce n'est pas probable ; Montcalm est tellement irrité contre lui qu'il l'a fait mettre au secret le plus rigoureux.

A ce moment l'Onondaga s'approcha et fit un geste d'impatience :

— Mon frère s'en va ? demanda-il à l'officier Français.

— Il s'en va, Œil-de-feu ; répliqua celui : vous n'avez pas beaucoup changé depuis que j'ai eu le plaisir de vous voir à Horicon.

— Vous vous rappelez ce moment ? Je suppose que vous ne vous avons pas maltraité ? vous n'avez manqué de nourriture, ni de rien ?

— Vous m'avez traité comme un prince : je me suis promis d'en être reconnaissant.

— Alors je suppose que vous donnerez çà au « Grand-Élan » ?

Le chef lui présenta une petite balle en ivoire couverte de curieuses sculptures. Le Français l'examina soupçonneusement, la tournant et la retournant en tous sens.

— N'ayez pas peur : ce n'est pas méchant, fit le chef.

— Vous me donnez votre parole que cette balle ne contient pas quelque engin extraordinaire

pour le faire échapper ? demanda le jeune Français avec un sourire.

— J'étais avec le « Grand-Élan », il y a plusieurs lunes : un jour nous trouvâmes deux os comme celui-là. — Grande médecine ! çà ; très-grande médecine ! un charme ! Promettez-moi de le remettre au « Grand-Élan ». Çà lui fera prendre patience. Il connaîtra que l'Onondaga ne l'oublie jamais.

— Au fait, je puis bien vous promettre cela : le pauvre diable n'a pas si longtemps à vivre, je ne vois pas d'inconvénient... Oui, je lui remettrai cet objet.

— Laissez-moi partir en parlementaire avec Monsieur, demanda d'un ton suppliant le major Bowen au commandant, afin que je puisse voir ce qu'il y aurait à faire pour ce pauvre Ralph. Songez, colonel, qu'il est le fiancé de ma fille ; je ne pourrai jamais dire à mon enfant que je l'ai laissé mourir sans faire un pas pour lui.

— Allez ! répondit le commandant ; prenez le drapeau. Offrez en échange le capitaine Duplessis pour avoir Warren. Je suppose qu'on ne refusera pas.

L'envoyé Français secoua la tête.

— Vous vous faites peut-être illusion, sir, dit-il ; Montcalm ne remettra jamais en liberté un homme qu'il a tant désiré avoir. Je l'ai moi-même entendu dire que cet espion devait mourir. Montcalm ne revient jamais sur sa parole.

— Comment mourra-t-il ?

— Cela dépend. Il y a la potence, la fusillade... peut-être sera-t-il livré aux Indiens : je ne sais. Ce sont les Sauvages qui l'ont pris ; s'ils le réclament, Montcalm se verra obligé de faire droit à leur demande. Ces gens là paraissent avoir une haine atroce contre votre « Grand-Élan ».

— Je pars, colonel, gémit le major ; portez la triste nouvelle à Clara.... mieux que moi vous pourrez lui dire cela.

Le commandant aurait mieux aimé marcher seul à l'assaut d'une batterie que de remplir une semblable mission ; néanmoins il ne pouvait refuser.

Le major et le parlementaire Français s'éloignèrent ensemble.

Ils trouvèrent le marquis de Montcalm assis avec Morand devant une grande table couverte d'un plan qu'ils examinaient avec attention.

A l'approche des deux nouveaux venus, le plan

fût roulé et mis de côté ; Montcalm se leva pour recevoir le major anglais.

— Vous venez pour conclure une capitulation, major ? lui demanda-t-il.

— Non, sir : votre messager vous transmettra la réponse de mon commandant à cet égard.

— Eh bien ! qu'y a-t-il, Du Perrier? fit le marquis d'un ton sec et bref.

— Le commandant anglais refuse de se rendre, mon général.

— Que tout le sang répandu retombe sur sa tête, alors. Néanmoins, pour l'acquit de ma conscience, je vais encore faire une tentative pour vaincre cette héroïque mais malheureuse obstination. Venez avec moi, major, je vais vous faire voir ce que vous méprisez sans le connaître : je vais vous montrer mon armée.

Il prit le bras du major, et sortit avec lui de sa tente, suivi de Morand et de Du Perrier.

Il s'arrêtèrent au milieu d'une esplanade ménagée au milieu des travaux de fortification. Les tambours battaient le rappel pour une parade, les bataillons se massaient en bon ordre sur le terrain.

Bientôt l'exercice commença et la manœuvre fut brillamment exécutée.

L'œil guerrier du brave major étincela en voyant l'éclair qui miroitait le long des rangs, à chaque manœuvre, et attestait la précision merveilleuse de cette belle armée Française. Il ne pût retenir un murmure de satisfaction.

L'intelligent visage du marquis se colora d'un noble orgueil. Soldat lui-même, il appréciait à toute sa valeur l'hommage spontané d'un brave soldat, ce dernier fût-il un ennemi.

Ce fut donc avec un inexprimable sentiment de juste amour-propre qu'il entendit le bon major Bowen grommeler en mâchonnant sa moustache :

— Dieu ! que c'est beau !

Effectivement, on n'aurait pu voir une plus belle armée : c'étaient des troupes d'élite formées avec soin par le marquis de Montcalm ; il se complaisait en elles comme dans sa création favorite. Cette année avait déjà, du reste, de glorieuses traditions ; c'était elle qui, dans les « Plaines d'Abraham, » avait remporté sur Wolfe une brillante vicoire après la lutte la plus acharnée qu'ait enregistrée l'histoire américaine.

— Vous les admirez, sir, dit le marquis de Montcalm, et vous faites bien ; car jamais plus

braves militaires n'ont foulé le sol indien. — Mais ceci n'est qu'une partie de mes forces : Voici l'autre portion.

Il donna à ses aides-de-camp quelques ordres rapides. Aussitôt ils furent répétés de ligne en ligne, les bataillons rompirent les rangs et se dispersèrent en bon ordre.

Au même instant, un bourdonnement étrange et des clameurs confuses sortirent des bois environnants. Au bout de quelques secondes apparurent de longues files de guerriers Indiens, la hache au poing, le rifle sur l'épaule : cette foule horrible et fantastique passa lentement devant l'état-major, lançant de farouches regards sur l'officier qui portait l'uniforme exécré des Anglais.

En même temps ils chantaient leur terrible chant de guerre, — symphonie infernale, inouïe, terrifiante, dont la plume ne peut donner qu'une faible idée. — Tous ces furieux, au nombre de deux mille, étaient hideusement peints en guerre, ou portaient sur leurs têtes les effroyables emblêmes dont ils aiment à se décorer à l'approche d'une bataille.

Leurs voix, rauques, gutturales, furieuses, vo-

ciféraient, comme une prophétie sinistre, les sauvages refrains suivants :

» Hoo Hoo !
» Nous partons, nous partons !
» Voyez, regardez !
» Nos haches sont sorties de la terre,
» Nous sommes prêts, nous sommes prêts ;
» Nous sommes prêts pour une terrible guerre.
» Nos couteaux aigus, tranchants, aiguisés,
» Nos rifles au tir infaillible,
» Se dressent tous seuls contre les Anglais.
» Ils ont soif de leur sang.
» Mort à ces serpents qui rampent sous l'herbe !
» Nous les foulerons sous nos pieds comme la poussière ;
» Ils se noieront dans leur sang
» Dans leur sang qui inondera leurs grands wigwams.
» Voyez, regardez !
» Nous avons pris les chevelures
» Les chevelures de plus de mille braves ;
» Nos guerriers sont comme la pluie qui se précipite,
» Comme les grains de la récolte,
» Nombreux, vaillants et terribles !

Le cœur du major Bowen se serrait en voyant défiler cette horde féroce dont les regards acérés semblaient le fouiller jusqu'au sang comme des poignards. Il comprit sur le champ que l'issue de cette lutte inégale serait sinistre et fatale : de sombres pressentiments lui traversèrent l'âme et répandirent un nuage sur ses traits.

Montcalm s'en aperçut, un hautain sourire de satisfaction erra sur ses lèvres.

Il passa son bras sous celui du major et rentra avec lui dans le camp.

— Vous avez pris connaissance de nos forces, dit-il, vous savez maintenant à qui vous aurez affaire. Venez un peu voir nos batteries.

On quitta les tentes pour aller sur les bords de la rivière où avaient été braquées les pièces d'artillerie, toutes de gros calibre.

La colline ainsi transformée en bastion était si élevée qu'elle plongeait sur le fort et permettait d'en foudroyer toutes les parties.

Le major eut une expression de critique : Montcalm sourit malicieusement :

— J'espère que vous ne trouverez pas de faute dans mes fortifications.

— Il n'y a rien de parfait dans ce monde, sir, répliqua flegmatiquement l'officier Anglais. Le tir de cette batterie nous gênera incontestablement, et nous obligera de temps en temps à nous mettre à l'abri. Mais, sir, daignez prendre la peine de regarder le fort ; vous y verrez, dans l'embrasure du sud, une belle batterie :—presque aussi belle que la vôtre, sir.—Lorsque vous nous

enverrez vos compliments d'ici, je me fais fort d'y répondre très convenablement : je vous rendrai boulet pour boulet ; vous m'excuserez si je ne vous rends pas canon pour canon.

— Bien riposté ! murmura le marquis : peste ! il n'est pas facile à intimider. Combien de temps pensez-vous pouvoir tenir contre nous, mon cher major ? demanda-t-il à haute voix.

— C'est ce que l'expérience démontrera, sir : mais je puis vous garantir, pour le moins, un grand mois.... et plus... si vos batteries viennent à être endommagées.

Montcalm lui lança un coup d'œil admiratif mais ne répondit rien, et tous revinrent au camp.

Le jeune Du Perrier s'amusait beaucoup de voir que le « grand marquis » (comme se laissait appeler Montcalm) n'avait pu réussir à effaroucher l'Anglais, et il ne pouvait s'empêcher de rire intérieurement du dépit de son général.

Lorsqu'on fut arrivé sous la tente de ce dernier, on servit des rafraîchissements exquis, entre autres des vins fins de France, qui au mérite du cru joignaient le mérite des années.

— Mais vous ne m'avez pas fait connaître le

but de votre visite, mon cher major, dit Montcalm au bout de quelques instants : veuillez donc m'en instruire.

— Je n'étais point venu assurément pour inspecter vos forces, monsieur le marquis ; tout à l'heure, à la citadelle, notre messager m'a appris qu'un de mes chers amis était entre vos mains. Je désire ardemment voir ce prisonnier : vous seul pouvez faciliter l'accomplissement de ce désir.

— De qui me parlez-vous ?

— De Ralph Warren.

Le marquis se renversa sur son fauteuil, jetant au major un regard empreint du plus vif mécontentement et de la plus grande perplexité.

CHAPITRE V

EN PRISON

— Si le lecteur s'en souvient, nous avons laissé Ralph dormant de tout son cœur dans un creux de rocher sur le bord du lac.

Après un sommeil dont il ne pouvait préciser la durée, il fut réveillé par la marche cauteleuse d'un Indien qui cherchait sa route dans les ténèbres.

Ralph se leva, prépara ses armes, et sortit avec la plus grande circonspection. Arrivé près du sentier, il entendit des voix et n'eût que le temps de se jeter à plat ventre dans un buisson; deux hommes approchaient.

Il aperçut bientôt un Indien et un capitaine Français. Ceux-ci s'arrêtèrent à côté de l'éclai-

reur : l'officier donna un ordre à l'Indien, et celui-ci retourna aussitôt en arrière.

Le militaire resté seul s'assit sur le gazon presque sous la main de Warren. C'était le moment d'agir, car l'Indien pouvait être de retour d'un moment à l'autre. Ralph saisit un de ses pistolets par le canon, et asséna un si terrible coup de crosse sur la tête du Français que celui-ci fut renversé sans connaissance.

Aussitôt l'éclaireur sauta sur lui, le dépouilla de son uniforme, s'en revêtit, l'affubla de ses propres habits, et le déposa dans un buisson écarté, après l'avoir soigneusement garotté des pieds à la tête.

Cela fait il se mit en route vers le camp, parfaitement déguisé sous son nouveau costume, car il était beau garçon, et les habits de l'officier lui allaient à ravir.

Mais, sur le sentier où il avait précédemment entendu parler, un qui-vive ? bien accentué l'arrêta court.

Heureusement pour lui, Ralph parlait supérieurement le Français qu'il avait appris au Canada. La façon dont il répondit : ami ! au factionnaire satisfit complétement ce dernier qui, d'ail-

leurs, se souvenait d'avoir vu passer l'officier.

— Sacrebleu! j'ai oublié le mot de passe! fit Warren à l'oreille de la sentinelle. Dites-le moi donc.

Le soldat se mit à rire :

— Payez-vous quelque chose, mon officier? répliqua-t-il.

— Je n'ai rien sur moi que ce joujou là, répondit Warren en plaçant un flacon d'eau-de-vie dans les mains du factionnaire : n'est-ce pas pitoyable de voir un bon soldat comme vous entièrement dépourvu de tout ce qui pourrait le réchauffer par une nuit aussi froide?

Le mousquet du factionnaire alla se reposer mollement contre un jeune sapin; en même temps le fond du flacon s'éleva vers le ciel. Après avoir bu dévotement, le soldat fit claquer sa langue d'un air de satisfaction. Il rendit la bouteille avec un regard éloquent d'amitié!

— Nous y reviendrons, dit Ralph qui comprit le coup d'œil, lorsque vous m'aurez rappelé le mot d'ordre.

— Eh! vous le savez bien; c'est: Montcalm. A présent, à mon tour! fit le factionnaire en étendant la main vers la bienheureuse bouteille,

Et le goulot entra de rechef en communication avec les lèvres du Français altéré.

— Faites-en votre profit, camarade, dit Ralph en s'éloignant, et faites bien votre faction. Des espions Anglais pourraient fort bien venir rôder par ici ; et il ne ferait pas bon pour vous être surpris par l'un d'eux. Ce sont de dangereux coquins.

— Ah ! vous dites vrai ! capitaine Hubert ; je me souviens de l'époque où nous étions à Louisbourg : un de ces vils espions Anglais me tomba dessus pendant que j'étais de faction à l'entrée de l'île. Il me lia bras et jambes et me fit rouler dans un fossé où je faillis étouffer. Pendant ce temps, le scélérat alla tranquillement examiner la batterie, puis il disparut ; on n'a jamais su comment ni par où.

— Avez-vous su son nom ?

— Certainement : nous l'appelons Warren ; les Indiens le nomment « Grand Élan. »

— Quelle espèce d'homme est-il ?

— A peu près de votre tournure, capitaine : un peu plus grand...

— Le reconnaîtriez-vous, si vous le voyiez ?

— Ah ! je le crois bien. Je le reconnaîtrais à sa

grosse tête chevelue, à sa voix rude ; ma foi, il porte joliment bien le mousquet et l'uniforme... car il m'avait pris mon harnachement, capitaine On dit qu'il est au fort, là bas.

— Certainement, il y est. Méfiez-vous et surveillez-bien. Encore une goutte, camarade.

— Franchement, j'aimerais assez avoir ce charmant flacon pour compagnon : j'en ferai un vaillant usage, dit le soldat en haussant la voix.

— Faites ! gardez-le, mon ami ; mais soyez prudent, ne parlez pas si fort ; autrement l'officier de garde voudra savoir ce que signifie ce bruit.

— Je croyais que vous étiez de garde, capitaine ?...

— C'était vrai, il y a une demi-heure ; mais j'ai été détaché en expédition. Actuellement l'officier de garde, c'est le capitaine... le capitaine... que la peste soit de lui ! voilà que j'ai oublié son nom. Enfin, n'importe ! il faut que je m'en aille.

La conversation en resta là, et Warren s'éloigna en se dandinant comme un vrai *mirliflor* pendant que le factionnaire continuait l'entretien avec son flacon.

Le hardi batteur d'estrade traversa sans encombre toutes les lignes de sentinelles, grâce au mot d'ordre qu'il avait si facilement conquis, et arriva dans l'intérieur du camp.

Là régnait une martiale activité ; tout le monde se préparait à la bataille. Warren circula dans les groupes d'officiers et de soldats, s'approcha des feux de bivouac, et acquit ainsi une foule de renseignements précieux pour le guider dans sa périlleuse expédition.

Son but dépassait les limites de l'audace la plus téméraire. Il voulait pénétrer jusqu'auprès du marquis de Montcalm et apprendre ses projets de sa propre bouche.

Après avoir soigneusement vérifié s'il n'était point observé, il se mit à marcher d'un pas nonchalant, vers le point central du camp.

Par deux fois il fut hélé par des officiers : mais il ne daigna pas faire attention à eux, et passa imperturbablement son chemin. L'un d'eux se retourna même fort en colère, disant à haute voix : « Ce sot de Hubert ! parceque le *vieux* » *baron* (Montcalm) a daigné le remarquer » favorablement, il se croit en droit de

« méconnaître honteusement ses camarades ! »

Mais le faux Hubert se garda bien de relever l'aigreur de cette sortie, et continua sa route toujours silencieux.

A force de recherches, et sans avoir trahi le moins du monde son dangereux incognito, Warren arriva jusqu'au quartier géneral, reconnaissable au grand drapeau qui flottait sur la résidence du commandant en chef.

Il approcha d'une tente par derrière, au point de pouvoir toucher la toile de la main ; un bruit confus de voix partant de l'intérieur lui apprit qu'il y avait conseil d'officiers.

Aussitôt il se mit à rouler dans son esprit un plan pour arriver à voir et à entendre ce qui allait se passer.

Mais, à proximité, se trouvait une autre tente qui, selon toute probabilité, était le logement particulier du marquis.

Ralph resta indécis entre les deux, ne sachant pour laquelle se décider. Dabord il chercha à les surveiller toutes deux : bientôt il reconnut l'imposibilité d'obtenir aucun résultat.

D'ailleurs le murmure du camp semblait augmenter : un frisson traversa les os de Warren à

à la pensée qu'on pouvait le découvrir d'une seconde à l'autre.

En pareil cas, il était perdu. Mais il avait si souvent échappé à des périls inouïs qu'il s'était déshabitüé non seulement de la peur mais même de la prudence ; pour lui le mot danger ne signifiait rien.

Qu'aurait ELLE pensé si elle l'avait su dans l'autre même du lion ?... Il se laissa effleurer par cette idée, juste le temps nécessaire pour en être exalté, ensuite il ne songea qu'à accomplir son impossible entreprise.

Avec son couteau il fit à l'étoffe de la tente une saignée semblable à la blessure de Mercutio, « pas aussi profonde qu'un puits, pas aussi « large que la porte d'une église,» mais suffisante.

Par cette ouverture il pût très-bien voir dans l'intérieur : il tressaillit de joie en voyant qu'il avait bien choisi.

Il y avait là environ une douzaine d'officiers qu'il reconnût très-bien pour les avoir vus soit sur les champs de bataille, soit dans les bivouacs où il s'était souvent si audacieusement introduit.

Le marquis de Montcalm, le chef célèbre qui menait si vaillamment cette gigantesque entre-

prise était là au milieu d'eux. Ce noble général, aux yeux superbes et fascinateurs, portait écrite sur son visage expressif la devise de son illustre ambition : il voulait exalter au-dessus de tous les autres le nom de sa belle France, il voulait l'imposer, même au Nouveau-Monde.

Il y avait aussi Morand, le bras droit de Montcalm ; de Sayre, Frontenac le jeune, et plusieurs autres officiers moins marquants.

Dans diverses attitudes, gesticulant, parlant chacun à leur tour, ils étaient religieusement écoutés par le général qui savait tout le prix d'un bon avis.

Un plan d'Oswégo était déroulé sur la table ; chacun le consultait tour-à-tour, indiquait les points forts et faibles, signalait les places favorables pour pointer ou établir les batteries.

— Où donc est Hubert de Lisle ? demanda tout à coup Montcalm en relevant la tête ; il a une carte topographique que je voudrais comparer avec celle-ci.

— Monseigneur, dit un officier, j'ai vu, il y a environ une heure, Hubert traversant le camp en compagnie d'un Indien.

— Je sais, répliqua le général, c'est moi qui

l'ai envoyé. Mais il devrait être de retour à présent, car sa mission n'était pas longue ; elle consistait à traverser les lignes avec le chef Indien Un-da-min, le mettre sur sa route et revenir.

— Il est revenu, monseigneur, dit un jeune officier que Ralph reconnut pour être un de ceux qu'il avait offensés en ne leur répondant pas : je l'ai aperçu tout à l'heure dans les environs de la tente ; mais comme j'ai cru qu'il venait ici et que d'ailleurs il n'a pas daigné faire attention à moi, j'ai respecté son silence.

— Vous devrez vous être trompé, répliqua Montcalm, je lui ai ordonné de revenir sur le champ : Hubert obéit toujours. Êtes-vous bien sûr que ce fût lui ?

— Parfaitement, monseigneur. Il n'y a, dans l'armée, personne autre que lui et Du Perrier qui porte la croix de saint-Louis. Or, ce n'était pas Du Perrier que j'ai vu, car il est plus petit de six pouces au moins qu'Hubert. Je suis tellement sûr de mon fait que je m'offre à aller le chercher, le trouver et l'amener devant vous.

— Allez : dit le Général.

Le jeune officier s'élança dehors si rapidement qu'il faillit se heurter contre Warren. Ce dernier se

rangea adroitement, et réprima avec peine un éclat de rire en songeant que l'objet de cette recherche était à un demi-mille de distance, garrotté, affublé d'un costume de chasseur Indien, et moelleusement déposé dans un buisson d'où il ne pouvait pas sortir.

Pendant ce temps Montcalm regardait Morand et lui disait :

— Que pensez-vous de cela, Monsieur ?

— Que Hubert ou notre jeune ami Gaspard Du Bois ont un verre de champagne de trop dans le cerveau.

— C'est possible ; je me réjouirai s'il n'y a rien autre.

Mais, poursuivit Morand, remettons-nous à nos plans, Messieurs : —Que pensez-vous de cette batterie, général; faut-il y placer un ou deux canons?

— Ce serait bon ; mais le premier projet me sourit davantage. Ici, ajouta Montcalm en appuyant son doigt sur un autre point du plan, ici est la bonne place. De là nous nous établirons en contre-batterie avec un succès énorme : nous commanderons tout le cours de la rivière, nous battrons le fort en brèche et nous rendrons impossible toute sortie sur ce côté. On pourra même

y joindre une seconde batterie. — Eh ! qu'est-ce cela ? Des Anglais ont-ils fait irruption dans le camp pour qu'il s'y fasse un tel tapage ?

Effectivement une rumeur extraordinaire s'était élevée aux avant-postes ; les hommes y couraient du centre du camp avec force cris et exclamations.

Tous les officiers désertèrent la tente pour courir prendre des informations. Seuls Montcalm et Morand restèrent impassibles, attendant qu'il leur fût rendu compte.

La rumeur grossit rapidement et se rapprocha de la tente. Ralph, assez mal à son aise, s'était rangé de côté et regardait de tous ses yeux pour démêler de quoi il s'agissait. Soudain, il aperçut un homme tête nue, revêtu d'habits hétéroclites, qui accourait en furieux. Quand il fut plus rapproché, il reconnut les traits de M. le capitaine Hubert de Lisle qu'il croyait bien et dûment empaqueté dans le coin où il l'avait laissé.

Ralph s'était cruellement trompé.

Le capitaine Hubert était un homme énergique et de sang-froid. Il attendit assez longtemps pour être certain que l'éclaireur ne reviendrait pas le tuer.

Ensuite il se mit à se rouler comme il pût jusqu'au sentier, malgré cette confortable réflexion que la sentinelle, en l'apercevant, le prendrait pour quelque Indien ennemi et ferait aussitôt feu sur lui.

L'entreprise était difficile : non-seulement les nœuds faits par Warren étaient d'une solidité inébranlable et n'avaient pas cédé d'une ligne, mais encore l'officier, bâillonné soigneusement avec une branche de pin, ne pouvait ni prononcer une parole, ni même proférer aucun son autre que des murmures inarticulés. De plus, les cordes lui entraient dans la peau à chaque effort qu'il faisait. Mais la colère dont il était enflammé soutint son courage ; et il aurait souffert le martyre pour arriver à se venger de l'insolent espion qui l'avait renversé, lié et bâillonné sans aucun scrupule.

A force de se débattre et de se rouler sur le sol, il parvint à s'approcher d'une pierre tranchante contre laquelle il eût la bonne idée de frotter ses liens pour les couper. Il réussit d'abord à rompre ceux qui retenaient son bâillon.

C'était déjà un premier succès ; il pouvait par-

ler : le premier usage qu'il fit de sa voix fut pour appeler la sentinelle.

— Jacques ! vociféra-t-il de toute la puissance de ses poumons.

— Au diable ! répondit le factionnaire. Qui vive ?

— Ami ! avec le mot de passe!

— Avancez, ami ! et donnez le mot de consigne.

— Montcalm ! Mais je ne puis marcher ; je suis pieds et poings liés. Venez par ici, Jacques, aidez-moi. Vous avez laissé entrer dans le camp un espion revêtu de mon uniforme.

— Ah ! par exemple ! il n'a pas eu besoin de ma permission ; il se l'est bien donnée tout seul. Mais ne vous débattez pas comme çà, capitaine ; si vous trépignez de la sorte, je ne pourrai jamais arriver à défaire ces nœuds : ah ! il s'y connaissait celui qui les a faits.

— Coupe-les ! maraud ! coupe-les donc ! hurla le capitaine.

Le factionnaire exécuta ce dernier ordre et les liens tombèrent. Aussitôt l'officier se releva avec un tel emportement qu'il faillit renverser le pauvre Jacques qui resta là tout bouleversé. Du

même bond, et sans prendre garde à ce qu'il y avait de bizarre et d'insuffisant dans son accoutrement, le capitaine, écumant de rage, se mit à courir droit vers la tente du Généralissime.

Il s'y précipita comme une trombe, insoucieux de la présence de tant d'officiers supérieurs, du désordre de sa toilette et de ses mouvements. En réalité, pour quiconque ignorait l'énigme, le pauvre capitaine était risible ; il provoqua chez les jeunes officiers un accès d'hilarité que rien ne pût contenir, pas même la présence sévère du grand marquis.

Ralph lui-même, quoique passablement inquiet, ne put s'empêcher de sourire en voyant la ridicule tournure de son ex-adversaire. Il était nu-tête, les cheveux tout ébouriffés ; la culotte de peau que Ralph lui avait octroyée remplissait plutôt un office de convenance que d'ornement, car elle était boutonnée à rebours : enfin, dans sa précipitation, le capitaine s'était mis à courir aussitôt que ses jambes avaient été libres, oubliant que ses mains étaient encore liées derrière son dos.

Il y eût dans la tente un moment de confusion inexprimable : les questions et les apostrophes

se croisèrent en tout sens. Montcalm se redressa avec majesté.

— Que signifie tout cela, Hubert? dit-il d'une voix tonnante; que signifie cette mascarade?

— Cela veut dire, monseigneur, répliqua l'autre suffoqué de colère, cela veut dire que j'ai été indignement maltraité et mis dans l'état où vous me voyez.

L'espion recula d'un pas avec une grimace d'inquiétude. Il se voyait pris comme dans un piége, et cela par sa faute!... pourquoi n'avait-il pas solidement amarré le capitaine à un arbre?

Comme il réfléchissait à sa situation perplexe, il entendit l'officier qui disait:

— Oui, monseigneur, j'ai été demi-assommé, garotté, bâillonné!... Il doit y avoir dans le camp un espion revêtu de mes habits.

Le marquis, toujours imperturbable, coupa les courroies qui retenaient ses mains derrière le dos:

— Allons! lui dit-il, expliquez-vous paisiblement.

Le capitaine se mit aussitôt à faire un récit en règle, interrompu çà et là par des interjections et des invectives à l'adresse de l'espion maudit.

Montcalm n'attendit pas la fin du discours pour bondir hors de sa tente et donner des ordres précipités.

— Par ici ! capitaines du Roi ! cria-t-il d'une voix vibrante, vite en marche pour fouiller le camp ! Qu'on double les postes ! qu'on ferme toutes les issues ! qu'on saisisse un étranger revêtu de notre uniforme. Peste ! ce serait joli, si nous souffrions chez nous de pareilles aventures.

Warren vit aussitôt le danger, mais sans trouver aucun moyen d'y échapper. Il resta immobile, pensant avec raison que le lieu où il était se trouvait le plus sûr, car personne ne pouvait soupçonner une telle audace, et venir le chercher sous la tente même du général.

Des torches s'allumaient partout dans le camp et dissipaient progressivement les ténèbres ; les soldats couraient çà et là, cherchant dans les moindres recoins.

Ralph comprit qu'il fallait prendre un parti, sans quoi sa position devenait critique. Il jeta un regard dans la tente à sa droite ; il n'y avait personne. Seulement il remarqua un amas de couvertures.

Il y courût avec l'intention de se cacher sous

cet abri improvisé jusqu'à ce que le gros de la bagarre fût apaisé : malheureusement, dans l'ombre, il trébucha contre un chef Indien à moitié ivre qui cuvait son vin sur cette pile de couvertures.

Le Huron bondit comme un ressort, avec un cri sauvage, et, sans même savoir à qui il avait affaire, saisit Ralph à la gorge.

Mais sa promptitude téméraire eût de pénibles résultats pour lui ; Warren lui serra le cou dans ses mains d'acier et se mit à lui battre la tête contre le pieu de la tente. En un instant les membres du Huron retombèrent inanimés ; Ralph se releva et regarda autour de lui comme un lion aux abois.

Une besogne formidable s'offrait à lui. Les cris du Huron avaient été entendus ; des centaines de sauvages accouraient comme le vent.

Ralph tira son couteau, coupa une longue bande de la tente, s'en enveloppa et prit la fuite.

Les Français arrivaient d'un autre côté ; mais Ralph avait pris quelque avance et s'éloignait toujours sans être remarqué.

Il y eût parmi les poursuivants un moment d'hésitation lorsqu'il s'agit d'entrer dans la tente,

car on se doutait bien qu'un homme aussi déterminé vendrait chèrement sa vie. Mais chacun resta stupéfait, en pénétrant dans ce lieu redouté, de n'y trouver que l'Indien gisant sur le sol et l'empreinte des pas du fugitif.

Pendant ce temps, Ralph avait gagné l'autre extrémité du camp. Ceux qui le cherchaient ne savaient plus où courir, lorsque des hurlements qui s'élevèrent du quartier des Hurons leur servirent d'indications : bientôt les Indiens furent en pleine chasse.

Voici ce qui s'était passé. Warren, en passant sous la lueur de plusieurs torches, fut reconnu par un transfuge Anglais qui s'était acoquiné avec les Hurons après avoir été pris par eux à Albany. Le vaurien donna l'alerte aux Hurons et les lança sur lui.

Accablé par le nombre, Warren se laissa prendre et mener devant Montcalm.

Le grand marquis le regarda longtemps en silence, comme pour l'étudier. Depuis longtemps il connaissait de réputation le Grand-Élan, mais il le voyait pour la première fois.

— Nous ne nous sommes jamais rencontrés encore? lui dit-il.

— Vous faites erreur, marquis ; je vous ai déjà approché plusieurs fois.

— Où donc, s'il vous plait ?

— Oh ! souvent : une fois à Québec ; deux fois à Montréal....

— Vous êtes donc allé à Montréal.... ?

— Oui.

— Et à Québec ?

— Oui, sir, plusieurs fois.

— En tout cas vous faites le métier d'espion ?

— Je ne disputerai pas sur les mots, marquis : je vous dirai sans hésiter que je cherche à voir et à entendre le plus possible.

— Vous connaissez la peine qui vous attend ?

— Je crois la connaître.

— C'est la peine de mort !

— Je l'attends.

— Vous n'avez aucune crainte ?

— Nul homme ne peut dire, en vérité, qu'il reçoive volontiers la mort. Je suis philosophe et je supporte ce que je ne puis empêcher. Je regarderai, sans trembler, la mort venir à moi : mais vous ne me croiriez pas si je vous disais que je quitte la vie sans regrets.

— Pourquoi persisteriez-vous à soutenir une

cause perdue celle de l'Angleterre?.... venez donc servir mon prince ; le drapeau de la France est noble et généreux , nous ne laisserons pas un homme tel que vous sans faveurs et sans récompenses. Vous en avez assez fait pour une nation ennemie de votre pays : quittez cette défroque d'espion qui vous rabaisse et venez à nous. Tout votre passé sera oublié ; nous vous recevrons hospitalièrement.

— Monsieur le capitaine De Lisle m'en voudra longtemps, je crois, dit Ralph.

Montcalm sourit :

— Dois-je conclure de cette réponse que vous entrez dans nos rangs ?

— Non ! s'écria Ralph d'une voix tonnante ; mille fois non ! pour qui me prenez-vous donc, orgueilleux Français ? Croyez qu'il puisse s'avilir pour sauver sa vie, l'homme qui a longtemps, fidèlement et noblement servi une bonne cause ! oui, noblement !... je le dis ! car j'ai l'estime et l'amitié de grands et illustres cœurs. Vous regretterez ce que vous venez de me dire, sir ; car un homme de cœur ne propose pas des infamies !

— Vous refusez ? dit Montcalm un peu décontenancé par cette réponse ; c'est bien : mon offre

était loyale. Une cour martiale s'assemblera ce soir pour vous juger et vous condamner. Vous le voyez, votre sort est entre vos mains. — Qu'on l'emmène et qu'on fasse bonne garde sur lui. — Monsieur, dit-il encore à Ralph, ayez la bonté de rendre à mon aide-de-camp De Lisle les habits que vous lui aviez empruntés.

— Entièrement à son service, répondit le prisonnier en lançant un regard de travers au héros déconfit de cette aventure ; je le prierai, en revanche, de vouloir bien me remettre le costume que je lui avais prêté pour la circonstance dont il s'agit.

— Canaille ! grommela l'autre, comme je te tuerais, si tu n'étais pas prisonnier !

L'éclaireur fut emmené et soigneusement enchaîné sous une tente autour de laquelle on plaça double garde.

Resté seul dans sa prison, il s'enveloppa de sa couverture et se mit à réfléchir profondément sur sa situation. Il n'y avait plus aucune espérance d'évasion. Pour la première fois un amer découragement se répandit dans son âme : tout était fini. Il avait vu pour la dernière fois les traits chéris de Clara, il ne devait plus les revoir,

Songerait-elle un peu à celui qui l'aimait, et qui, chargé de chaînes, attendait une mort honteuse?

Puis, avec cette douce image de sa bien-aimée repassèrent dans son esprit les souvenirs affectionnés de son enfance et de sa jeunesse. Ils étaient tous morts, aussi, ceux qui avaient eu sa tendresse : Sa mère, sa douce mère, d'abord ; puis sa petite sœur; enfin son courageux père, resté debout le dernier, au milieu du massacre, pour défendre le foyer et la famille. A travers le voile sanglant et sombre que la fureur Indienne avait tiré sur son existence, il revit ces ombres chères qui l'attendaient dans un séjour meilleur. Peu à peu sa pensée se dégagea de ce misérable monde où le retenait le fil fragile de la vie ; il se sentit prêt à quitter la terre et désira s'élancer dans l'éternité où tout se retrouve dans le sein de Dieu.

La nuit se passa en méditations fiévreuses, en désespoirs inutiles, en défaillances cruelles tempérées par des alternatives de résignation et de superbes dédains de la vie. Au matin, Warren rêvait encore, la tête entre ses mains, assis sur la paille humide de sa prison : ses pensées étaient

revenues à Clara, la fiancée veuve, dont le voile blanc se mariait à un linceul....

Tout-à-coup un pas furtif comme celui d'un chat éveilla son attention. Il releva la tête et aperçut Ireton, son ancien et mortel ennemi.

Sur l'ignoble visage de ce dernier resplendissait une joie insultante : il ricana grossièrement lorsque les yeux de Ralph se dirigèrent sur lui.

Malgré toutes ses pensées de résignation, Ralph ne pût réprimer un mouvement de colère en reconnaissant l'assassin, l'incendiaire de sa famille, qui venait pour insulter à ses derniers moments. Il voulut se lever brusquement: ses chaînes, un moment oubliées, le retinrent durement, avec un cliquetis de ferraille; il retomba découragé.

Un atroce sourire erra sur la bouche du sauvage.

— Le Grand-Élan saute bien, dit-il, mais cette fois il s'est élancé trop fort.

Ralph le regarda avec mépris sans répondre.

— Le Grand-Élan n'est plus aussi hardi, reprit Ireton d'un ton sarcastique, il a rampé comme un serpent sous l'herbe. Il s'est glissé jusqu'aux tentes des Français, et ceux-ci ne l'ont pas vu ;

mais quand il s'est hasardé parmi les wigwams des Hurons et des Mohawks, leurs yeux perçants ont bien su découvrir le reptile.

Ralph garda un dédaigneux silence.

— Mon frère est-il chagrin ? poursuivit le vindicatif sauvage ; les fers des blancs meurtrissent-ils ses poignets ? Ce n'est pas la première fois qu'il est captif ; jusqu'ici il n'avait pas tremblé. Aujourd'hui il est comme un chien sous le fouet.

Ralph raidit ses poignets et fit craquer ses chaînes ; mais elles ne cédèrent pas. L'Indien poussa un méprisant éclat de rire :

— Mon frère a-t-il quelque message à envoyer au fort ? Nous allons le prendre demain matin. Veut-il me confier quelque parole pour la « Rose sauvage » ? Elle est à moi, la « Rose sauvage » ! elle sera ma squaw ; elle fera cuire ma venaison ; elle embellira la hutte d'un guerrier

Le sang de Warren bouillonna à cette dernière insulte : l'idée horrible de voir sa Clara au pouvoir de ce monstre lui donna des forces de géant. Promptes et terribles comme la foudre, ses mains chargées de chaînes s'élevèrent sur la tête de l'insolent provocateur, et s'abattirent avec

violence : Ireton tomba lourdement sur le sol, rendant le sang par les narines et par les oreilles.

Un factionnaire entra, attiré par le bruit: il trouva Ralph un pied posé sur la poitrine de son ennemi et prêt à le frapper encore.

— Emportez ce corps, dit farouchement Warren, qu'il soit mort ou vivant, ou bien je vais l'achever.

— C'est un chef notable, dit le factionnaire, vous avez fait là un mauvais coup pour vous même. Ne lui faites plus rien, je vous prie, je vais appeler à l'aide.

Il sortit et laissa Warren seul avec Ireton. L'exaltation du premier moment aurait pu pousser le prisonnier à frapper encore un ennemi par terre. Il s'assit tranquillement et contempla ce visage d'hyène sur lequel ruisselait le sang. L'espoir lui vint qu'Ireton était mort, et il eût un mouvement de joie indicible en songeant que ce monstre était enfin tombé sous sa main vengeresse.

Un dernier regard de Ralph s'arrêta sur le bras gauche mutilé du sauvage.

— Mon père ! ma Clara ! murmura-t-il, je vous ai donc tous deux vengés !

Au bout d'un instant, il examina de nouveau sa blessure et lui palpa le corps; l'Indien fit un mouvement et gémit : le coup, quoique rude, n'avait donc pas été mortel.

Bientôt retentit la marche cadencée d'un détachement, et les militaires parurent sous la tente.

Montcalm y était avec une douzaine d'officiers, pour constater l'état d'Ireton.

Sans tourner les yeux vers le prisonnier, le général ordonna aux soldats d'emporter le corps, à l'ambulance sous la conduite d'un sergent.

Lorsque les hommes furent partis, il lança un seul coup d'œil à Warren : ce dernier fut frappé de l'expression étrange et incompréhensible de ce regard.

Puis tout le monde sortit, et Warren resta seul de nouveau.

Dans la matinée, il entendit la bataille s'engager, les volées de mousqueterie se croiser avec la canonnade. Ce bruit martial lui faisait bondir le cœur : une fois, oublieux de ses fers, il voulut s'élancer au dehors ; mais le factionnaire croisa la baïonnette en lui criant : « En arrière ; » et le

prisonnier revenant à la réalité alla retomber anéanti sur le sol humide.

Peu après, il se sentit envahi par un abattement invincible, et bientôt il s'endormit profondément.

CHAPITRE VI

LE SIÉGE

Le major Bowen avait devandé à voir Ralph ; on s'en souvient.

— C'est votre ami, dites-vous ? avait demandé Montcalm.

— Oui, et un ami bien cher. C'est le fiancé de ma fille.

— Avez-vous un message d'elle pour lui ?

— Non, elle ne le sait même pas prisonnier.

— Je suis vraiment peiné pour elle et pour vous.

— Pourquoi, sir ?

— Parce qu'il doit mourir demain.

— Sitôt ! qu'a t-il donc fait ?

— Je ne vous cacherai rien, major ; vous êtes assez vieux soldat pour me comprendre. Ce

jeune homme s'est introduit en espion dans mon camp, après avoir presque tué, un de mes officiers, un de mes aides-de-camp, l'avoir jeté pieds et poings liés, dans un buisson et lui avoir emprunté son uniforme. Il a surpris le mot d'ordre, je ne sais comment, et il a parcouru le camp à son bon plaisir ; je n'ai jamais entendu parler d'une audace pareille. Mais il y a mieux ! venez voir.

Le major se laissa conduire par Montcalm jusqu'à l'autre bout de la tente : là, le marquis passa son doigt dans une incision toute fraîche.

— Vous voyez cela ?

Le major fit un signe affirmatif.

— Eh ! bien c'est l'œuvre de votre protégé ; il a eu l'audace de faire là cette boutonnière pour nous inspecter en plein conseil, au moment où nous traitions la question de l'assaut. Est-ce là de l'espionnage ? dites ! et ne mérite-t-il pas la mort ?

Le pauvre major se détourna avec un soupir. Il savait trop bien que les règles implacables de la discipline militaire exigeaient ce sacrifice, et que Ralph était perdu à moins d'une évasion inespérée.

— Je conviens, reprit Montcalm, que c'est malheureux ; mais il n'y a pas moyen de faire autrement. C'est un vaillant homme, fidèle à son pays. Je vous avouerai même, mon cher major, que je lui ai offert une commission d'officier parmi nous, s'il voulait virer de bord; le brave garçon m'a orgueilleusement refusé.

— Oh! sir, vous l'auriez trop méprisé, s'il eût accepté : vous ne connaissez pas cet homme, sans quoi vous ne l'auriez pas offensé par une semblable proposition. Je m'étonne qu'il ne vous ait pas jeté ses fers au visage.

— Vous êtes un brave et loyal soldat, major Bowen, je serai franc avec vous : un rénégat est méprisé par tous les hommes, et je n'hésite pas à dire que je n'aurais eu pour lui aucune considération, tout en utilisant ses services. — Mais, parlant de fers, savez-vous bien qu'il est un peu trop libre dans l'usage qu'il en fait. Hier un de mes Mohawks, nommé Ireton, est entré dans sa prison pour lui parler : au bout de dix minutes le factionnaire crie à la garde, annonçant que le Grand-Élan vient de tuer le sauvage avec ses menottes. J'y cours et je trouve l'Indien étendu au milieu de la tente dans une mare de sang,

aux pieds de l'espion qui le regardait dédaigneusement. A quoi, diable, pense-t-il donc en se permettant de semblables facéties? Les Indiens sont enragés contre lui; si leur chef meurt, ils voudront le mettre à mort par le feu.

— Sûrement vous ne tolérerez pas une pareille horreur ?

— Je serai bien embarrassé... Je traînerai l'affaire en longueur autant que possible, pour les amener à y renoncer. Mais la moitié de mes forces, comme vous le voyez, est composée de sauvages; si je leur oppose un refus, ils m'abandonneront. D'ailleurs, ce sont eux qui l'ont pris dans eur propre camp, et, en réalité, je n'avais aucun droit sur lui dès le début. Ce sont les hommes d'Ireton qui l'ont capturé ; s'ils me le demandent, et si je le leur refuse, ils me planteront là à la première occasion.

— Ah ! monsieur le marquis !...

— Je vous affirme que je ferai tout mon possible : mais je vois la chose étrangement difficile. Si le Mohawk revient à la vie, comme je le pense, il tiendra, en furieux qu'il est, à faire l'exécution lui-même. Je savais déjà qu'ils voulaient réclamer l'espion pour leur compte ; maintenant ce

sera bien pis. Cet imbécile d'Ireton, aura sans doute voulu s'assurer de la présence du prisonnier : il aura voulu profiter de cette occasion pour lui dire quelque insolence à la mode Indienne : il a tiré un beau profit de cette visite ! Mais, venez, je vais vous conduire auprès du prisonnier.

Tous deux traversèrent le camp. On y voyait peu de Français, car la plus grande partie des soldats étaient sur les bords de la rivière ou sur ceux du lac occupés à compléter l'installation des batteries.

La tente-prison était silencieuse ; cinq factionnaires à mines rébarbatives la gardaient : ils présentèrent les armes au grand marquis pendant qu'il entrait avec le major.

Ils trouvèrent Ralph endormi, dans une pose noble et gracieuse qui faisait ressortir sa mâle et harmonieuse beauté.

Montcalm le montra d'un geste admiratif en murmurant :

— Voilà le plus bel homme que j'aie vu.

Le léger bruit produit par l'entrée des visiteurs éveilla Ralph. Il sauta debout et tendit les mains au major. Le brave et digne officier serra dans ses bras celui qu'il avait destiné à être le

soutien de sa veillesse; il voulut lui parler, mais les larmes lui coupèrent la voix.

Le marquis se sentit le cœur serré, et, pour se soustraire à cette émotion contagieuse que lui défendait un impérieux devoir, il sortit précipitamment de la tente et se promena au-dehors avec agitation.

Les deux amis s'assirent à côté l'un de l'autre; Ralph appuya sa tête fatiguée sur l'épaule de celui qui était pour lui plus qu'un père, et lui confia de tendres messages pour celle qu'il aimait et qu'il ne devait plus revoir.

Le pauvre captif avait perdu tout espoir de revoir un ami, de pouvoir adresser à Clara ses derniers adieux : il se sentit plus fort pour quitter la vie, il était presque joyeux.

Il plaça dans les mains du major, qui pleurait comme un enfant, une petite médaille, doux présent d'une sainte affection, heureux souvenir qu'il avait gardé à travers les batailles et les tempêtes comme un talisman chéri.

— En la lui rendant, ajouta Ralph, dites lui bien que c'est maintenant pour elle un souvenir de moi, un gage de ma tendresse profonde, inaltérable jusqu'à la mort.

Leur douloureux entretien se prolongea ainsi, sans qu'ils prîssent garde au temps qui s'écoulait, lorsqu'ils entendirent un tumulte soudain hors de la tente et la voix vibrante de Montcalm qui criait :

— Arrière, coquins! ou je vous fouaille comme des chiens !

Le major bondit hors de la tente, et vit un spectacle qu'il se rappela jusqu'à sa mort. Une centaine d'Indiens, peints de couleurs sombres, entouraient le général français qui, avec son épée nue, leur barrait le passage.

L'apparition de l'uniforme anglais fut salué par un rauque concert de hurlements. Il n'était pas difficile de deviner l'objet de ce rassemblement : c'était une meute venant à la curée. Le major tira aussi son épée et vint se placer à côté du marquis.

Ralph s'avança jusque sur le seuil de la tente au milieu du cliquetis de ses chaînes : d'un coup d'œil il reconnut la bande ; c'étaient les hommes d'Ireton, qu'il avait combattus et sabrés en vingt circonstances.

La vigoureuse attitude des officiers et des hommes de garde fit faire un mouvement de

halte. Un chef Mohawk s'avança vers Montcalm; mais celui-ci l'apostropha sévèrement :

— Que faites-vous ici, Casco ? que signifient ces clameurs autour d'une tente où se trouve le prisonnier ?

— Que mon père ne s'irrite pas contre ses amis, répliqua l'Indien : Casco a été souvent sur le sentier de guerre et a reçu bien des blessures pour le « Grand Père. » Il agira encore de même. Mais ce prisonnier est à nous, nous le voulons.

— Comment est-il à vous ?

— Mon père a donc oublié?... Ne se souvient-il pas que les braves d'Ireton ont poursuivi le « Grand-Élan » sur les rives du lac ? A la nuit, il s'est glissé comme un serpent jusqu'au grand wigwam. Là, il a entendu les paroles de mon père et de ses chefs ; mais ils n'ont pu le voir. Alors il est venu parmi les Indiens qui l'ont saisi et l'ont amené à notre père pour qu'il l'interrogeât et le jugeât d'après ses lois.

— Tout s'est passé ainsi, répliqua Montcalm d'un ton tranchant ; il a été interrogé, jugé coupable, et condamné à mort pour demain matin : que voulez-vous de plus ?

— Que mon père ne s'échauffe pas ainsi contre

ses amis, reprit le rusé sauvage qui était une sorte d'orateur parmi les siens; qu'il ne s'irrite pas contre ses vrais amis; qu'il écoute encore un peu. Nous avions consenti à ce qu'il fut jugé suivant votre loi ; nous avions oublié qu'il avait tué plusieurs de nos frères, et nous avions dit : « qu'il meure sous les balles. » Mais, au dernier soleil, il a encore répandu de notre sang : notre chef est étendu mourant, il est tombé sous les coups du Grand-Élan. Maintenant il nous faut cet homme pour que nous le fassions périr dans le feu.

Le major Bowen lança au marquis un regard terrifié : celui-ci paraissait ébranlé et hésitant sur le parti à prendre.

— Si je vous le refuse, dit Montcalm, que ferez-vous ?

— Les Indiens cesseront de combattre pour leur « Grand Père » si justice ne leur est pas rendue. Que mon père ne pense pas mal de ma réponse.

Le marquis le regarda et inclina la tête :

— Mes frères, répondit-il, ont fait connaître leur pensée : leur chef est en danger de mort ; vous dites vrai, le prisonnier est vôtre, je ne puis

vous le refuser. Mais Ireton ne sera-t-il pas mécontent de n'avoir pu assister à la mort de son ennemi ?

Les Indiens se regardèrent décontenancés; ils n'avaient pas songé à cette dernière hypothèse ; et maintenant ils redoutaient la colère d'Ireton bien plus encore que celle de Montcalm.

— Mon père a raison, dit enfin Casco ; nous allons le renfermer dans nos wigwams jusqu'à ce que Ireton soit sorti de la mort : ensuite nous allumerons son bûcher.

— Monsieur le marquis! s'écria Bowen, feriez-vous une pareille chose ?

— J'y suis contraint, répliqua le général ; vous voyez quelles violences ils étaient disposés à mettre en œuvre.

Le major rentra dans la tente où Ralph se tenait appuyé contre un poteau. Il l'embrassa avec une sorte de fureur désespérée et se recula dans un coin pour faire place à Montcalm.

Ce dernier fit enlever les fers qui liaient les pieds de Ralph et le laissa saisir par les Mohawks.

Le major donna une dernière et silencieuse poignée de main à son jeune ami qui s'éloigna

d'un pas égal et fier avec ses bourreaux sauvages.

Les yeux de l'officier anglais se rencontrèrent avec ceux de Montcalm. Ce dernier y lut sans doute une expression d'horreur, d'angoisse et d'exécration, car il balbutia à voix basse :

— C'est en effet une triste affaire !

Le major ne répondit rien.

— Vous me blâmez sévèrement, insista Montcalm, et pourtant je fais là une chose juste. Pourriez-vous me démontrer qu'il m'eût été possible de faire autrement ?

— Je n'ai rien à dire, repartit le major ; permettez-moi de retourner au fort.

— Comme vous voudrez, dit Montcalm avec agitation : avant de partir veuillez vous charger d'un message pour votre commandant. Dites-lui, que cinq minutes après votre retour, mes batteries ouvriront leur feu contre le fort. Et je vous le répète, dans le cas où votre place serait prise d'assaut, je ne me charge pas de retenir mes Indiens.

— Je ne le vois que trop. Du reste le même destin nous serait réservé en cas de capitulation. Voulez-vous que ce jeune capitaine revienne avec

moi ? il vous apportera la réponse définitive du colonel.

— Ce n'est pas nécessaire : en cas de capitulation vous arborerez le drapeau blanc sur votre bastion du sud. Je vais maintenant vous reconduire.

Tous deux s'acheminèrent silencieusement vers la lisière des bois le major portait roulé sous son bras le drapeau de parlementaire, car la compagnie du généralissime était la meilleure des sauvegardes.

Puis ils se quittèrent avec un froid salut ; le major n'avait pu se décider à serrer la main de l'homme qui venait de livrer à une mort horrible son plus cher ami.

Le commandant anglais attendait son messager à la porte du fort. Tout fut refermé aussitôt qu'il fut rentré.

— Mon colonel, dit le major en réponse à un regard interrogateur, vous avez cinq minutes pour hisser le drapeau blanc si vous voulez capituler ; sinon, tenez-vous prêt, le feu va commencer.

— Je n'arborerai aucun autre drapeau que celui de la vieille Angleterre. Quelles sont nos c ances ?

— Vraiment minimes. Montcalm a cinq mille hommes.

— Quoi de nouveau pour Ralph ?

— Il est aux mains des Indiens qui lui préparent un bûcher. — Avez-vous dit à Clara?...

Le commandant secoua la tête :

— J'y vais, moi, dit le malheureux père ; bientôt je serai de retour, prêt à mon devoir.

La jeune fille était à une fenêtre, la tête ensevelie dans ses mains : quand elle se releva, à l'approche de son père, celui-ci fut consterné : un siècle d'angoisses avait passé sur son beau et pâle visage.

— Père ! dit-elle en tombant entre ses bras, dites-moi tout ; ce ne sera pas plus cruel que mes craintes.

Le major s'assit auprès d'elle, et, la soutenant d'une main, lui remit le funèbre message de Ralph ; ensuite il lui fit le douloureux récit. Clara l'écouta, silencieuse et glacée, laissant couler quelques chaudes larmes sur ses joues et comprimant ses sanglots. Quand son père cessa de parler, elle demeura silencieuse, mais ses lèvres tremblantes murmuraient une prière pour celui qui allait mourir.

Au même instant, de formidables détonations ébranlèrent l'atmosphère, la bataille commençait. Le major déposa hâtivement sa fille dans une salle basse à l'épreuve de la bombe et courut aux fortifications.

En arrivant, il se pencha au-dehors d'une embrasure pour regarder : à peine sa tête avait-elle apparu qu'une balle siffla à ses oreilles.

— Prenez garde ! major, dit le lieutenant qui était à côté de lui ; cette batterie là-bas va nous jouer quelque vilain tour. Ah ! si nous pouvions la faire taire !

Comme le jeune officier parlait encore, une pièce française justifia sa prophétie : un nuage de fumée en sortit et livra passage à un boulet de vingt-quatre : le lourd projectile donna en plein sur l'affût de la pièce anglaise, la jeta à dix pas en arrière et fit jaillir en tout sens une pluie d'éclats de bois fracassés.

— Malédiction sur eux ! s'écria Bowen : Ils m'ont mis hors de service ma meilleure pièce.

— Et vous aussi, mon officier, vous avez failli être mis hors de service, répliqua le sergent Irlandais, le saisissant par son habit et le tirant à l'écart.

Au même instant, un boulet siffla sur leurs têtes.

— Pardonnez-moi, major, si je vous manque de respect, poursuivit le sous-officier, mais je ne puis faire autrement pour vous soustraire au danger. Veuillez donc vous retirer en arrière.

— Vous êtes trop soucieux de moi, sergent, dit le major avec tristesse ; laissez-moi, je vous prie, libre de me risquer à ma fantaisie.

— Je sais bien ce qui vous désole, cher major ; nous sommes tous de mal en pis . Voilà Ralph, le pauvre garçon, qui est perdu: cela a été un rude coup pour nous tous ; pour miss Clara, surtout, hélas! la pauvre enfant. Mais que deviendra-t-elle si nous lui manquons tous à la fois?... Vous le premier, major? Ne faut-il pas vous conserver pour elle ?

Bowen le regarda fixement :

— Vous avez raison, mon ami, dit-il : Je prendrai soin de moi, à cause d'elle... Vos paroles me font du bien.

— Retirez-vous donc des embrasures, je vous en prie.

— Je serai prudent, mais je veux pointer cette pièce. Attention !

Un boulet de vingt-quatre passa de nouveau sur leurs têtes, et s'enfonça dans la façade d'un quartier.

— La gargousse y est-elle ? cria le major en pointant sa pièce sur la batterie française ; relevez le point de mire ! tout va bien ! feu !

Le coup partit ; le major eût la satisfaction de voir un nuage de poussière tourbillonner dans la batterie ennemie, pendant que les Indiens s'enfuyaient avec des hurlements de terreur.

— Envoyons une boîte de mitraille dans ces buissons là-bas, dit une voix ferme à côté du major.

Celui-ci se retourna vivement, et aperçut le colonel qui venait de faire amener un obusier et un caisson rempli de projectiles.

L'ordre fût exécuté sur le champ.

— Bon ! bon ! major ; dit le commandant en se frottant les mains avec joie : Vous avez touché le but du premier coup.

En effet, à la première volée de mitraille, des éclaireurs qui s'abritaient sous les feuillages, se levèrent avec de grands cris et s'enfuirent, semant sur leur route des morts et des blessés. Une seconde décharge acheva leur déroute.

Parmi les plus effrayés et les plus ardents à fuir se trouvaient les Indiens. Ces gens là ne peuvent soutenir le bruit du canon, pas plus qu'une charge à la baïonnette en rase campagne. Rien au monde ne saurait les faire tenir en face de la mitraille.

Les boulets et les bombes commencèrent à pleuvoir comme une grêle du camp français.

A ces détonations formidables se mêla tout-à-coup un pétillement sec et un menu sifflement qui attirèrent sur le major l'attention de son fidèle sergent Irlandais.

Au moment où Bowen relevait la tête, après avoir pointé un canon, une balle enleva son épaulette et effleura l'épaule, puis s'enfonça dans le sol.

Cette direction, qui semblait indiquer que les balles pleuvaient du ciel, n'était pas naturelle. L'Irlandais cherchait partout des yeux pour se l'expliquer.

Ut-ta-wan lui toucha le bras en indiquant un haut sapin isolé dont la tête dominait les créneaux. Un Huron, peint de toutes couleurs, s'y était installé, et, de là, fusillait à l'aise les Anglais.

— Ha! ha! mon garçon! tu es là? — s'écria le sergent; tiens bon, je vais m'occuper de toi.

Le sauvage se croyait à l'abri derrière le tronc de son arbre: mais il avait compté sans l'obusier.

Avec une force et une rapidité merveilleuses, le sergent manœuvra la pièce à lui seul, la pointa, la chargea et y mit le feu.

L'effet du coup fut foudroyant; l'arbre, dénudé de ses branches comme par un tourbillon, chancela sur sa tige hachée, fracassée, et s'abattit bruyamment sur le sol, entraînant dans sa chûte les lambeaux sanglants du corps qui s'y cramponnait. Le Huron poussa un hurlement épouvantable qui glaça d'horreur tous les assistants, et tomba sur le sol où il arriva mort.

Ce terrible spectacle enflamma tous les Indiens de fureur : ils devinrent altérés de vengeance.

L'ouragan de feu, de fer et de plomb s'abattit avec une nouvelle violence sur le fort, démantelant ses créneaux, brisant ses affûts, décimant la petite garnison.

Néanmoins les soldats Anglais, avec ce flegme inébranlable qui les caractérise,opposèrent à l'attaque la plus héroïque résistance et tinrent bon jusqu'à la nuit.

Lorsque les ténèbres eurent rendu la canonnade impossible, le major, avec un détachement d'hommes choisis, entreprit l'expédition la plus périlleuse qu'on pût rêver. Il ne tentait rien moins que d'enclouer la batterie du bord de la rivière, qui causait au fort le plus grand dommage et menaçait d'ouvrir une large brêche dans les remparts.

Au moment propice on disposa tout pour opérer une fausse sortie destinée à faire diversion. Deux bataillons de tirailleurs sortirent par la grande porte, et chargèrent vigoureusement dans la direction de la batterie du lac.

Les Français ne se laissèrent pas surprendre ; ils furent aussitôt sur pied, et une nuée de leurs éclaireurs entoura le front des Anglais.

Bientôt les assiégés entendirent d'autres troupes venant comme renfort du camp Français et s'établissant en embuscade. Aussitôt les

premiers corps engagés firent mine de battre en retraite, pour attirer les Anglais dans le piége. Mais ceux-ci avaient déjà éventé la ruse; ils se maintinrent dans les glacis, avançant, reculant, escarmouchant, tenant les Français en haleine, pendant que le major Bowen tentait sa dangereuse entreprise.

Escorté de trente hommes d'élite, cet officier s'embarqua sur un bateau plat qu'il trouva sur le rivage. L'Onondaga faisait partie de l'expédition.

On coula doucement le long des rives, sous l'abri des épais buissons qui bordaient la rivière, et on arriva sans fâcheuse rencontre vis-à-vis de la terrible batterie.

Tout y était sombre et silencieux, les gardiens dormaient sans doute; le moment ne pouvait être mieux choisi. Chaque Anglais avait, outre ses armes, un marteau et des clous. Enclouer d'abord quand même, au risque de se faire hâcher sur place, se défendre ensuite ; telle était la consigne.

La petite troupe aborda sans bruit, pistolets aux poings, poignards aux dents, yeux et oreilles aux aguets.

Bien contre son gré, Œil-de-Feu avait été désigné pour garder le bateau avec un autre soldat. Il vit ses camarades grimper sur la berge, s'enfoncer et disparaître dans les talus, puis il n'entendit plus rien.

Mais, quelques secondes après, un volcan sembla s'entr'ouvrir. Ce fut un tumulte horrible ; coups de feu, hurlements, cris de rage, plaintes des blessés !... une mêlée effrayante venait de s'engager.

L'Onondaga ne pût y tenir ; il laissa le bateau à son unique compagnon et sauta à terre : là il aperçut un cruel spectacle.

Deux cents Indiens entouraient l'héroïque petite troupe du major Bowen ; les Anglais, adossés contre le rocher, faisaient face à leurs adversaires et défendaient vigoureusement leur vie.

La moitié des Anglais jonchait déjà le sol, mêlée à des monceaux de cadavres Indiens. Bowen tenait tête à une demi-douzaine de Hurons, en faisant tourbillonner autour de lui les crosses sanglantes de ses pistolets.

Dans la chaleur de la lutte il avait été séparé de ses soldats, et il cherchait à regagner

le bateau en criant aux Anglais de faire comme lui. Les malheureux firent leurs efforts pour le suivre, mais bientôt cette poignée d'hommes se vit à la merci des sauvages. Le major reconnut alors qu'il n'y avait plus d'espoir, et qu'il ne leur restait qu'à vendre chèrement leur vie.

Alors eut lieu un combat affreux; chaque Anglais avait déjà tué au moins deux sauvages ; ceux qui survivaient se serrèrent étroitement les uns contre les autres, et se firent un vrai rempart de cadavres.

Le major tua d'abord deux de ses adversaires à coups de pistolets, en éventra deux autres de deux revers d'épée, fendit la tête au cinquième avec son propre tomahawk, et jeta le dernier dans les rochers où il se brisa les membres.

A ce moment Ut-ta-wan était à ses côtés :

— Échappez-vous, Œil-de-Feu, haleta le major ; vous direz comment nous sommes morts.

L'Onondaga ne répondit pas; une nouvelle avalanche d'ennemis s'abattait sur eux. Il saisit

un Huron parmi les assaillants et l'emporta dans ses bras comme il eût fait d'un enfant. Ce bouclier vivant garantit sa retraite, car les autres sauvages n'osaient pas tirer de peur de tuer leur camarade. Œil-de-Feu recula ainsi jusque sur le bord du précipice, donna un coup d'œil au major qu'il vit enveloppé de Français et d'Indiens, puis il s'élança dans la rivière avec son fardeau vivant.

Un cri de fureur fut poussé par les Indiens, car une de leurs plus nobles proies allait s'échapper. En effet, ils virent le bateau s'éloigner brusquement du rivage sous une invisible impulsion, et, suivant doucement le fil de l'eau, disparaître dans les ténèbres: au bout de quelpues secondes retentit le cri de guerre de l'Onondaga ; ceux qui coururent sur le bord du fleuve dans l'espoir de le rejoindre ne trouvèrent que le corps du Huron rejeté par les eaux où il avait reçu la mort.

Pendant que cet incident attirait l'attention des sauvages, un des héros Anglais qui tombèrent les premiers, se releva, demi-aveuglé par son sang et celui de ses frères d'armes, prit les clous et le marteau dans les mains d'un

mort, se traîna jusqu'aux pièces et les encloua.

Au moment où il attaquait la dernière, la crosse d'un soldat Français le renversa: les Indiens l'entourèrent, trouvèrent en lui un souffle de vie et l'emportèrent, le réservant pour la torture.

Celui qui, seul, avait accompli l'œuvre de tout un détachement, était le sergent Irlandais. Si cette noble action eût été connue en temps utile, le siége eut pu être prolongé, et le fort sauvé peut-être.

Ut-ta-wan et le soldat resté seul sur le bateau revinrent au fort où ils racontèrent la désastreuse issue de l'expédition. A ce récit, le commandant considéra la place comme perdue, et décida que sur-le-champ on l'abandonnerait pour se réfugier dans une des citadelles les, plus proches, sur la rive orientale.

Aussitôt on encloua les canons, on transborda laborieusement les munitions de l'autre côté de la rivière; on opéra une silencieuse retraite au travers des bois.

Le lendemain, les Français s'étonnèrent de ne pas voir répondre à leur feu: ils envoyèrent un parlementaire au fort. Ce messager y trouva

la solitude, le silence, la mort, au milieu des ruines.

Le fort Oswego était anéanti, mais il ne s'était pas rendu.

CHAPITRE VII

OU L'ON VOIT PAT-MOONEY COURIR, ET RALPH SE BATTRE EN DUEL

Le sergent Pat-Mooney fut emmené entre quatre Hurons bien déterminés à ne pas le laisser s'échapper.

Ils le destinaient à la torture et au poteau de mort ; ils rêvaient la vengeance, aiguisant leur esprit fertile en méchancetés diaboliques, se préparant à faire payer aux malheureux captifs toute la dette de leurs vieilles rancunes.

Leur joie féroce aurait été sans mélange si Œil-de-Feu ne s'était échappé et si le major ne leur avait été arraché par les Français.

Ils jetèrent le sergent dans la tente où était Warren. Impossible de dire quelle fût la joie du

brave Irlandais à l'aspect de son vaillant compagnon qu'il croyait mort.

— Arrah ! bonjour Ralph, mon fils ; je suis heureux de voir que vous n'avez pas encore avalé une douzaine de balles. Que veulent faire de nous ces horribles démons jaunes ?

— Tout simplement nous faire mourir sur le bûcher et au poteau de guerre.

— Ah ! les affreux coquins ! Encore s'ils se contentaient de moi ; je suis vieux et ne suis guère bon qu'à griller, — quoique, dans mon idée, je ne doive faire qu'un déplorable rôti ; — dites-moi, Ralph, ne pourrait-on vous faire évader? Arrah ! que j'aimerais à vous voir les talons !

— Mon pauvre ami, je ne vois rien à faire ; vous êtes prisonnier comme moi, et nous serons traités de même tous deux

— Oh ! mais ! c'est contre toutes les lois de la guerre, et j'en appelerai au général. Oui ! oui ! s'ils veulent vous scalper, j'irai au général et je lui dirai que maitre Mooney, sergent Irlandais des rifles, a quelque chose à lui dire. Halte-là ! Je me mettrai en travers !

— Personne ne vous comprendra, pauvre ami ; si toutefois on daigne vous écouter.

— Eh bien ! vous leur parlerez, vous qui savez tout : vous connaissez leur atroce langage.

— Ce n'est pas la peine, ami Pat : Si Montcalm ne sait pas maintenant que vous êtes prisonnier, il ne le saura jamais. D'après ce que j'ai entendu, ils ont l'intention de nous faire passer par les verges. A mon avis, si l'occasion s'en présente, vous ferez bien de rompre leurs rangs, de bondir par dessus leurs têtes et de courir à la rivière. — Mais, au fait, comment avez-vous été pris ?

Pat lui raconta l'expédition.

— Vous dites que le major est aux mains des Français ?

— Je le pense. Que la peste étouffe ces méprisables étrangers !

— N'en dites pas tant de mal, sergent ; ce sont d'honnêtes adversaires qui ont pour eux la bravoure et la loyauté : Si le major est entre leurs mains, il est sauvé — et elle aussi. — Je voudrais avoir la chance de passer par les verges.

— Merci ; si çà peut vous plaire, je vous cède ma part sans en être jaloux.

— Mais non... ils ne m'accorderont pas cette chance ; je les vois trop bien veiller sur moi comme des chats sur une souris. Je ne peux pas me

retourner seulement, sans qu'un d'eux apparaisse sur le seuil de ma tente. Tenez! que disais-je!

Effectivement plusieurs Indiens entrèrent, saisirent les deux prisonniers et les emmenèrent dehors, toujours chargés de chaînes.

Un grand nombre de feux illuminaient le camp d'une clarté presque aussi vive que celle du jour. Plusieurs centaines de guerriers, alignés sur deux rangs, formaient une haie le long du *Foot-race,* (terrain de course), où l'Irlandais devait passer par les verges. Tous étaient armés de bâtons, de tomahawks et de longs couteaux; — ces dernières armes étaient destinées à piquer le coureur en guise d'aiguillon.

Le sergent Pat-Mooney fut invité à quitter sa capote militaire qui aurait gêné ses mouvements; ensuite il serra sa ceinture et se campa fièrement dans une attitude d'athlète, le visage haut et coloré d'un sang généreux; aussi souple, aussi droit, aussi alerte que s'il se fût agi d'un jeu.

Les Indiens, grands appréciateurs de la beauté physique ainsi que du courage, firent entendre autour de lui un murmure d'admiration.

Le signal fut donné; aussitôt l'Irlandais plongea

comme l'éclair dans la piste, arracha un long tison du premier foyer qui se présenta et se mit à éxécuter un terrible moulinet, au grand détriment des têtes les plus proches.

Les Indiens reculèrent devant les tournoiements de cette arme flamboyante, l'Irlandais avançait toujours, balayant l'ennemi à droite et à gauche.

Un chef, — Casco l'orateur, — indigné de cette espèce de déroute, s'élança vers le sergent. — Pif! paf! les deux bouts du terrible *shillelah* (nom Irlandais du bâton) retentirent comme un roulement sur la tête empanachée du sauvage : il tomba tout étourdi, au milieu des risées de ses compagnons qu'avait choqués son inopportune intervention.

L'Irlandais regarda autour de lui : une douzaine de braves se relevaient saignant copieusement du nez; lui était sain et sauf. Soudain il brandit son bâton victorieux, poussa une clameur à la mode de Tipperary et s'élança sur la gauche où il avait fait une trouée.

Il y eût un moment de tumulte indescriptible : les sauvages volèrent en tourbillon sur ses traces; mais l'agile Irlandais courait comme s'il eût eu

des ailes; il laissa ses poursuivants bien loin derrière lui.

Une fois hors du rayonnement des bûches, sa fuite devenait facile, et il aurait gagné sans encombre la rivière, si, par une méchanceté du sort, un sauvage qui flânait au hasard ne fût venu se jeter entre ses jambes.

Le renverser à dix pas d'un coup de tête et s'élancer par-dessus lui fut l'affaire d'une demi seconde; mais l'obstiné Huron trouva encore moyen de saisir l'Irlandais par un pied et le fit tomber à côté de lui.

Heureusement, Pat-Mooney ne lâcha pas son bâton : il se releva comme un ressort, et exécuta son fameux moulinet sur le crâne de l'intempestif adversaire.

Ce dernier, abasourdi, lâcha prise et le sergent reprit sa course désespérée.

Mais il n'était pas encore hors d'affaire : la direction prise le menait aux batteries de Montcalm où resplendissaient des torches menaçantes. Il obliqua au sud, et fila comme une flèche, l'espace d'un mille.

Ensuite il s'arrêta pour reprendre haleine et écouter. Pendant quelques minutes tout resta

silencieux autour de lui : après quoi ses oreilles inquiètes saisirent le bruit d'une course rapide et d'une légèreté tout indienne.

L'Irlandais se mit en garde : les pas approchaient ; il leva le bras pour frapper.

Mais sa surprise fut grande de reconnaître Ut-ta-wan à la clarté de la lune.

— C'est vous, Irlandais ? demanda ce dernier.

— Oui ! Quel saint bienfaisant vous envoie ?

— Ne vous arrêtez pas à parler ! voilà les Hurons ! courons d'abord, nous parlerons ensuite.

Et tous deux repartirent à fond de train. Ils se dirigèrent au couchant, laissant derrière eux le cours de la rivière. Lorsqu'ils furent dans un fourré épais, l'Indien ralentit le pas.

— Plus besoin de courir, maintenant, dit-il. Nous allons descendre jusqu'à la rivière et gagner le fort. Je vous ai vu courir ; bon ! très-bon ! Vous avez cassé la tête aux Indiens : je suis content de ce que vous ayez cassé la tête de Casco : j'espère qu'il s'en souviendra.

— Comment êtes-vous ici ?

— Je suis venu apporter un signal à Ralph pour lui faire savoir que ses amis veillent autour de lui. En quittant le fort, je suis descendu ici en

canot et me suis caché dans les broussailles. Lorsque les Indiens se sont dispersés pour courir après vous, j'ai guetté l'occasion favorable pour porter secours à Ralph.

La conversation en resta là, car ils avaient peu de temps à perdre. Tous deux se glissèrent de fourré en fourré et gagnèrent une colline d'où ils avaient vue sur le camp Indien.

Après l'évasion de l'Irlandais, les sauvages s'étaient ravisés et avaient renoncé à faire courir Warren, ce prisonnier bien autrement redoutable et précieux pour eux.

Ils l'avaient ramené à la tente, où le soin de le garder était échu à Casco, le héros au nez endommagé par l'Irlandais.

Bientôt arriva Ireton : il avait un visage farouche et pâle ; sa tête était enveloppée de bandages ; il paraissait avoir perdu beaucoup de sang. Un fier sourire illumina les traits du prisonnier quand il vit sur la figure de son adversaire les traces de la langueur et de la souffrance. Sans même lui adresser la parole, le chef fit conduire Ralph auprès du poteau où il devait être lié pour périr par le feu.

Les Indiens n'étaient pas tous présents, mais

au milieu d'eux se trouvaient de nombreux trappeurs, chasseurs, et autres partisans forestiers qui avaient de l'influence sur les chefs, et que Montcalm avait détachés dans le camp sauvage pour essayer de ressaisir Warren.

Le feu du conseil était allumé : les chefs assis en cercle se passaient successivement le calumet sacré. C'était un bizarre spectacle de voir ces visages bronzés et sombres comme la nuit, faisant miroiter leurs yeux noirs, étincelants comme des flammes.

Tous étaient impatients de voir commencer la torture.

Les Français jetaient çà et là des regards silencieux, fumant comme leurs compagnons sauvages, étudiant les opinions, écoutant les murmures.

A la fin, un orateur se leva : c'était un patriarche en cheveux blancs, sa voix était chevrotante. Son nom était « Branche-de-Chêne. »

Il opina pour la mort par le feu.

Après lui se leva un autre chef ; la « Panthère-Noire, » bien digne de ce nom par ses formes souples, nerveuses et élancées.

Il commença par électriser l'assemblée d'un

regard; ensuite il opina, en un long et artificieux discours, pour la mort, la terrible mort par le feu.

Ireton souriait à son tour en regardant le condamné; car des applaudissements frénétiques avaient salué l'orateur.

Un troisième prit la parole: il plaida pour la remise de Warren aux Français. Son discours était juste, éloquent même; mais il ne trouva que quelques rares échos parmi les vieillards; les jeunes guerriers y répondirent par des murmures.

Un tumulte étourdissant s'éleva, pendant lequel les Français firent tous leurs efforts pour travailler inostensiblement l'opinion des Sauvages.

Ireton se leva enfin et d'un signe commanda le silence: aussitôt le bruit cessa comme par enchantement, on prêta une oreille attentive.

Ce chef était aussi artificieux que vindicatif; les arguments ne lui manquaient pas; il en fit usage avec une rare éloquence, et, pour péroraison, montra son bras mutilé par la carabine du « Grand-Élan. »

Ce moyen oratoire fut d'autant plus irrésistible qu'il s'adressait à des orateurs convaincus d'a-

vance. L'assemblée se leva, et, d'un hurlement unanime, vota la mort par le feu.

Tous les efforts des Français furent inutiles, la décision resta immuable : on fit les préparatifs du supplice pour le lendemain matin.

Ralph fut ramené dans la tente où on le garotta étroitement. Plusieurs Français vinrent le visiter et lui adressèrent avec bonté toutes les consolations possibles ; quelques Indiens se joignirent à eux, entre autres le jeune chef qui avait parlé en la faveur du captif. Les derniers moments de l'éclaireur étaient plutôt un triomphe qu'une veille de mort.

Ireton vint à son tour ; son œil injecté de haine s'abaissa un moment devant le fier regard de Warren : mais bientôt la perversité effrontée reprit le dessus, il commença à insulter sa victime.

— L'Élan a de longues jambes, dit-il, mais il ne courra plus ; des liens solides le retiennent.

— L'Élan a de longs bras ! répliqua Ralph déterminé à ne rien supporter de cet homme ; la tête de mon frère est en souffrance ; que signifient ces linges sanglants qui l'enveloppent?

Les yeux du chef lancèrent des flammes.

— L'Élan est une femme, gronda-t-il en grinçant des dents : sa langue seule est longue. Ireton ne se bat pas avec la langue ; il n'est pas une squaw, lui. Ses mains sont redoutables.

— Ireton n'est qu'une femme. Ses mains sont celles d'un enfant au berceau : il a peur du Grand-Élan, et n'oserait se battre avec lui. Le Grand-Élan donnera à Ireton une hache et un couteau et se battra contre lui avec ses bras seulement.

— Hark !!! s'écria le chef en se rapprochant du captif au point de lui souffler au visage. Le Grand-Élan ferait-il comme il dit ?

— C'est dit ! riposta Warren.

— Je le combattrai ! seulement l'Élan aura un couteau, Ireton prendra sa hache. Que mon frère attende : dans une heure Ireton viendra.

— Sortirons-nous seuls ?

— Non, ici ! personne ne nous verra.

Le rideau de la tente retomba ; le chef était parti en toute hâte.

Ralph resta seul en proie à une exaltation fiévreuse. L'idée de combattre cet ennemi exécrable faisait bouillonner son sang : être écrasé, périr sous quelque coup perfide, c'était encore pour lui une chance désirable, meilleure que cette prison

où s'accomplissait une lente agonie, dans l'attente d'une horrible torture.

Mais bientôt des doutes entrèrent dans son esprit : le chef persisterait-il à accepter le combat? ne trouverait-il pas préférable de torturer son ennemi sans courir aucun risque ?

Les heures de la nuit s'écoulèrent bien lentement dans cette anxiété, car le sommeil fuyait, chassé par les pensées tumultueuses de Ralph.

Pourtant il s'endormit lourdement, vers le matin, rêvant d'*Elle*, et du prochain combat.

Presque aussitôt il fut réveillé par l'entrée du Mohawk accompagné d'un autre Indien. Il ne faisait pas jour encore ; mais la clarté indécise du crépuscule ébauchait déjà vaguement les formes des objets. Ireton ordonna à l'éclaireur de se lever, et le compagnon du chef commença à le revêtir de ses propres habits.

Chose inexplicable ! le Mohawk poussait la confiance en son prisonnier jusqu'au point de l'emmener hors du camp, sous un déguisement Indien, dans quelque lieu solitaire plus propice au combat. Ralph trouva cela bien extraordinaire.

Cette toilette finie, son singulier valet de

chambre revêtit les habits de Warren, et se coucha dans la couverture, la face tournée contre les parois de la tente.

Ireton s'enveloppa de façon à dissimuler son visage, Ralph en fit autant ; les deux mortels ennemis sortirent ensemble comme deux bons compagnons, sans qu'aucune des sentinelles eût remarqué cette substitution.

Le chef Mohawk descendit rapidement du côté de la rivière sur laquelle les attendait un canot. Ils la traversèrent, abordèrent au pied d'une falaise rocheuse, et, prenant un étroit sentier, s'enfoncèrent dans les bois l'espace d'un demi-mille environ.

Jusque-là ils n'avaient pas échangé une parole: chacun d'eux était plongé dans des pensées ardentes, et calculait d'avance les diverses péripéties de la lutte.

Enfin, arrivé dans une petite clairière qu'entouraient d'impénétrables buissons, Ireton s'arrêta et regarda Ralph dans les yeux.

Quoique vigoureux et habile aux combats, le chef Mohawk savait bien qu'il était en présence d'un adversaire auquel la peur était inconnue. Il lui présenta un couteau de chasse que Warren

reçut fièrement. Puis le jeune éclaireur recula de quelques pas, jeta un regard au ciel qui bleuissait sur leurs têtes, et attendit.

C'était un duel sauvage de l'aspect le plus émouvant, le plus terrible : les deux combattants experts dans la guerre des bois se mirent en garde, s'observant avec des yeux fixes et étincelants. Ireton avait pris aussi un couteau ; il commença à se mouvoir, avec des allures de chat, l'arme en avant, le corps incliné, prêt à lancer quelque coup perfide.

Ralph, au contraire, avait rejeté ses épaules en arrière et relevé ses bras à la hauteur de la poitrine, se tenant prêt à parer ou à frapper, suivant l'occurrence.

Pivotant sur une jambe, il fit un bond rapide qui le porta derrière Ireton : ce dernier fit aussitôt volte face, et les deux adversaires se trouvèrent encore vis-à-vis l'un de l'autre mais à une distance plus rapprochée.

Warren ne se pressait pas, il laissait son ennemi s'approcher, se tenant prêt à le recevoir vigoureusement lorsqu'il agirait. Ireton s'apercevant que Ralph persistait à garder la défensive, se prépara à l'attaque.

En effet, les muscles de l'Indien se tendirent comme ceux d'une panthère qui va s'élancer : il bondit comme un éclair ; mais son adversaire était prêt. Au même instant Ralph s'éleva en l'air par un saut prodigieux, et retomba des deux pieds sur les épaules du Mohawh qui recula de plusieurs pas sous la violence du choc. Du même élan Ralph se trouva debout à une bonne distance.

Mais avant qu'il fut à même de réitérer une parade semblable, le Mohawk était revenu sur lui, écumant, rugissant, haletant de rage : ils se prirent corps à corps. La lutte, alors, devint sérieuse ; pied contre pied, poitrine contre poitrine, les deux adversaires confondaient leurs respirations sifflantes ; leurs bras s'entrelacèrent comme des serpents.

Ireton blessé d'un revers de couteau, dans la poitrine, eût son vêtement en peau de daim déchiré en deux parties du même coup. Ralph reçut au bras une blessure qui bientôt ruissela de sang.

Tous deux se séparèrent pour reprendre haleine, et, presque au même instant, s'attaquèrent de nouveau. En poussant une furieuse botte, le

couteau de Warren se rompit ras de la poignée ; Ireton fondit sur lui, le poignard levé, avec un grincement de joie. Mais le jeune éclaireur lui saisit le bras au vol et le tordit avec une force irrésistible ; le poignard échappa aux doigts crispés du Mohawk, et alla se perdre dans les broussailles.

Ce fut alors une lutte à force de bras : sur ce terrain le Grand-Élan était invincible ; il était bien autrement nerveux et robuste que le Mohawk, malgré la structure gigantesque de ce dernier.

En un instant Ireton fut roulé par terre, à demi assommé. Mais à ce moment critique, le lâche traître poussa un cri ; ce signal fit sortir du bois quatre Indiens embusqués, qui, tous, fondirent sur Warren.

Ralph s'attendait à quelque perfidie et ne se déconcerta pas. Il récompensa Ireton d'un monstrueux coup de poing qui l'enfonça inanimé dans la boue, puis il fit bravement face aux nouveaux adversaires.

Cependant l'issue de cette lutte inégale aurait été facile à prévoir, si Ralph n'eût reçu un secours inespéré.

Œil-de-Feu, son fidèle ami, n'était pas resté

dans l'inaction; le sergent Irlandais, le brave Mooney lui avait tenu compagnie dans toutes ses opérations. Après avoir vérifié les environs du camp Indien, les deux amis avaient réussi à se glisser, dans l'ombre, jusqu'à la tente servant de prison; ils avaient pratiqué dans le bas de ses parois un trou assez grand pour permettre à un homme de passer en rampant. C'était une voie d'évasion ouverte pour Ralph si l'occasion propice se fut présentée.

S'étant ensuite remis en observation, ils virent Ireton se mettre en route avec Ralph; ils aperçurent aussi les quatre Indiens sortant peu après.

Mu par l'amitié, la méfiance et la haine, l'Onondaga marcha silencieusement sur leur piste, et, avec l'Irlandais, arriva sans être découvert, jusque sur le terrain du combat.

Au début du duel, lorsque Ralph asséna au Mohawk la triomphante ruade précédemment décrite, l'Irlandais eût peine à retenir un cri de triomphe, et le visage bronzé de l'Onondaga fut effleuré par une sorte de sourire.

Mais leur exaltation fut à son comble quand ils virent Ireton rouler par terre; ils étaient au moment de s'élancer vers les combattants, lors-

qu'apparûrent les quatre nouveaux adversaires.

Il est facile de concevoir la joyeuse surprise de Ralph en entendant le cri de guerre de l'Onondaga et l'appel strident de l'Irlandais. Il se sentit fort lorsque ces deux vrais amis vinrent se ranger à ses côtés, l'un armé du couteau et du tomahawk, l'autre armé d'un bon gourdin qu'il avait coupé en route.

Les quatre Mohawks s'arrêtèrent désappointés : ils connaissaient trop bien déjà ce que valaient Œil-de-Feu et le Grand-Élan ; les prouesses exécutées la nuit précédente, par le *shillelagh* de l'Irlandais avaient laissé des souvenirs sensibles sur leurs têtes.

— Ah ! ah ! bêtes noires et maudites ! regardez-un peu par ici. J'ai en main un petit discours de bois vert à vous inculquer sur les épaules ! venez donc ! canailles rouges ! je veux faire de vos têtes des jeux d'osselets ou des sacs de noix brisées ! ah ! enfants du Diable ! je vais vous renvoyer à votre père, à travers la terre !

Tout en débitant ce flux impétueux de paroles, le brave Irlandais faisait tourbillonner et siffler son redoutable bâton qui atteignit un de ses

adversaires et lui enleva une oreille avec un morceau de joue.

Ce dernier argument fut décisif ; les quatre sauvages s'envolèrent effarouchés au travers des bois. L'Irlandais et Ut-ta-wan voulaient les poursuivre, mais Ralph les rappela.

— Venez ici, chef ! dit-il, je ne pourrai pas compter parmi les combattants aujourd'hui.

— Blessé, vous ? demanda l'Onondaga.

— Un peu ; répliqua Warren ; quand vous aurez appliqué *vos herbes* sur la plaie, çà ira bien : il faudrait surtout étancher le sang.

— Voyons ! reprit Ut-ta-wan avec inquiétude.

Warren sortit, non sans peine, le bras blessé de son vêtement de peau de daim ; l'Indien l'examina avec attention ; puis, poussant une exclamation de bon augure, il se mit en recherche et rapporta bientôt une poignée d'herbes médicinales dont il se servit pour panser la plaie. Avec l'aide de Pat-Mooney il assujétit le tout au moyen de bandelettes en cuir fort adroitement entrelacées. Aussitôt Ralph se déclara soulagé et presque guéri.

Mais dans leur préoccupation autour du blessé, ils ne s'étaient pas aperçus qu'Ireton avait dispa-

ru. Ut-ta-wan fut le premier qui remarqua son absence : il saisit son rifle, et s'élança dans la forêt à la recherche du fugitif.

Ce dernier, avec la vitalité désespérée de la bête fauve qui s'échappe, avait rampé dans les broussailles, roulant quand il ne pouvait plus ramper, s'accrochant aux branches avec les dents lorsque ses mains affaiblies étaient incapables de le soutenir ; il avait ainsi gagné les fourrés où ses quatre compagnons l'avaient recueilli dans le plus parfait silence, et l'avaient emporté.

Ut-ta-wan était furieux, il considérait son honneur comme sérieusement compromis par l'évasion de son ennemi sous ses propres yeux : Pat-Mooney, exaspéré, s'adressa à lui-même toutes les invectives que pût lui fournir le dialecte Irlandais. Ce fut pendant quelques minutes un concert d'imprécations qui ne dût pas rassurer les fugitifs s'ils étaient à portée de l'entendre.

Comme un limier ardent sur une voie fraîche, Ut-ta-wan fouilla le bois jusqu'au point où Ireton avait été recueilli par ses camarades. Dès lors il devenait évident que toute poursuite serait inutile; sa colère s'en augmenta d'autant, Pat-Mooney eût une recrudescence de fureur.

Mais Ralph prit la chose beaucoup plus tranquillement.

— N'y songez plus, chef ; dit il : le voilà loin et hors d'affaire. Quel imbécile je suis de ne pas lui avoir partagé la tête en deux ; je croyais pourtant lui avoir donné son compte ; mais le vaurien est comme un chat sauvage, il a plusieurs vies de rechange.

— Eh bien ! allons nous en ! fit l'Onondaga, de mauvaise humeur ; il ne faut pas resterici plus longtemps.

— Où irons-nous ?

— Pas à Shirley, d'abord ! les Français l'ont pris.

— Comment ! ce n'est pas possible !

— Ils l'ont pris, je vous dis. Je sais que les nôtres ont quitté les lieux, la nuit dernière ; ils ont traversé l'Oswégo.

En quelques mots l'Indien raconta à Warren tout ce qui s'était passé ; la sortie du major et son entreprise héroïque contre la batterie française de la rivière ; son insuccès, sa capture par les Français ; enfin l'évacuation du fort.

— Vous pensez qu'il est prisonnier de Montcalm ? demanda Ralph.

— C'est sûr et certain, répliqua l'Irlandais.

— Et ma chère Clara ?

— La Rose-sauvage est bien triste, répondit Ut-ta-wan ; elle vous croit mort : le major lui a dit que les Indiens vous avaient pris. Son père fait prisonnier, ses amis disparus ; tout cela lui a fait bien du chagrin : son visage est devenu plus pâle encore. J'ai été chagrin pour elle, je suis revenu par ici comme elle le désirait.

— Allons la rejoindre ! fit Ralph, en se levant impétueusement.

— Pourrez-vous supporter la marche ?

— Oui, certes !

— Allons !

Les trois amis se mirent allègrement en route ; et, après avoir fait un circuit pour éviter l'armée française, ils arrivèrent sains et saufs au camp anglais.

Clara ne s'attendait guère à l'heureux retour de son ami ; il lui paraissait certain qu'elle ne le reverrait plus. Orpheline et veuve ! la pauvre enfant repassait avec amertume ces tristes paroles dans son âme désolée.

Seule dans sa tente où régnait une obscurité

désolée, elle était agenouillée dans un coin, la tête dans les mains, pleurant et priant pour tout ce qu'elle aimait ;... tout ce qu'elle avait perdu !

Un tumulte soudain, parti des avant-postes, arriva jusqu'à ses oreilles : mais que lui importaient les bruits terrestres, à elle qui planait déjà dans les régions de la mort?

Tout-à-coup des cris se font entendre : Warren ! Warren ! Hurrah !

Saisie d'un tremblement nerveux, la jeune fille s'avança en chancelant hors de sa tente, et marcha au hasard, ne sachant plus s'il fallait espérer ou craindre.

La voix de Ralph l'appelait ; Clara se tourna de ce côté, l'aperçut accourant vers elle, et tomba évanouie, succombant à ses émotions.

La joie est un baume souverain. Bientôt les mains froides de la jeune fille se réchauffèrent ans les mains de son fiancé ; ses joues reprirent des couleurs ; ses doux yeux se ranimèrent ; elle sourit au travers de ses pleurs.

— Oh ! Ralph ! murmura-t-elle ; que Dieu est bon de me rendre votre chère présence ! Quand mon père m'avait appris la fatale nouvelle, j'avais

tout perdu dans la vie... tout m'est rendu. Mais quel est le sort de mon bien-aimé père ?

— Il est prisonnier des Français et non des Indiens ; sa vie est sauve : je suis convaincu même que nous obtiendrons sa mise en liberté par voie d'échange. Quant à moi, je ne pourrai rester longtemps auprès de vous, car d'impérieux devoirs m'appellent ailleurs.

— Seigneur ! s'écria la jeune fille, vous n'allez pas retourner au milieu des Indiens, je pense ! Que deviendriez vous s'ils vous reprenaient ?

— N'ayez nulle crainte, je me tiendrai éloigné d'eux : pour réussir dans mon expédition, je devrai même les éviter autant que possible. Les Français vont marcher en avant d'ici à peu de jours, et lorsqu'ils envahiront nos forts, je ne me soucie pas de m'y trouver. Montcalm s'acharnerait à me faire prendre, et s'il n'y réussissait pas, il faudrait une armée pour me garantir des entreprises d'Ireton.

— Où irez-vous donc ?

— Je prendrai un canot, et j'irai sur le lac avec l'Onondaga pour surveiller les mouvements des troupes : si Montcalm les dirige de ce côté je reviendrai vous avertir. Si, au contraire, il marche

sur Québec, j'irai du côté d'Albany, où vous me rejoindrez, sur l'avis qui vous sera adressé.

— Et enfin! quitterez-vous cette vie?

— J'y songe sérieusement. Je commence à me fatiguer d'errer çà et là. Quand j'étais à Edward, je me suis rencontré avec le fameux colonel de partisans que nous désignons sous le nom de « vieux Peut » son vrai nom est Israël Putnam. C'est le meilleur homme de guerre que je connaisse; il commande un corps d'élite composé de soldats accomplis qu'on appelle « les Rangers » (*limiers*). Il m'a offert d'être capitaine sous ses ordres; il me plaît beaucoup, et je crois que j'accepterai.

— J'ai entendu parler de Putnam; il me semble qu'on m'en a dit beaucoup de bien. C'est, dit-on, un excellent homme, n'est-ce pas?

— Oh! oui; un noble cœur, une âme fière et loyale, un parfait soldat, un vrai Yankee.

— Eh bien! donc, il faut que vous partiez, je le reconnais. Que Dieu vous bénisse et vous protége, mon cher Ralph. Prenez soin de vous même pour l'amour de moi.

A ces mots, les deux fiancés se séparèrent. Ralph parcourut le camp, échangeant des poi-

gnées de main avec tous ceux qu'il rencontra, car tout le monde l'aimait cordialement ; puis il se mit en route à travers les bois, avec Ut-ta-wan qui l'avait rejoint, armé en guerre, réparé, rafraîchi, muni de toutes pièces, et prêt à fournir mieux que jamais une brillante campagne.

Les Anglais s'étaient établis dans un camp retranché sur la lisière d'une forêt, à peu de distance de la rivière. Quelques débris des troupes disséminées dans les forts environnants s'étaient ralliés à la garnison de l'Oswego : mais ces troupes épuisées, démoralisées par le sentiment de leur faiblesse et de l'abandon où elles se trouvaient, ne pouvaient soutenir longtemps une lutte inégale.

Les Français vinrent les attaquer dans ce dernier refuge, et, après plusieurs assauts terribles, les réduisirent à une position désespérée : bientôt toute résistance devint inutile, une capitulation honorable leur fut accordée par Montcalm qui toujours se montra noble et généreux envers de braves adversaires.

Le jeune officier Français, chargé de traiter avec les Anglais, leur offrait le droit de se retirer librement avec armes et bagages sans qu'il fût fait

aucun prisonnier : Les officiers devaient conserver leurs épées, mais en promettant sur l'honneur de n'en pas faire usage avant trois jours. Il engagea vivement le colonel à ne pas affronter les horreurs d'un assaut, dont l'issue serait inévitablement funeste, et qui serait ensanglanté par les atrocités des sauvages.

Ce ne fut pas sans une douleur immense que le commandant Anglais se résigna à ce qu'il considérait comme un déshonneur pour lui et tous les siens. Mais tout espoir était perdu ; capituler était un acte de sagesse et d'humanité ; il signa, la sueur au front, la mort dans l'âme ; puis il donna l'ordre du départ.

Les assiégés s'éloignèrent tristement, laissant aux mains des Français une quantité considérable de munitions et d'approvisionnements de toute espèce. Ils marchèrent tout le jour, et ne respirèrent qu'après avoir mis trente milles entre eux et leurs vainqueurs.

Le soir venu, ils établirent leur campement sur l'Onéida, au lieu dit « la pointe des trois rivières ; » des sentinelles furent placées, tout le monde s'endormit sous le double poids de la fatigue et du chagrin.

La nuit était calme, tiède, splendide ; tout semblait en paix sur la terre et sur les eaux murmurantes. Bientôt les factionnaires sentirent leurs paupières s'appesantir, leurs jambes fléchir, leurs mousquets glisser jusqu'à terre. Vainement ils essayèrent de lutter contre ce dangereux assoupissement, car ils se souvenaient des recommandations de Ralph ; ils se laissèrent tomber sur le gazon ; au bout de quelques minutes il ne restait pas dans le camp un seul surveillant dont les yeux fussent ouverts.

Clara avait sa tente près de la rivière : elle reposait aussi, tranquille et presque heureuse ; quoique toujours au milieu des dangers, elle avait repris espoir ; son fiancé était retrouvé, son père était sain et sauf, et serait prochainement rendu à la liberté ; elle pouvait rêver à des temps meilleurs.

La pauvre fille ne voyait pas un canot sillonnant dans l'ombre les eaux brillantes de l'Onéida et abordant sans bruit tout près de sa tente : elle ne voyait pas une hideuse apparition étendant sur elle ses bras noirs, ses mains crispées, dardant sur elle des regards de feu...

Avant même d'être éveillée, elle sentit un bâillon comprimer sa bouche; une couverture fut roulée autour d'elle, on l'emporta rapidement jusqu'au canot. Là, son ravisseur s'assit à côté d'elle, et, manœuvrant sans bruit les avirons, dirigea la nacelle jusqu'à la rive opposée. Sautant ensuite sur le sable, avec sa prisonnière sur les bras, il repoussa du pied le canot jusqu'au milieu de l'eau et s'enfonça dans les broussailles, se dirigeant vers les territoires des Indiens.

Clara sentit tout son sang se glacer dans ses veines, en reconnaissant le sombre et farouche Ireton.

CHAPITRE VIII

CHASSE A MORT

Le lendemain matin Ralph arriva au camp avec Ut-ta-wan.

Il trouva tout le monde dans une confusion inexprimable ; on courait dans toutes les directions ; les visages paraissaient consternés.

— Qu'y a-t-il donc, Barnes ? demanda l'éclaireur à un Irlandais qui venait de passer rapidement près de lui.

— Ah !... oh !... quoi ?.... C'est vous Ralph ?... oh ! je n'oserai jamais vous dire....

— Voyons ! qu'est-ce qu'il y a ? parlez.

— Miss Clara !... quel malheur ! partie, enlevée, perdue, disparue cette nuit !... Que sais-je ?...

— Homme ! est-ce que vous plaisantez ?... ou bien avez-vous perdu l'esprit ? demanda Ralph avec inquiétude.

En même temps il le saisit convulsivement par les épaules.

— Aïe ! faites donc attention ! Il n'est pas indispensable de me déboîter une épaule pour nous comprendre ; non, vraiment, ce n'est pas indispensable. Lâchez-moi, mon jeune ami, je vous prie. Miss Clara n'est pas sur mon épaule.

— Qu'est-elle devenue ? répliqua Warren d'une voix tremblante.

— Voyez-vous même : voyons, cherchons ensemble ; murmura l'Irlandais en se frottant l'épaule avec une grimace de douleur.

Tous trois se dirigèrent rapidement vers la tente de Clara. Le colonel y était déjà ; il secoua tristement la main de Ralph.

— Voilà une étrange aventure, Warren, dit-il.

— Mais, au nom du ciel ! quand ? comment cela est-il arrivé !

— Je ne sais. Le factionnaire qui a passé la nuit à proximité affirme n'avoir rien vu. Sans en être certain, je le soupçonne d'avoir dormi.

Ce matin, il a donné l'alarme en s'apercevant que la jeune fille n'était plus chez elle.

Ralph entra dans la tente et promena partout un œil investigateur.

— A-t-on dérangé quelque chose de sa place? demanda-t-il.

— Non! tout est dans l'état où je l'ai trouvé. Que conjecturez-vous?

— Je m'explique le rapport fait par votre factionnaire. Celui qui est entré dans la tente, cette nuit, — et quelqu'un y est entré — a pénétré par ce trou que personne n'avait pu découvrir.

En effet, Ralph montra une fente pratiquée d'un coup de couteau dans la paroi inférieure de de la toile.

— Clara, poursuivit Ralph, s'était sans doute jetée toute habillée sur sa couverture, et, vaincue par la fatigue, dormait profondément. Elle a été enlevée avec tous ses vêtements, car il n'en reste aucun ici; son ravisseur était seul; c'était un Indien; il s'est éloigné par cette clairière.

— A quoi reconnaissez-vous que c'est un Indien?

— Voyez cette empreinte près de la couverture : en se penchant pour enlever la jeune fille,

le ravisseur a pesé de tout son poids sur ce pied là!

Ralph s'inclina pour mieux examiner l'empreinte ; au bout de quelques secondes, il s'écria avec rage :

— C'est Ireton !

— Ce n'est pas croyable ! observa le colonel ; pouvez-vous lire tout cela dans une simple empreinte ?

— C'est Ireton, je vous le répète. Venez ici, chef, dites-nous votre pensée?

Ut-ta-wan s'approcha, s'agenouilla sur l'empreinte et l'étudia sérieusement.

— Il est venu un seul homme, qui a pris la jeune squaw. Il a rampé comme un serpent, par là! répondit-il en montrant la déchirure faite à la tente.

Ralph et lui, courbés presque jusqu'à terre, se mirent à suivre la piste au travers de la clairière. Elle les conduisit jusqu'au bord de l'eau où l'Onondaga reconnut la trace laissée par le bateau. Ireton, croyant les deux éclaireurs absents, n'avait pris aucune précaution pour dissimuler sa trace : chacun de ses pieds avaient largement marqué son passage sur le sable.

— Quelle tribu, chef? demanda Ralph.

— Mohawk!

Une minute après Œil-de-Feu ajouta :

— Ireton!

— Mais, enfin! comment devinez-vous tout cela? demanda le colonel stupéfait.

— Lorsque vous aurez couru les bois aussi longtemps que nous, répondit Ralph, vous saurez reconnaître, à leur façon, les mocassins des diverses tribus. Maintenant voici mon opinion sur cette malheureuse affaire. Ireton a probablement éprouvé quelque disgrâce chez les Hurons, lorsqu'il est revenu à leur camp. Après avoir déployé tant d'ardeur pour me faire condamner au supplice du feu, il aura été fort malmené pour m'avoir conduit au dehors et m'avoir laissé échapper. Très-probablement il aura rompu avec ses anciens amis, et, ne sachant que faire, il sera venu par ici, pour se venger, en faisant ce mauvais coup.

Ralph ne se trompait pas. Lorsque Ireton reparut seul au camp Indien, les Mohawks et les Hurons lui réclamèrent aigrement leur prisonnier : comme il lui fut impossible de leur donner satisfaction, un grand conseil fût aussitôt assemblé.

Tous se tournèrent contre lui, même ses plus chauds partisans : « La Panthère, » le « Borné », lui jetèrent à la face les plus injurieuses accusations; sa popularité et son prestige s'étaient évanouis.

Aux reproches de ses compagnons l'orgueilleux Mohawk répondit par des récriminations insolentes : il n'en fallait pas tant pour pousser à bout l'assemblée ; d'une clameur unanime Ireton fut banni du camp Huron.

Mais un malheur n'arrive jamais seul. Au moment où venait d'être proclamée cette sentence ignominieuse pour Ireton, un coureur de sa tribu arrivait, porteur de dépêches : en apprenant le déshonneur causé, en la personne du chef, à tout ce qui portait le nom de Mohawk, le messager repartit à la hâte pour informer les siens de cet événement.

Les Mohawks, furieux d'une humiliation pareille, s'assemblèrent à leur tour, et, lorsque Ireton se présenta, un décret d'exil l'attendait.

Ce fut alors qu'il marcha sur la piste des Anglais, comme un loup errant et affamé ; sa première proie avait été la malheureuse Clara.

Revenons à Ralph et à Œil-de-Feu.

— Il nous faut marcher sur les traces d'Ireton, dit-il en se tournant vers le colonel. Il a traversé la rivière ; actuellement il a pu prendre sur nous une avance considérable. Je suppose qu'il se sera dirigé vers les territoires Mohawks.

— Combien vous faut-il d'hommes, pour cette expédition ? demanda le commandant.

— Pas un seul.

— Mais, y songez-vous ?...

— Je vous le répète ; pas un seul. Ils ne feraient que m'embarrasser : je n'en vois pas deux auxquels j'accorderais la moindre confiance dans les bois : ils marchent lourdement, cassent les branches à tort et à travers, font autant de vacarme que des sangliers en horde : avant une heure, ils auraient attiré sur nous une nuée de Peaux-Rouges. Ils ont un don particulier pour mettre eux et les autres dans l'embarras. — Et maintenant, sir, avant de vous quitter, permettez-moi de vous donner quelques bons avis qui vous seront utiles plus d'une fois durant votre route. Marchez sans relâche vers le fort Edward ; ne vous arrêtez pas une minute pour m'attendre, je serai là-bas aussitôt mon expédition terminée:

je délivrerai Clara, dussé-je poursuivre jusqu'à Québec ce chenapan de Mohawk. Dites bien au Fort Edward que les Français vont attaquer William Henry, et que, si les choses se passent là comme a Oswégo, cette forteresse sera enlevée aussi. Adieu, colonel, veillez sur vos hommes : n'abordez pas un buisson sans l'avoir fait balayer par vos tirailleurs. Ces démons rouges se nichent partout en embuscade, et vous perdrez beaucoup de monde avec eux si vous n'y prenez pas garde.

Après avoir serré la main de ses frères d'armes, Ralph, aidé d'Œil-de-Feu, lança dans la rivière un gros tronc d'arbre creux, en guise de canot : tous deux placèrent leurs fusils et leurs munitions sur cet esquif improvisé, et traversèrent l'eau à la nage.

Quelques minutes après ils étaient en pleine chasse : la piste du ravisseur était facile à suivre, au-delà de tout ce qu'ils auraient pu espérer. Ireton, convaincu que ses deux dangereux adversaires étaient absents, n'avait pris nul soin de dissimuler ses traces.

Après avoir passé le fleuve, il s'était enfoncé dans les bois par les sentiers les plus faciles ; il

avait rendu à sa prisonnière la liberté de ses mouvements et lui avait enlevé son bâillon: mais la pauvre enfant, à demi-suffoquée par la violence dont elle venait d'être victime et à moitié morte de terreur, eut grand'peine à reprendre ses sens. Lorsqu'enfin elle ouvrit les yeux, elle comprit toute l'horreur de sa situation et se prit à trembler de tous ses membres.

— Pourquoi m'avez-vous emmenée ici ? s'écria-t-elle enfin.

— Vous le saurez plus tard, mais pas tout de suite. Quant à présent marchez sans bruit ou bien je vous tuerai, répondit le Mohawk en caressant son couteau d'un air menaçant.

— Mais que voulez-vous faire de moi, Grand Dieu ! sanglotta la jeune fille.

— Vous viendrez chez Ireton, dans son wigwam grand et beau. Ireton est un grand chef. Il veut avoir deux squaws maintenant. Son wigwam est assez spacieux pour loger deux femmes, et plus encore. Que la fille blanche marche donc! l'autre squaw lui obéira, et si elle refuse, Ireton la tuera. La fille blanche deviendra alors la seule squaw du grand chef.

A ce terrible discours, Clara se laissa tomber de désespoir et fondit en larmes.

— Ne faites pas de folies! gronda le Mohawk rugissant de colère : Ireton est puissant; il s'est distingué dans les combats; son wigwam est rempli de chevelures. Il tuera tous ses ennemis; il tuera les Anglais et les Français; il sera le grand chef des Mohawks, et les Visages-Pâles disparaîtront comme les feuilles sèches.

— Je ne veux pas aller avec vous, cria la malheureuse captive en se débattant; laissez-moi retourner avec les miens. Vous ne voudrez pas certainement chez vous d'une femme qui vous déteste. Voyez, nos couleurs sont différentes, je suis blanche, vous êtes rouge; nos usages ne sont pas les mêmes; tout nous sépare: nous ne pouvons vivre ensemble. Renvoyez-moi en liberté, je vous en supplie : vous serez enrichi généreusement par mon père; il vous donnera de la poudre, des balles, tout ce que vous voudrez lui demander.

— Notre sang est le même; *il est rouge*! interrompit le Mohawk avec une expression féroce; il est rouge, alors même qu'il sort d'une peau blanche.

— Mais je ne peux pas, je ne veux pas vous suivre ! je ne ferai plus un seul pas ; tuez-moi si vous voulez ; ceux de ma race savent mourir aussi ! s'écria la jeune fille avec l'égarement du désespoir.

L'Indien leva sa hache avec des yeux étincelants, et fut sur le point de frapper. Mais la courageuse enfant se dressa au devant du coup avec un calme et une résolution inébranlables. En réalité, la mort lui paraissait une chose heureuse et désirable ; elle y voyait la délivrance, le salut, et l'appelait de tous ses vœux. Au milieu de son désespoir suprême, elle se sentait joyeuse d'échapper ainsi à l'horrible existence que l'avenir lui réservait.

Ireton lut probablement dans ses yeux les sentiments qui animaient sa captive, car son tomahawk retomba par terre :

— Folle ! folle squaw blanche ! hurla-t-il en grinçant des dents ; tu marcheras ! et si tu refuses, je te traînerai !

Il voulut alors la saisir dans ses bras ; mais plutôt que de subir le contact de ce monstre, Clara s'élança devant, et lui annonça qu'elle consentait à marcher.

Ireton lui enjoignit de le suivre, puis se mit en route à travers bois.

Quoiquelle eut perdu tout espoir d'êtrerecherchée et secourue, miss Bowen fit tout son possible pour laisser des traces de son passage : partout où le sol était susceptible de recevoir une empreinte elle appuya fortement ses petits pieds, elle cassa à droite et à gauche les branches qu'elle rencontrait à sa portée.

Ireton était si bien convaincu de n'être inquiété par personne pendant sa retraite qu'il ne prit même pas garde à ce que faisait sa prisonnière : il se retournait seulement, parfois, pour s'assurer qu'elle le suivait.

Au bout d'un certain temps elle s'arrêta de nouveau :

— Je suis épuisée, lui dit-elle, laissez-moi me reposer : je ne puis supporter la marche comme une Indienne.

Son vrai but, toute lassitude à part,était de retarder autant que possible la marche de son persécuteur : même après avoir perdu tout motif d'espoir, elle espérait encore.

Ireton jeta sur elle un coup d'œil mécontent et dédaigneux, puis il examina le ciel : voyant que

midi approchait, il fit halte, ouvrit sa carnassière. en tira du pain et de la venaison rôtie qu'il offrit à la jeune fille. Tourmentée par cet impérieux appétit qui est le partage de la jeunesse, Clara mangea avec délices cette nourriture grossière.

Vers la fin du repas, le Mohawk s'éloigna un instant et revint avec sa corne pleine d'eau.

— Buvez, dit-il à sa prisonnière ; cela vous fera du bien.

Elle y trempa ses lèvres, mais aussitôt se recula avec un mouvement de surprise et de dégoût.

— C'est mauvais, fit-elle ; je ne l'aime pas.

— Grande médecine! je vous dis d'en boire beaucoup ; çà vous rendra forte. C'est la médecine des Onondagas.

Malgré sa répugnance, Clara but, car elle était dévorée de soif. Peu d'istants après, elle se sentit réconfortée d'une manière surprenante, et éprouva un bien être qu'elle aurait cru incompatible avec ses souffrances physiques et morales.

Ireton venait de lui faire boire une eau minérale dont, plus tard, la source devait être fameuse et attirer autour d'elle d'innombrables baigneurs: l'importante ville de Syracuse est aujourd'hui établie dans le voisinage.

Après un repos d'une heure, ils se remirent en route. Ireton suivait la lisière du territoire Onondaga, qui était le plus court chemin pour se rendre au pays des Mohawks. En même temps il côtoyait la rivière de ce nom, sur les bords de laquelle il s'arrêta pour camper pendant la huit.

Croyant n'avoir rien à craindre d'Œil-de-Feu ni du Grand-Élan, il n'appréhendait en aucune façon les poursuites des Anglais : par conséquent il ne se pressait point et voyageait sans défiance.

Clara était harassée ; après avoir mangé un peu elle se laissa tomber sur le gazon et s'endormit d'un profond sommeil : la pauvre enfant avait parcouru au moins trente milles dans la journée.

Ireton, lui, ne songea pas à dormir; la fatigue n'avait aucuue prise sur cette nature de fer. D'ailleurs, son instinct méfiant et sauvage le poussait à surveiller sa proie, pour empêcher toute tentative d'évasion. Il resta donc éveillé, assis contre un arbre, pendant cette longue nuit, occupé uniquement à guetter la jeune fille, tout en prêtant une oreille attentive aux moindres rumeurs des forêts et du fleuve.

Le matin venu, il fit manger Clara et continua son voyage. A la jonction du Creek Canada et du

Mohawk, il fit un brusque détour qui le conduisait droit au territoire Mohawk et marcha toute la journée dans cette direction.

Pendant la nuit suivante, il campa aux chûtes aujourd'hui nommées *Trenton Falls*; Clara dormit lourdement malgré le bruit assourdissant des cataractes ; elle était littéralement épuisée de fatigue.

Warren et Œil-de-Feu n'avaient pas perdu leur temps. En suivant avec ardeur la piste des fugitifs, ils remarquèrent parfaitement les branches cassées par Clara, les empreintes de ses pieds mignons, celles des larges pieds du Mohawk. Ils reconnurent sans peine le détour qu'il avait pris pour aller puiser de l'eau à la source minérale.

Ralph avait, sur-le-champ, présagé qu'Ireton se dirigeait vers le pays des Mohawks : dans cette pensée, il envoya Ut-ta-wan par les bords de l'Onéida de façon à couper les devants au ravisseur; il se réserva pour lui même la route de l'Oswégo c'est-à-dire, le soin de suivre la piste.

Comme Ireton, dans sa présomptueuse insouciance, avait négligé de suivre le cours de l'Onéida, qui aurait été pourtant sa route la plus courte, Œil-de-Feu ne rencontra rien, et dût rejoindre

Ralph après avoir perdu un temps précieux en explorations inutiles.

Mais ce léger retard fut bientôt réparé : au moment où le Mohawk prenait du repos sur le bord du Creek Canada, Ralph ne se trouvait plus qu'à un mille en arrière, suivant la piste avec la ténacité et la sagacité infaillibles d'un limier.

Ut-ta-wan avait pris les devants ; bientôt Warren entendit son ami imitant le cri du *Whip-poor-Will* : Il se hâta de le rejoindre avec un empressement facile à comprendre ; car, à chaque seconde, il s'attendait à une rencontre décisive.

— Les avez-vous trouvés ? demanda-t-il.

— Ils sont là bas.

— Clara est avec lui ?

— Elle y est.

Ralph bondit comme un jagnar qui sent sa proie.

— Allons dit-il.

— Non ! répliqua l'Onondaga, en le retenant par le bras ; Ireton écoute ; en nous entendant il tuera la jeune fille. Attendons le jour ; nous le suivrons de près, nous l'atteindrons sans qu'il s'en doute ; alors tout ira bien.

Ralph reconnut, sur-le-champ, la sagesse de

cet avis, s'enveloppa dans sa couverture, et chercha à dormir en attendant l'aurore. Mais, naturellement, il ne put fermer l'œil, tout bouillonnant qu'il était d'exaltation et de vengeance. Plusieurs fois il se leva en sursaut, assiégé par des visions fiévreuses, et chercha à poursuivre la route qui le rapprochait de sa malheureuse fiancée. Alors Ut-ta-wan le retenait d'un signe, et l'attente silencieuse, inquiète, recommençait avec toutes ses anxiétés.

Aux premières lueurs de l'aube Ralph reprenait la piste.

Bientôt toute incertitude cessa ; à quelque distance les deux amis aperçurent la fumée du feu allumé par Ireton.

Ce dernier, qui se trouvait alors sur le territoire Mohawk, se croyait hors de tout danger. Il avait campé sur le bord des eaux profondes du fleuve : un énorme rocher, qui surplombait le courant, lui avait servi de gîte.

Le paysage était admirable : l'imposante nappe du fleuve coulait d'abord avec une lenteur majestueuse, un vaste murmure doux et profond : plus loin, ses flots soulevés par de petites roches aiguës semblaient s'irriter de ces légers

obstacles et les franchissaient d'une écume capricieuse ; ensuite arrivaient les cascades, inégales de hauteur, où les vagues tourbillonnaient, chatoyaient, rebondissaient en lames d'argent ou d'émeraude et mêlaient des notes stridentes à lagrande harmonie bercée par les eaux paisibles. L'oreille y entendait un concert murmurant, fugitif, éolien, chanté par toute cette belle nature vierge ; l'œil y voyait des brouillards irisés d'azur, de pourpre, d'or, au gré des rayons joyeux qu'envoyait le soleil levant.

Joies des solitudes infinies ; épanouissement des fleurs ; babil de l'oiseau avec le feuillage, de l'insecte avec les herbes, de la forêt avec la plaine ; hymne enchanté s'élevant de la terre au ciel, à la résurrection du jour ; tout disait : « Esopir ! bonheur ! paix ! confiance ! » Seule, la pauvre Clara sentait son âme chanceler sous le fardeau de ses sombres pensées.

En se réveillant, elle monta au sommet du rocher pour contempler ce riant paysage qui absorba pendant quelques instants toute son attention. Ireton, mêlant la fumée de son calumet à celle du foyer, suivait stoïquement de l'œil tous les mouvements de sa prisonnière.

Tout-à-coup elle revint vers le feu, le visage pâle, les yeux ardents et pleins d'une expression étrange : elle les fixa rapidement sur son ravisseur.

— Que le chef écoute mes paroles, dit-elle en empruntant la phraséologie indienne : je ne suis qu'une faible femme, il est un homme ; mais il doit prêter attention à ce que je vais lui dire.

— Les oreilles du chef sont ouvertes, répliqua impassiblement Ireton, il peut entendre.

— Le chef m'a faite captive. Il est sûr, pourtant, que jamais je ne voudrai entrer dans sa cabane. Une femme blanche aime mieux mourir que de vivre avec un Indien. Pourquoi le chef ne me rendrait-il pas la liberté ? Il serait enrichi de tout ce qu'un guerrier peut désirer ; il rentrerait dans sa tribu avec beaucoup de fusils, de poudre, de balles et de couvertures. Qu'il laisse la fille blanche en liberté !

— Je n'en ferai rien. Il faut venir dans le wigwam de l'Indien.

— Ah ! monstre impitoyable ! je brave toutes vos cruautés !

A ces mots la jeune fille bondit vers l'abîme et disparut.

Ireton s'élança après elle: les broussailles qui tapissaient le roc lui dérobaient la vue de l'eau et d'un étroit sentier qui circulait sur le flanc abrupte du rocher. La jeune fille devait avoir fait une chûte de dix à douze pieds.

Le Mohawk sauta dans l'espace au risque de se briser contre le roc.

Il retomba sur le sable du rivage après avoir traversé, comme un boulet, les ronces, les lianes, les vignes sauvages étroitement entrelacées. Un moment étourdi, il se remit bien vite et jeta d'avides regards autour de lui; rien n'apparaissait : il prêta l'oreille ; aucun bruit de pas, aucun mouvement ne se faisait entendre : il parcourut la plage en tous sens; nulle empreinte de pas n'existait sur le sable humide et tendre.

Dans la pensée qu'elle était tombée dans l'eau, il revint sur ses pas.

Mais il fit une rencontre à laquelle il ne s'attendait nullement.

Ut-ta-wan se trouvait en face de lui.

Les deux irréconciliables adversaires s'enveloppèrent mutuellement d'un regard mortel, se préparant à une lutte suprême. Ireton n'avait d'autre arme que sa hache et son couteau, car il

avait laissé son fusil près du foyer. Le brave et loyal Onondaga, pour égaliser les chances, eut la générosité de déposer sa carabine, et s'avança vers le Mohawk avec des armes semblables aux siennes.

Lorsqu'ils furent à trois pas de distance, les deux ennemis s'arrêtèrent, se mesurant de l'œil.

— Que vient faire ici l'aigle des Onondagas? demanda Ireton. Est-il fatigué de vivre ? qu'il se prépare, sa fin est proche.

— Œil-de-Feu est ici pour mettre à mort le tueur de femmes. Avant de rendre le dernier souffle, qu'il dise où est la jeune fille blanche.

— Elle sera retrouvée si la rivière noire rend les âmes des naufragés : mais elle n'a jamais rejeté ses morts.

Œil-de-Feu serra les dents et marcha sur son adversaire.

Le théâtre de la lutte était périlleux à l'extrême : au-dessus, la voûte sombre et verdâtre des rochers ; au-dessous, les eaux sinistres du fleuve ; autour d'eux, une arêne large à peine de trois pieds.

Ireton tira son tomahawk de sa ceinture,

l'éleva au-dessus de sa tête et se prépara à le lancer. Mais l'Onondaga bondit; d'un revers irrésistible fit voler l'arme au loin dans le fleuve.

Sur-le-champ, les couteaux furent tirés, les bras des antagonistes enlacés comme des serpents, leurs pieds s'arcboutèrent pointe à pointe, des efforts convulsifs ébranlèrent tous leurs membres.

Pas à pas, Œil-de-Feu força le Mohawk à reculer jusqu'au bord de l'abîme; ne pouvant agir avec son couteau qu'Ireton retenait désespérément, il le frappa au visage, de l'autre main, et la ramena à la parade assez vivement pour retenir au vol le couteau du Mohawk.

Ce dernier, furieux, voulut exécuter la même manœuvre, mais il ne réussit qu'à recevoir un coup de poignard dans l'épaule.

Au bout d'une seconde, Ireton renversé par un vigoureux croc-en-jambes, tomba lourdement; avant qu'il eût touché terre, les deux pieds de on adversaire lui foulaient la poitrine et doublaient la gravité de sa chûte. Du même bond l'Onondaga se rejetait hors de portée et retombait en garde. Cette manœuvre habile lui avait été enseignée par Ralph lui-même.

Ireton, tout ensanglanté, l'haleine sifflante, meurtri, au paroxisme de la rage, se releva sur ses genoux et saisit son ennemi dans une étreinte furieuse.

Mais il n'avait pas la vigueur indomptable d'Œil-de-Feu. Ce dernier se dégagea, le frappa de nouveau des deux pieds dans la poitrine et bondit en arrière.

Insensiblement, les deux adversaires s'étaient rapprochés de l'extrême bord du rocher.

A ce moment Ralph apparut, courant au secours de son ami.

En l'apercevant, Ireton comprit que ses jours étaient comptés: le couteau d'Ut-ta-wan s'abattit sur lui et s'enfonça jusqu'à la garde dans sa poitrine. Sans chercher à parer ce coup, le Mohawk enfonça ses doigts crispés dans la ceinture de l'Onondaga et se rejeta en arrière avec un rire infernal.

— Le chien des Onondagas va remplir son gosier de la boue qui roule au fond du fleuve, s'écria le Mohawk d'une voix rauque; il va mourir comme un reptile immonde roulé par les eaux; les poissons mangeront sa chevelure, et l'âme d'Ireton rira de lui!

Tout en parlant, il tirait à lui Œil-de-Feu par secousses violentes : tout-à-coup le sol se déroba sous lui, il tomba, entraînant son adversaire.

Heureusement, Ralph avait eu le temps de saisir Ut-ta-wan d'une main, et, de l'autre, il se cramponnait à une forte liane.

Ce groupe haletant resta pendant quelques secondes suspendu dans l'espace, entre la vie et la mort. Ralph commença à sentir ses muscles palpiter sous le double fardeau contre lequel ils se raidissaient; son cœur eut des pulsations monstrueuses ; un voile s'étendit devant ses yeux ; des gouttes de sueur glacée roulèrent sur ses tempes ; le moment approchait où ses doigts allaient fléchir et lâcher prise.

Ireton avait épuisé ses forces dans le dernier effort ; sa tête se renversa peu à peu en arrière ; un flot de sang afflua à sa bouche ; son corps s'allongea inerte et sans vie. Mais un de ses doigts restait accroché dans la boucle de la ceinture, et retenait le cadavre suspendu aux deux survivants.

— Ah ! la liane cède ! ma main glisse ! hurla Ralph.

Ut-ta-wan, par un effort suprême, se replia

sur lui-même comme un serpent, ses dents blanches et aiguës parvinrent à saisir le doigt du Mohawk et tranchèrent ce lien funèbre. Le cadavre tomba dans le gouffre qui l'absorba au milieu d'un tourbillon... Le rénégat Mohawk n'était plus qu'un souvenir.

Il était temps ! Ralph était à bout de forces.

En un clin d'œil, l'agile Onondaga eut regagné la plate forme : Ralph se redressa et jeta tout autour de lui un regard anxieux.

— Où est-elle, chef ?

— Je ne sais pas : il a dit qu'elle était là... répondit Ut-ta-wan, en montrant le fleuve. Peut-être il ment, peut-être il ne ment pas. J'ai vu la jeune fille s'élancer, mais je n'ai pu apercevoir l'endroit de sa chûte. Suivez le fil de l'eau, je vais remonter le courant.

Ralph explora le rivage sur l'espace de plus d'un mille sans découvrir aucun vestige de sa bien aimée. Vainement il fit retentir les échos de son nom, ses appels inquiets ne reçurent aucune réponse.

De son côté, l'Indien avait poussé jusqu'aux grandes cataractes ses recherches infructueuses. Cependant, comme il revenait sur ses pas, son

œil perçant découvrit dans les broussailles un objet provenant de la jeune fille : c'était la médaille que Ralph avait fait porter à Clara lorsqu'il était aux mains des Français. Il en conclut que la fugitive n'était pas tombée sur le bord, mais qu'elle avait remonté le courant. Aussitôt il appela Ralph et lui fit part de sa découverte.

— Courons ! dit ce dernier, elle aura été entraînée par un tourbillon contre le fil de l'eau ; cherchons vite ! peut-être se débat-elle encore à la surface ; peut-être est-il temps encore de la sauver ! oh ! mon Dieu !....

— Ralph ! appela une voix douce, tout près d'eux ; cher Ralph !

Warren prêta l'oreille, et se courba pour plonger ; le cri paraissait sortir du milieu des flots.

Tout-à-coup il se lança dans la rivière en s'écriant :

— Elle s'est souvenue du bas fonds qui mène à la cataracte ; moi seul je le connais, je lui en avais parlé : elle a eu la présence d'esprit d'en profiter. Je la vois, là bas, cachée derrière la nappe d'eau, comme une naïade.

Ut-ta-wan s'était élancé en même temps que

lui ; mais en ce moment Ralph semblait avoir des ailes, le vent seul aurait pu le devancer.

Une seconde après l'heureux fiancé déposait Clara sur le rivage, et dans un seul regard trouvait la récompense et l'oubli de toutes ses angoisses.

Quelques moments auparavant la jeune fille avait aperçu Œil-de-Feu en quête sur le rivage; mais n'ayant pas pu le reconnaître avec certitude, elle avait gardé le silence, craignant toujours les poursuites d'Ireton. La voix de Ralph avait pu, seule, la rassurer.

— Comme vous êtes pâle et épuisée de fatigue pauvre Clara, murmura Warren.

— Oh ! oui, mon ami, je suis à bout de forces; mes pieds meurtris ne peuvent plus me soutenir, répondit-elle en laissant tomber sa tête sur son épaule, comme une fleur abattue par l'orage.

— Vous allez vous reposer, pendant que nous fabriquerons un canot. Aurez-vous le courage de naviguer ainsi sur le fleuve ?

— Je n'aurai peur de rien, tant que vous serez avec moi, Ralph ! dit la jeune fille avec un angélique sourire.

— Merci ! en effet, rien ne me sera impossible pour vous protéger.

Ce charmant bavardage aurait duré longtemps encore, si les yeux de Clara, en se fermant, n'eussent indiqué qu'elle succombait à la lassitude.

On lui fit un lit de mousses et de fougères qu'abritaient deux couvertures, en forme de tente ; elle s'endormit d'un bienfaisant sommeil.

Pendant ce temps ses deux amis se mirent à l'œuvre et firent rapidement leur canot: un beau cèdre sans nœuds leur fournit son écorce ; les longs et tenaces filaments de la vigne sauvage leur servirent de liens ; la résine des sapins fut employée à calfater les joints : dans la soirée le léger esquif fut terminé à la satisfaction d'Ut-ta-wan, qui déclara n'en avoir jamais eu de meilleur.

Alors Clara fut éveillée ; pendant qu'un feu clair et joyeux réchauffait ses membres engourdis, l'Onondaga alla faire un tour de chasse. Au bout d'une demi-heure il revint avec deux faisandeaux pris au sortir du nid.

Ce mets, rare et princier, fut rôti à l'indienne ; on s'en régala, on fut gai, Ut-ta-wan rit aux

éclats, chose inouïe pour un guerrier Indien ! Avec la joie, force, santé, espérance étaient revenues : tous les chagrins étaient oubliés.

Ensuite Clara se coucha et dormit de nouveau tout d'un trait jusqu'au matin. Ralph et Œil-de-Feu veillèrent : bien fort et bien rusé eut été celui qui les aurait surpris !

CHAPITRE IX

CONCLUSION.

Le lendemain on s'embarqua, et, avant le coucher du soleil, les trois voyageurs avaient gagné le fort Édward où se trouvait réunie l'armée Anglaise.

En apercevant la jeune fille, le colonel courut à elle et la serra tendrement entre ses bras, comme si elle eut été son enfant.

Le premier mot de Clara fut pour demander des nouvelles de son père :

— Aurez-vous la force de supporter ce que j'ai à vous dire de lui? répliqua le commandant à voix basse.

— Parlez, répondit Clara dont les lèvres devinrent pâles;l'incertitude est le pire de tous les maux.

Le colonel la prit pour la mener au quartier. En

entrant dans la salle d'armes, ils trouvèrent un officier assis contre une fenêtre : à leur arrivée il se leva précipitamment, et étendit les bras en poussant un cri de joie. La jeune fille vola vers lui comme un oiseau, l'embrassa avec effusion c'était son père ; c'était le major Bowen.

Le brave Montcalm l'avait retiré des mains des Indiens, traité courtoisement, et remis en liberté aussitôt après la prise du fort. Ce dernier bonheur mit le comble à la joie de Clara; jamais la Providence ne lui avait paru aussi miséricordieuse.

Nous ne nous arrêterons pas à reproduire son entretien avec son père ; d'autres événements sont plus intéressants à placer sous les yeux du lecteur

Au bout de quelques heures, Warren reparut: il était accompagné d'un grand et bel homme, au visage énergique, aux yeux hardis, qui portait l'uniforme des *Rangers*, ces si célèbres dans l'histoire américaine.

Cet officier était Israël Putnam, de révolutionnaire mémoire, le chef renommé d'un régiment plus renommé encore.

— Je viens de mettre la main sur ce scélérat de Ralph, et je ne le lâche plus ! s'écria-t-il joyeusement, de sa voix mâle et sonore : J'ai si bien

pris possession de lui que je l'ai consigné là dans ma poche, sur une commission de capitaine dans mon régiment. Rrran ! plan ! plan ! battez aux champs ! — Ah ! un mot, s'il vous plaît, major Bowen, venez par ici quelques secondes ; miss Clara nous excusera.

— Je crois bien que vous ourdissez quelque affreux complot, colonel Putnam ! répondit la jeune fille avec un sourire. Je me consolerai de votre absence en causant avec le commandant.

— Non pas ! non pas ! miss : je vous l'enlève aussi. Venez un peu, commandant ; j'ai besoin de vous. — Ralph allez tenir compagnie à miss Clara.— Et vous messieurs....

A ces mots il entraîna ses interlocuteurs jusqu'à l'autre extrêmité de la salle ; puis, prenant le major Bowen par un bouton de son uniforme:

— Mon cher, continua-t-il, je veux que ces jeunesses là soient confortablement et péremptoirement mariées. Tous deux se conviennent, s'adorent ; ce sera un délicieux ménage. Ralph est digne en tout point de devenir votre gendre ; il a bien mérité cette faveur ! mille bayonnettes ! on peut dire qu'il a conquis sa fiancée. Marions-les donc !

— Mon cher Putnam, répondit Bowen, je suis tout à fait de votre avis. D'ailleurs ils sont fiancés, ils espèrent un heureux avenir ensemble, ce n'est pas moi qui voudrais les contrarier.

— Bien ! répliqua Putnam à haute voix, de manière à se faire entendre à l'autre bout de la salle. — Eh ! Ralph ! que dit cette jeune miss ?

Ralph devint aussi rouge que Clara.

— Hum! poursuivit « le vieux Peut » çà me paraît aller très-bien de ce côté ; nous pouvons faire mander le chapelain.

— Colonel Putnam ! Vous me tyrannisez ! s'écria Clara en s'armant de courage, osez-vous bien ainsi disposer de moi ?

— Rébellion ! il y a rébellion flagrante ! çà ne se passera pas ainsi ! Qu'on appelle le chapelain ! — Barnes ! entendez-vous ? Attention au commandement! qu'on garde à vue les deux prisonniers !

Le lendemain fut un heureux jour; le mariage fut célébré dans la modeste chapelle du fort, en présence de toute la garnison qui avait voulu rendre les honneurs militaires à Warren.

Il n'y a pas de ciel sans nuages... il n'y a pas

de félicité complète : un incident auquel ils n'avaient pas songé vint attrister les joyeux époux.

Ce fut le départ d'un ami.

Vers le soir, au moment où ils étaient seuls dans le logement du colonel, une ombre entra d'un pas léger et s'arrêta près d'eux.

— Œil-de-Feu va partir, dit l'Indien de sa voix expressive et gutturale ; il s'en va seul. Le Grand-Élan n'a plus besoin de son aide : Ut-tawan est triste quoique son cœur se réjouisse pour ses amis. — Adieu.

Il leur tendit les mains. Clara en prit une qu'elle pressa contre ses lèvres ; Ralph serra l'autre contre son cœur.

Puis ils l'accompagnèrent jusqu'à la limite des bois.

— Chef ! que Dieu vous bénisse ! dirent-ils ensemble.

Et d'un œil humide ils suivirent sa marche rapide et silencieuse.

Au bout de quelques secondes Œil-de-Feu avait disparu.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.

ABBEVILLE. — IMP. P. BRIEZ

8 Mai 49